ALLI

Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Salaos
24-VII.30

Digitized by Google

III 24 VII 30

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

CONTES

POUR

LE JOUR DES ROIS

Digitized by Google

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

CHARLES DICKENS

TRADUITS PAR

AMÉDÉE PICHOT

Format grand in-18

LES CONTES DE NOEL..... 1 vol.
LES CONTES D'UN INCONNU..... 1 —
HISTORIETTES ET RÉCITS DU FOYER..... 1 —
LE NEVEU DE MA TANTE. (DAVID COPPERFIELD)..... 1 —
CONTES POUR LE JOUR DES ROIS..... 1 —

LE DERNIER ROI D'ARLES

PAR

AMÉDÉE PICHOT

Un volume grand in-18.

POISSY. — IMP. ARBIEU, LEJAY ET CIE.

23 /11

CONTES

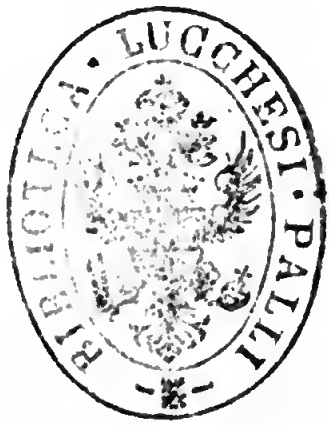
POUR

LE JOUR DES ROIS

PAR

CHARLES DICKENS

TRADUCTION DE M. AMÉDÉE PICHOT



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

Le premier récit de cette série nouvelle des contes publiés annuellement par Charles Dickens, n'a servi de cadre dans l'original qu'aux contes de Noël de l'année 1866. Notre publication ne comprenant pas tous ces contes, nous en substituons d'autres empruntés, soit aux années précédentes, soit aux années postérieures, en les choisissant presque tous parmi ceux qui sont du célèbre conteur lui-même plutôt que parmi ceux de ses collaborateurs.

Il est facile de reconnaître le cachet caractéristique du maître, quoiqu'il ait quelques imitateurs qui reproduisent de temps en temps avec bonheur sa forme et sa manière.

Le *Marchand forain*, dans cette série, est à la fois un cadre et un conte à part dont le narrateur autobiographique appartient à cette classe de personnes d'une éducation incomplète, qui reproduisent dans leur style et leur langage les mots et les locutions d'une sorte d'argot, non-seulement lorsqu'ils veulent être plaisants, mais encore lorsqu'ils expriment un sentiment tendre ou racontent une scène pathétique. Les plus grands admirateurs de Charles Dickens, ses propres compatriotes, qui n'ont pas besoin d'avoir recours au diction-

naire de l'argot pour rire de certaines phrases sans équivalent en français, conviennent que quelques-uns de ses mots comiques manquent leur effet à la simple lecture, quoiqu'ils redeviennent tout à fait plaisants au théâtre, dans la bouche d'un acteur populaire qui les prononce avec l'accent indiqué par l'orthographe, avec le geste, avec le costume, avec tout ce qui exprime les intentions d'un écrivain qui lui-même est un acteur excellent (sur les théâtres de société). Mais là où Ch. Dickens n'échoue jamais, c'est dans l'art de faire vibrer les cordes les plus délicates du cœur, en nous arrachant des larmes par un langage qui nous fait en même temps sourire.

Son soi-disant *Docteur* de cette année est une individualité vivante qui garde son caractère personnel, tout en représentant une classe menacée, comme il le dit lui-même, d'être supprimée par les chemins de fer.

Le Cheap-Jack du règne de Victoria survivra à tous ses confrères dans le *Docteur Marigold* de Charles Dickens, comme le colporteur du règne d'Élisabeth survit dans l'*Autolycus* de Shakspeare. Le *Cheap-Jack* anglais est notre marchand forain ou ambulant; nous l'avons rencontré quelquefois dans nos foires et nos marchés de province avec sa boutique roulante, appelant une éloquence de commissaire-priseur au secours de ses enchères fictives. Nous aurions donc pu trouver un équivalent français à l'emphase ironique de Marigold: la *blague* gauloise vaut bien le *humbug* britannique; mais nous avons préféré rendre aussi littéralement que possible le style de ce récit, pour lui conserver sa couleur, même affaiblie, là où la traduction eût été élégante en éludant le mot propre.

Qu'il nous soit permis d'ajouter une remarque sur le rôle que Charles Dickens attribue à une sourde-muette dans le *Marchand forain*, remarque qui s'applique également au conte intitulé la *Petite Bebelle*.

S'il existait une poétique pour les *Contes de Noël*, une des premières règles imposerait aux conteurs de ne pas oublier qu'ils seront lus et écoutés par un auditoire composé de tous les âges, par les petits enfants comme par les grands enfants, car nous devons tous être plus ou moins enfants pour nous asseoir parmi les auditeurs et même pour demander la parole comme narrateur. Charles Dickens s'écarte rarement de cette règle, et presque toujours le personnage le plus intéressant, sinon le héros ou l'héroïne de son récit est un enfant, petit garçon ou petite fille, tantôt admirablement doué de la nature, comme le fils adoptif de Mrs Lirriper, tantôt triomphant, grâce à une éducation intelligente, de la privation de deux sens sur cinq, comme la fille adoptive du docteur Marigold. Cette *adoration* de l'enfance se retrouve dans les grands romans de Ch. Dickens comme dans ses contes; il a donné à son petit Paul une famille nombreuse et variée de petits frères et de petites sœurs qui forment, dans la littérature du roman, un pendant aux *Enfants célèbres* de l'histoire et de la biographie.

Nous n'aurons sans doute pas été le premier à remarquer le rôle que joue l'enfant dans toutes les branches de la littérature anglaise en ne remontant qu'à Shakspeare, dont la jeune Arthur a des accents si touchants qu'il attendrit son bourreau lui-même. Mais l'enfant a aussi ses interprètes dans la littérature française avant et depuis le jeune Éliacin de Racine.

Avant Charles Dickens, le théâtre et le roman ont mainte fois intéressé le spectateur ou le lecteur aux jeunes aveugles et aux sourds-muets. La *Valérie* d'Eugène Scribe fut un des meilleurs rôles de mademoiselle Mars, rôle étudié sur une aveugle connue de tout Paris (la fille de Minette, l'actrice du Vaudeville) L'*Aveugle Berthe* de Charles Dickens a fourni depuis un sujet de pièce au Gymnase. C'est sans aucune invraisemblance que les conteurs et les dramaturges attribuent une intelligenee très-développée à leurs aveugles, comme à leurs sourdes-muettes. Nos lecteurs ne peuvent avoir oublié l'histoire vraiment merveilleuse de Laura Bridgman qui, à la fois aveugle et sourde-muette, étonna Ch. Dickens lui-même lorsqu'il visita, à Boston, l'institut des aveugles dirigé par le docteur Howe, non moins extraordinaire comme maître que Laura comme élève.

LE

MARCHAND FORAIN

I

Je suis un marchand forain, et mon père s'appelait Willum Marigold. Quelques personnes supposaient, pendant sa vie, que son nom était *William;* mais mon père persista toujours à dire non et que c'était Willum. Là-dessus je me contente de tirer l'argument que voici: « S'il n'est pas permis à un homme de savoir quel est son nom dans un pays libre, que lui est-il donc permis de savoir dans un pays d'esclavage? » Quant à consulter le registre du recensement pour décider la chose, Willum Marigold était venu au monde et

il en était parti avant qu'il y eût des registres de recensement. Ces registres-là n'auraient guère été faits pour lui d'ailleurs, s'ils l'avaient précédé.

Je naquis sur le grand chemin de la reine; non, c'était alors le grand chemin du roi. Mon père alla chercher un docteur pour ma mère quand cela arriva, et comme ce docteur se trouva être un excellent homme, qui ne voulut accepter d'autres honoraires qu'un plateau à thé, je fus nommé « Docteur » en témoignage de reconnaissance, et voilà comment je m'appelle DOCTEUR MARIGOLD.

Je suis à présent un homme d'âge moyen, large des épaules, avec des guêtres aux jambes et une veste à manches dont les cordons flottent toujours par derrière. On a beau les réparer, ces cordons ressemblent toujours à des cordes de violon; vous êtes allé au théâtre, et vous y avez vu un des musiciens de l'orchestre serrer la clef de son violon après l'avoir approché de son oreille, comme si le violon lui disait tout bas qu'il a peur de n'être pas d'accord, et vous avez entendu l'instrument faire *crac*: c'est absolument comme ma veste,

Digitized by Google

autant qu'une veste et un violon peuvent se ressembler.

Je préfère un chapeau blanc à un noir; j'aime à avoir un châle autour du cou sans être serré; ma position favorite est d'être assis. Si j'ai un goût personnel en fait de bijouterie, c'est pour des boutons en nacre. Voilà mon portrait vivant.

Le docteur ayant accepté un plateau à thé, vous aurez deviné que mon père était avant moi un marchand forain. Vous ne vous trompez pas; c'était un marchand forain. Le plateau était un joli plateau. Il représentait une grande dame gravissant un étroit sentier sablé qui serpentait jusqu'au sommet d'une colline où il y avait une chapelle. Deux cygnes s'y étaient égarés dans les mêmes intentions. Quand j'appelle la dame une grande dame, je ne parle que de sa taille haute et mince, comparée surtout à moi qui suis surtout large d'épaules.

Je vis souvent ce plateau, après avoir été la cause (innocemment souriante ou plus probablement

criarde) que le docteur l'avait placé sur une table contre le mur dans son cabinet de consultation. Toutes les fois que mon père et ma mère étaient dans cette partie du royaume, j'allais régulièrement avancer ma tête (j'ai entendu dire à ma mère que c'était alors une tête blonde qui frisait naturellement, quoique vous risqueriez aujourd'hui de la prendre pour un vieux balai de crin), j'allais, dis-je, avancer ma tête à la porte du Docteur, et le Docteur, toujours aise de me voir, me disait : « Ah ! ah ! mon confrère ! Entrez, petit docteur médecin. Jusqu'à quel point vous serait-il agréable de recevoir une pièce de six pence ? »

Vous ne pouvez durer éternellement, comme vous l'éprouverez, un peu plus tôt, un peu plus tard, et ni mon père ni ma mère ne pouvaient pas éternellement durer non plus. Si vous ne vous en allez pas tout entier, quand c'est à peu près l'heure de vous en aller, vous êtes exposé à vous en aller partiellement, et il y a deux à parier contre un que ce sera d'abord par la tête. Peu à peu, ce fut la tête de mon père qui déména-

gea, et puis celle de ma mère. Rien de plus innocent, mais ils finirent par être logés tous les deux où je fus forcé de les mettre en pension. Le vieux couple, quoique retiré, ne cessait de se dévouer entièrement au métier de marchands forains. A peine la nappe mise sur la table, mon père commençait par faire résonner sous ses doigts les plats et les assiettes, comme nous faisons dans notre commerce quand nous débitons de la vaisselle aux enchères. Malheureusement mon père en avait perdu l'habitude, et il laissait tomber assiettes et plats, qui se brisaient en morceaux. Comme ma vieille mère avait coutume de s'asseoir dans la voiture pour passer à son mari les articles de vente, elle lui passait encore de même chaque *item* de la vaisselle de table et du mobilier, qu'ils vendaient en imagination du matin au soir. Un jour enfin, le pauvre vieux, alité dans la même chambre avec sa femme, s'écria tout à coup, après être resté muet deux jours et deux nuits:

« Arrivez tous ici, mes braves et joyeux camarades du Club des Rossignols (c'était un club qui

tenait ses séances dans un village à l'enseigne « du Choux et des Ciseaux, » un club où tous les chanteurs auraient sans aucun doute été excellents s'ils avaient eu de la voix et de l'oreille); arrivez, mes braves et joyeux camarades, venez voir travailler le modèle des marchands forains, à qui il ne reste plus une dent aux gencives, et dont tous les membres sont perclus par les rhumatismes! Allons, à combien le vieux modèle des marchands forains, qui dans son temps, a pris plus de thé avec les dames qu'il n'en faudrait pour faire sauter la cuve en cuivre d'une blanchisseuse et l'envoyer là-haut dans les cornes de la lune? Parlez, à combien ce lot, ô vous, cœurs de chêne et hommes de paille? parlez! Deux shillings? Un shilling? Dix pence? Huit pence? Six pence? Quatre pence? Deux pence? Qu'est-ce qui a dit deux pence? C'est ce gentleman avec une casquette à faire peur aux corbeaux? J'en rougis pour le gentleman de la casquette à faire peur aux corbeaux; je suis honteux réellement pour lui de son manque de patriotisme. Écoutez, je vais vous

Digitized by Google

dire ce que je veux faire pour vous. Au vieux marchand ambulant je vais joindre la vieille femme qui l'épousa il y a si longtemps, que ce devait être dans l'arche de Noé, avant que la Licorne pût intervenir et s'opposer à la publication des bans en jouant une fanfare sur sa corne. Allons donc, voyons ! combien donnez-vous de ce double lot ? Personne ne dit rien ? Écoutez encore ce que je puis faire pour vous prouver que je ne vous en veux pas de ne pas risquer une offre. Si vous en faites seulement une qui ne déshonore pas votre ville, j'ajouterai encore au vieux et à la vieille une bassinoire, et je vous prêterai une fourchette en étain pour votre vie durant. J'espère que vous allez parler maintenant. Eh ! voyons, combien voulez-vous donner pour ce lot magnifique ? Deux livres sterling ? Trente shillings ? Une livre ? Dix shillings ? Cinq ? La moitié de cinq ? Non. Oh ! vous avez raison, vous ne l'aurez pas à ce prix-là. Deux shillings et trois pence ? Non encore ; je vous le donnerais plutôt pour rien si vous n'aviez pas si mauvaise mine. Pas d'offre ? adieu donc !

Qu'on mette le vieux et la vieille dans leur voiture, qu'on attèle le cheval, qu'on les emmène et qu'on les enterre ! »

Telles furent les dernières paroles de Willum Marigold, mon père, — et on les enterra en effet, lui et sa femme, ma mère, le même jour, comme je dois bien le savoir, ayant suivi le convoi et mené le deuil.

Mon père avait eu un joli talent dans son industrie de marchand forain, comme le prouvent ses dernières paroles à son lit de mort. Mais je le surpasse. Je ne dis pas cela parce que c'est moi, mais parce que c'est généralement reconnu par tous ceux qui ont eu le moyen de faire la comparaison. Je m'y suis appliqué. Je me suis mesuré contre tous les orateurs publics, membres du Parlement ou qui parlent sur la plate-forme, en chaire, au barreau. J'ai entendu les plus fameux : là où j'ai trouvé du bon, je l'ai pris par imitation ; là où j'ai trouvé du mauvais, je l'ai laissé. Maintenant, voulez-vous que je vous le dise, je ne veux pas mourir avant de déclarer qu'il n'est pas de métier plus

Google

maltraité dans la Grande-Bretagne que celui de marchand forain. Pourquoi ne sommes-nous pas une profession reconnue et classée ? Pourquoi ne sommes-nous pas dotés de privilégos ? Pourquoi nous force-t-on de prendre une patente de colporteurs, tandis qu'on n'exige pas des colporteurs politiques qu'ils en prennent une ? Où est la différence entre eux et nous? Ils vendent cher et nous bon marché : je ne vois que celle-là. S'il y en a une autre, elle est tout en notre faveur.

Car, voyez un peu : nous sommes à une époque d'élection. Un samedi soir, au milieu de la place, je m'avance sur le marchepied de la voiture. Je montre à ceux qui m'entourent un lot quelconque. Je les interpelle comme des votants libres dans leur choix : « Électeurs indépendants, leur dis-je, je vais vous offrir une chance comme vous n'en avez jamais eu une dans ce monde ni dans l'autre. Écoutez-moi bien et regardez bien : voici une paire de rasoirs qui vous raseront d'aussi près que le fisc ; voici un fer à repasser qui vaut son pesant d'or ; voici une poêle à frire, artificiellement

imprégnée d'essence de beefsteak à un tel degré, que vous n'auriez qu'à y tremper une rôtie de pain et vous seriez repus de viande pour le reste de vos jours; voici un chronomètre dans une boîte d'argent si solide, que vous pourriez vous en servir comme d'un marteau sur votre porte et réveiller votre femme et vos enfants au plus profond de leur sommeil; voici une demi-douzaine de plats avec lesquels vous pourriez jouer des timbales pour amuser et endormir un bébé révolté contre sa nourrice. Attendez ! voici encore un article que je veux vous donner pour rien : c'est un rouleau de pâtissier, qui ferait pousser toutes les dents à un nourrisson, s'il en frottait ses gencives. Attendez encore; je veux vous ajouter un article de plus, parce que je vous trouve un air qui ne me plaît pas, l'air de ne vouloir acheter que si le marchand fait un sacrifice; or, je préfère perdre plutôt que de ne rien vendre ce soir. C'est ce miroir, dans lequel vous pouvez voir combien vous êtes laids, quand vous ne faites aucune offre. Eh bien, parlez à présent; parlerez-vous? dites ! Une livre sterling?

une livre? Non; vous ne l'avez pas dans votre poche. Dix shillings? non plus, parce que vous les devez au percepteur des taxes. Eh bien, je veux faire quelque chose pour vous, moi! Tenez, j'entasse ici sur mon marchepied tous ces articles. Les voilà tous réunis: rasoirs, fer à repasser, poêle à frire, chronomètre, plats de faïence, rouleau de pâtissier, miroir !... prenez-les pour quatre shillings, et je vous ferai cadeau de six pence pour votre peine! »

Voilà comme je parlais, moi, le marchand forain. Mais le lundi matin, sur cette même place, vient le marchand politique: il monte sur les hustings, qui est sa voiture à lui, et il dit : « Électeurs indépendants, je vais vous offrir une chance... (il débute tout juste comme moi...) une chance comme vous n'en eûtes jamais une, la chance de m'envoyer au Parlement. Je vais vous dire ce que je ferai pour vous. J'élèverai la prospérité de votre magnifique ville plus haut que celle de tout le reste du monde civilisé et non civilisé; vous aurez un chemin de fer, et vos

voisins n'en auront pas. Tous vos enfants auront une place dans les bureaux de la poste aux lettres. L'Angleterre vous sourira de son plus doux sourire. L'Europe entière a les yeux sur vous. Vous aurez une surabondance de toutes les bonnes choses, du roastbeef à tous vos repas, des moissons à l'épi d'or, tous les conforts de la maison et toutes les joies du cœur. Oui, tout cela est dans le lot que je vous offre, et ce lot, c'est MOI, votre candidat. Voulez-vous me choisir à ce prix-là? Non; eh bien, je ferai mieux encore: vous aurez tout ce que vous demanderez, et à votre choix. Des taxes d'église ou l'abolition des taxes d'église, l'impôt sur a drêche ou l'abolition de l'impôt sur la drêche, l'éducation universelle à tous ses degrés ou l'ignorance universelle, l'abolition du fouet pour l'armée ou une douzaine de coups de fouet à chaque soldat tous les mois, l'esclavage de l'homme, l'émancipation de la femme... Me voulez-vous? C'est à prendre ou à laisser. Je suis de votre avis sur toutes choses. Je vous donne mon lot aux conditions réglées par vous. Quoi, ce n'est pas assez?

Oh ! alors, puisque vous êtes indépendants à ce point; puisque vous êtes un collége si noble, si éclairé, je suis si fier d'être votre candidat et si ambitieux de vous représenter au Parlement; je suis si jaloux de l'honneur et de la dignité que confère le mandat que je sollicite, honneur et dignité qui vous élèvent aussi haut que les hommes peuvent aspirer de s'élever sur les ailes de l'intelligence humaine... vous allez savoir ce que je ferai pour vous. Je vous invite à aller boire dans tous les débits de liqueurs pour rien. Est-ce assez? Êtes-vous contents? Pas encore. Oh bien ! j'attèle mon cheval, et je vais faire les mêmes offres aux électeurs de la plus magnifique des villes que je pourrai découvrir... Non, non. Avant de partir, écoutez : je vais semer dans les rues de votre magnifique ville la somme de deux mille livres sterling; les ramassera qui voudra. Ce n'est pas assez; écoutez encore : deux mille cinq cents... Vous ne voulez pas? Qu'on attèle. Halte ! un moment. Je ne veux pas vous tourner le dos pour une bagatelle. Je sèmerai deux mille sept cent

cinquante livres; la somme est là. Voulez-vous de mes deux mille sept cent cinquante livres? parlez... A la bonne heure. Vous ne pourriez faire un meilleur marché, et vous pourriez en faire un pire. Oui, n'est-ce pas? C'est dit, c'est fait! Hourrah! Je suis votre élu. »

Ces marchands politiques flattent les gens en face d'une manière honteuse, ce que nous ne faisons pas, nous autres marchands à prix réduits. C'est la vérité que nous leur faisons entendre. Comme aussi nous n'allons sur la place que parce que cela nous convient, tandis qu'ils sont aux ordres de ceux qu'ils flattent, et c'est encore une raison pour déclarer que notre métier n'a pas, dans la Grande-Bretagne, l'estime qu'il mérite.

Je vous raconterai maintenant mon mariage. Je fis la cour à ma femme du marchepied de ma voiture. Oui, et voici comment : c'était une jeune fille du comté de Suffolk, et sa maison était située sur la place du marché d'Ipswich, juste vis-à-vis la boutique du grainetier. Je l'avais remarquée à sa fenêtre le samedi d'auparavant, elle paraissait

m'applaudir. Elle m'avait donné dans l'œil, et je m'étais dit à moi-même: « Si elle n'est pas déjà adjugée, c'est un lot que j'aurai. » Le second samedi, je m'installai avec ma voiture au même endroit. J'étais en verve ; je fis rire les chalands, et je débitai tous mes articles rapidement jusqu'au dernier. Alors je tirai de la poche de ma veste un petit lot enveloppé dans un papier de soie, et je levai la main vers la croisée de la belle: « Mainte-
» nant, mes jolies filles de Suffolk, dis-je, voici
» encore un article qui vous est réservé, à vous, et
» dont n'importe quel homme vivant m'offrirait en
» vain mille livres sterling. Voulez-vous savoir ce
» que c'est? Je vais vous le dire; c'est un petit
» article en or pur, qui n'est pas brisé, quoiqu'il
» ait un trou au milieu, et il est plus fort qu'aucun
» anneau de chaîne, quoique trop petit pour aucun
» de mes dix doigts. Pourquoi dix? Parce que,
» lorsque mes parents me laissèrent mon héritage,
» il y avait douze draps de lit, douze nappes, douze
» serviettes, douze couteaux, douze fourchettes,
» douze cuillères à potage et douze cuillères à thé;

» mais il manquait un doigt à chacune de mes
» mains pour que j'en eusse douze, et je n'ai pas
» pu en trouver deux pour me compléter.
» Qu'est-ce encore? Je vais vous le dire: c'est un
» cercle d'or solide enveloppé dans une papillote
» d'argent, que j'ai détachée moi-même de la
» brillante chevelure de l'éternellement belle
» dame de Treadneedle street, Cité de Londres.
» Je ne vous le dirais pas, si je ne pouvais vous
» montrer le papier, car vous ne le croiriez jamais,
» même de ma bouche. Et qu'est-ce encore? C'est
» un piége à homme, une menotte, l'anneau du
» pilori. Qu'est-ce encore? c'est un anneau de
» mariage! Maintenant, faut-il vous dire ce que
» j'en veux faire? Je ne le mets pas aux enchères,
» non; je désire l'offrir à une des plus jolies filles
» de cette ville qui m'écoute en riant. Je lui
» annonce ma visite pour demain matin, quand
» l'horloge aura sonné neuf heures. Je l'inviterai
» à venir se promener avec moi, et nous irons
» ensemble faire publier les bans. »

Elle rit, et je lui montrai la bague.

Le lendemain matin, quand je lui fis la visite annoncée, elle me dit: « Oh! mais non, ce n'est pas possible, et vous n'avez pas parlé sérieusement. — C'est très-possible, et je suis à vous pour toujours. » Nous nous mariâmes donc, après trois publications de bans.

Ce n'était pas une méchante femme; mais quelle violence de caractère! Si elle avait pu renoncer à cette violence, je ne m'en serais pas séparé pour l'échanger contre n'importe quelle femme d'Angleterre; non que je m'en sois jamais séparé, car nous vécûmes ensemble tant qu'elle vécut, et elle vécut treize ans. Mais, messieurs et mesdames, je veux vous confier un secret, que vous ne croirez peut-être pas. Treize ans d'un caractère violent dans un palais épuiseraient la patience du meilleur d'entre vous. Vous êtes si près l'un de l'autre dans une voiture, voyez-vous! Il y a des milliers d'entre vous qui restent doux comme l'huile sur la pierre à aiguiser dans une maison à trois étages, et qui, dans une voiture, demanderaient le divorce.

Nous aurions pu avoir une vie si agréable! une

large voiture avec nos nombreuses marchandises suspendues dehors, et le lit suspendu par-dessous quand nous étions en route, un pot et une marmite en fer, un fourneau de cheminée avec un tuyau pour la fumée, une planche de table et un buffet, un chien et un cheval! Qu'a-t-on besoin de plus? Vous faites halte sur un des côtés de la route, ou vous vous dirigez jusqu'à un tertre de gazon par un sentier écarté, avec une haie pour rideau. Vous dételez et vous mettez votre cheval au vert, vous allumez votre feu sur les cendres de ceux qui se sont arrêtés là avant vous, vous faites votre petite cuisine, et vous n'appelleriez pas l'empereur des Français votre père; mais une scène de colère et d'emportement dans la voiture! mais avoir ses marchandises et de gros mots jetés à votre tête! Oh! voilà qui est terrible! comment définir vos sentiments?

Mon chien comprenait aussi bien que moi quand une de ces scènes allait éclater. Avant que ma femme eût ouvert la bouche, il se mettait à hurler et faisait un bond. Comment le devinait-il? c'était

Digitized by Google

un mystère pour moi ; ce qu'il y a de sûr et certain, l'approche de la tempête le réveillait, même s'il dormait : il hurlait, bondissait et s'en allait. En ces moments-là j'aurais voulu être mon chien.

Le pire est que nous avions eu une fille, et que j'aime tendrement les enfants. Quand ma femme était dans ses furies, elle battait la petite. Cela devint si douloureux pour moi, après que Sophie eut l'âge de quatre ou cinq ans, que maintes fois je m'en allai le fouet sur l'épaule, à la tête de mon vieux cheval, sanglotant et pleurant plus que Sophie elle-même. Car comment empêcher cela? c'est difficile dans une voiture avec une femme emportée, à moins d'en venir à la battre elle-même et cela m'arrivait bien quelquefois... mais alors la pauvre enfant était encore plus terrifiée, généralement plus battue aussi, et la mère faisait ses plaintes aux premières gens que nous rencontrions, et l'on disait en me voyant : « Voilà un méchant marchand qui bat sa femme. »

La petite Sophie était une si brave enfant ! elle finit par être si dévouée à son pauvre père, quoique

elle pût faire si peu pour lui venir en aide. Elle avait une merveilleuse profusion de beaux cheveux noirs qui frisaient naturellement: je m'étonne, aujourd'hui encore, de ne pas être devenu fou en la voyant fuir sa mère devant la voiture, — sa mère courant après elle, la saisissant par les cheveux, la traînant ainsi et la battant!

J'ai dit que c'était une brave enfant. Ah! j'ai bien raison de le dire!

« — N'y faites pas attention, la prochaine fois, père chéri, me disait-elle tout bas, avec son petit visage encore tout rouge et ses yeux humides; si je ne crie pas, vous saurez que je n'ai pas beaucoup de mal, et même si je crie, ce sera seulement afin que ma mère me laisse aller... » Ah! Dieu sait tout ce que je vis souffrir à la pauvre petite... pour moi... sans qu'elle criât!

Cependant la mère de Sophie avait, d'ailleurs, le plus grand soin d'elle; ses robes et son linge étaient toujours propres; sa mère n'était jamais lasse d'y travailler; telle est l'inconséquence des choses.

Je crois que le séjour que nous fîmes dans une contrée marécageuse, par une saison malsaine, fut cause que Sophie prit une mauvaise fièvre ; mais n'importe comment, elle la prit ; une fois qu'elle l'eut prise, elle se détourna pour toujours de sa mère, et rien ne put lui persuader de se laisser toucher par la main de sa mère ; elle avait le frisson et disait : « Non, non, non, » quand elle voyait cette main qui lui était offerte, et elle cachait son visage sur mon épaule et m'embrassait étroitement autour du cou.

Jamais notre commerce n'avait été aussi bas que cette année-là : pour une raison ou pour une autre (surtout à cause des chemins de fer qui finiront par l'anéantir, je m'y attends), j'étais à court d'argent. Un soir donc, alors que la petite Sophie était au plus mal, je n'aurais eu rien à manger ni à boire, si je n'avais fait une vente à tout prix.

Je ne pouvais décider la chère petite à se coucher ni à me quitter un moment, et, à vrai dire, je n'avais pas le courage de l'essayer : je m'avançai donc sur le marchepied avec Sophie, qui m'entou-

rait le cou de ses deux bras. Tous les chalands se mirent à rire en nous voyant, et un gros imbécile (je le hais encore) cria : « Deux pence pour l'enfant! »

« Maintenant, sots campagnards, dis-je, le cœur » brisé, je vous annonce que je vais soutirer » l'argent de vos poches, et vous donner pour une » valeur double de votre argent, si bien que samedi » prochain vous reviendrez ici avec vos gages de » la semaine payés d'avance, dans l'espoir de » faire avec moi ce marché d'or; mais vous ne me » reverrez plus... non, jamais. Pourquoi? parce » que j'ai fait ma fortune en vendant tous mes » articles à 70 pour 100 de perte, et, en consé- » quence, je vais être promu à la pairie la semaine » prochaine, avec le titre de Lord Donne-pour-rien. » Voyons donc ce que vous désirez acheter ce soir » de ma dernière vente. Mais d'abord je veux vous » apprendre pourquoi j'ai cette petite fille autour de » mon cou. Vous ne voulez pas le savoir, raison de » plus pour que je vous l'apprenne. C'est une » petite fée, une devineresse. Elle peut me dire à

» l'oreille tout ce qui vous concerne, et me révéler
» si vous achèterez un lot ou si vous ne l'achèterez
» pas. Tenez: voulez-vous une scie? Non, elle dit
» *non*, parce que vous êtes trop maladroits pour
» vous en servir. Tant pis pour vous, car cette scie
» serait une fortune pour un homme adroit, —
» une scie à quatre shillings, — à trois shillings
» six pence, — à trois shillings, — à deux et six,
» — à dix-huit pence? Aucun ne l'aura à aucun
» prix, — à cause de votre maladresse bien connue,
» qui en ferait un instrument de mort dans vos
» mains. La même objection s'applique à cette
» paire de rabots que je ne vous vendrai pas... ne
» faites donc pas d'offre. Maintenant, je vais
» demander à ma petite fée ce que vous voulez
» acheter. » (Ici, parlant à l'oreille de Sophie, je
lui dis : « Ta tête est si brûlante, ma chérie, que
» j'ai peur que tu ne sois bien souffrante ; » et elle
me répondit sans entr'ouvrir ses paupières alour-
dies: « Rien qu'un peu, père. ») « Ah ! cette petite
» devineresse me dit que c'est un livre-agenda que
» vous désirez. Alors pourquoi ne pas l'avoir dit

» vous-mêmes? Le voici, regardez-le, deux cents » pages de beau papier satiné; si vous ne me » croyez pas, comptez-les. — Deux cents pages » toutes réglées pour inscrire vos dépenses, un » crayon inaltérable et tout taillé, un canif à deux » lames, dont une est un grattoir, une table de » chiffres pour calculer vos revenus... J'y ajoute un » tabouret portatif pour vous asseoir partout où il » vous plaira de faire vos comptes. Tenez... encore » ce parasol pour vous préserver des influences de » la lune par une nuit bien noire. Or, je ne vous » demande pas quel gros prix, mais quel prix » minime vous êtes disposé à donner d'un pareil » lot. N'ayez pas honte de le dire, quelque petit » qu'il soit, car ma devineresse le sait déjà. » (Ici, faisant semblant de parler à l'oreille de Sophie, je lui donnai un baiser qu'elle me rendit.) — « Quoi! elle » prétend que vous n'offririez que trois shillings » et trois pence! Je ne le croirais pas de vous, si » elle ne me l'assurait. — Trois shillings et trois » pence! et il y a une table de multiplication qui » vous suffira pour calculer une fortune de quarante

» mille livres sterling de rente, vous hésitez à
» dépenser trois shillings et trois pence! Eh bien,
» je méprise tellement les trois pence, que je pré-
» fère ne recevoir que trois shillings... A trois
» shillings donc, trois shillings! trois shillings!
» trois shillings! marché conclu. Donnez le lot à
» ce fortuné mortel. »

Comme personne n'avait rien dit, chacun regardait son voisin en riant pendant que je touchais le front de ma petite Sophie et lui demandais si elle se sentait plus mal : « Pas beaucoup, père, ce sera bientôt passé ! » — Alors me retournant, et au lieu des jolis yeux patients de ma Sophie qui venait de les ouvrir, ne voyant plus autour de moi que des regards rieurs, je repris, dans mon style de marchand forain : « Où est le boucher ? » (Mes propres yeux, à travers une larme, venaient d'apercevoir un gros jeune boucher en dehors du groupe.) « La
» devineresse dit que c'est le boucher qui est ce
» fortuné mortel. Où est-il ? » On força le boucher de s'avancer, et, au milieu des éclats de rire, il se vit obligé de mettre la main à la poche et d'acheter

le lot. C'est l'usage, en général, quand un chaland est ainsi désigné avec l'assentiment des autres.

Nous eûmes ensuite un second lot composé des mêmes articles que le premier, et adjugé à six pence de moins, ce qui excite toujours une explosion d'hilarité. Puis vint le lot des lunettes: c'est rarement un lot très-profitable; mais je mets les lunettes sur mon nez, je vois à travers les verres quel est l'impôt que le chancelier de l'Échiquier doit retrancher du budget, je vois ce que fait dans le moment, ailleurs, l'amoureux de cette jeune fille drapée dans son châle, je vois ce que l'évêque a pour son dîner, je vois encore bien d'autres choses qui mettent mon public de bonne humeur, et de meilleure humeur il est, plus volontiers il puise dans sa bourse. Après le lot des lunettes, le lot des dames : la bouilloire, l'urne à thé, le sucrier de cristal, une demi-douzaine de cuillères, etc. Pendant les intervalles de mon débit, je me retournais vers ma pauvre enfant et j'échangeais un mot ou deux avec elle. Un second lot de dame était devant les chalands, lorsque je sentis que Sophie se soule-

Digitized by Google

vait un peu par-dessus mon épaule pour regarder au delà de la rue noire. « Qu'est-ce qui t'inquiète, ma bien-aimée? — Rien, père, rien! mais n'aperçois-je pas là-bas un joli cimetière? — Oui, ma chérie. — Donne-moi deux baisers, mon petit père, et dépose-moi dans ce cimetière sur le gazon si doux et si vert! » Je reculai dans l'intérieur de la voiture avec la tête de Sophie penchée sur mon épaule, et je dis à sa mère : « Vite, vite, fermez la porte : ne laissez pas les gens regarder avec leur gros rire. — Qu'y a-t-il? » s'écria-t-elle. « O femme, femme! lui répondis-je, vous ne traînerez plus ma petite Sophie par les cheveux, car elle vous a échappé. »

Peut-être ces paroles étaient-elles plus dures que je ne l'aurais voulu; mais, depuis ce jour-là, ma femme s'assombrit, et pendant des heures entières, soit dans la voiture, soit dehors, elle restait debout, morne, les bras croisés, les yeux baissés. Quand ses fureurs lui prenaient (ce qui devint plus rare), elles lui prenaient d'une autre manière, et elle se battait elle-même si violemment que j'étais

forcé de la retenir. De temps en temps, elle avait recours à la boisson ; mais elle ne s'en trouva pas mieux, et, pendant des années, je me demandais souvent, le long de la route, en dirigeant le vieux cheval d'une ville à une autre, s'il y avait une voiture plus triste que la mienne, quoique je fusse regardé comme le roi des marchands forains.

Ainsi s'écoulait tristement notre vie, jusqu'à ce qu'un soir d'été, comme nous sortions d'Exeter, nous vîmes une femme qui battait cruellement un enfant, et l'enfant criait : « Ne me battez pas, ma mère, ô ma mère, ma mère ! » Ma femme se boucha les oreilles, se mit à courir comme une folle, et le lendemain on trouva son corps dans la rivière.

II

Mon chien et moi nous restâmes alors seuls dans la voiture, et je lui appris à faire entendre un court aboiement quand les gens refusaient d'a-

cheter, puis à en faire entendre un autre avec un signe de tête, quand je lui disais : « Qui a offert une demi-couronne? Êtes-vous, monsieur, le gentleman qui a dit une demi-couronne? » Mon chien acquit une immense popularité, et je croirai toujours qu'il n'apprit que de lui-même à adresser un grognement à tout individu qui osait n'offrir d'un lot que six pence. Mais il finit par devenir vieux et un soir que je faisais rire toute la ville d'York avec le lot des lunettes, il fut pris lui-même d'un accès convulsif sur le marchepied, à côté de moi, où il mourut.

Étant naturellement d'un caractère aimant, j'éprouvai amèrement après cela le sentiment de ma solitude. Je l'étouffais aux heures de vente, ayant une réputation à conserver (sans parler de la nécessité de me conserver moi-même) : mais la tristesse prenait bien sa revanche quand j'étais seul ; il en est souvent ainsi de tous les hommes publics. Voyez-nous sur le marchepied ou la plate-forme, vous donneriez tout ce que vous possédez pour être à notre place. Voyez-nous hors du marche-

pied, vous regretteriez d'avoir été pris au mot. Ce fut dans un de mes noirs moments que je fis la connaissance d'un géant. Je me serais cru trop son supérieur pour entrer en conversation avec lui, si ce n'eût été le sentiment de ma solitude ; car la règle de notre commerce est de maintenir la ligne de démarcation. Quand un homme n'est pas capable de gagner sa vie par son talent personnel, vous le considérez comme au-dessous de vous; et ce géant appartenait à une caravane où il ne figurait que comme un Romain.

C'était un jeune homme alangui, ce que j'attribue à la distance qui séparait ses extrémités ; il avait une tête petite et une plus petite cervelle encore, des yeux faibles, des genoux faibles, et tout ensemble vous ne pouviez le regarder sans penser qu'il était trop grand pour ses membres et son intelligence. Mais c'était un bon jeune homme, quoique timide; abandonné dans son enfance par sa mère, qui lui avait mangé tout ce dont il aurait pu hériter. Nous fîmes connaissance lorsqu'il allait promener le cheval de son maître, entre deux

foires. On l'appelait Renaldo di Velasco; son vrai nom était Pickleson.

Ce géant Pickleson me confia, sous le sceau du secret, que la vie était doublement un fardeau pour lui, à cause de la cruauté de son maître envers une belle petite fille sourde et muette. La mère de cette petite sourde et muette était morte, et, n'ayant âme qui vive pour prendre son parti, elle était durement traitée. Elle ne voyageait avec la caravane que parce que son maître ne savait où la laisser, et le géant Pickleson allait jusqu'à croire que le maître avait plus d'une fois essayé de la perdre. Il y avait un tel alanguissement dans ce jeune géant, que je ne sais combien il lui avait fallu de temps pour connaître toute cette histoire; mais elle avait à la fin circulé à travers toutes les parties défectueuses de son individu jusqu'à l'extrémité supérieure, la tête.

Lorsque ce géant Pickleson m'eut raconté tout cela, en ajoutant que la pauvre fille sourde et muette avait de longs cheveux, par lesquels on la traînait pour la battre, je n'y voyais plus, tant mes

yeux étaient pleins de larmes; après qu'il eut achevé son récit, je lui donnai six pence, car il était tenu aussi à court d'argent qu'il était long de taille. Il dépensa ces six pence en deux fois trois pence de gin trempé d'eau, ce qui l'émoustilla tellement qu'il chanta l'air populaire de *Shivery shakey, Ne fait-il pas froid?* air que jamais son maître n'avait pu lui faire chanter dans son personnage de Romain.

Le nom de son maître était Mim, homme à la voix très-rauque, et je résolus de lui parler. Je me rendis à la foire en simple bourgeois, laissant ma voiture hors la ville. Je regardai derrière les chariots de la caravane pendant les exercices et finis par découvrir la pauvre fille sourde et muette endormie contre une roue, sale de boue. Au premier abord, j'aurais pu penser que c'était une des bêtes fauves de la caravane; mais en l'examinant mieux, je pensai que, si elle était traitée avec plus de douceur, elle ressemblerait à ma Sophie; elle avait juste le même âge que Sophie aurait eu, si sa jolie petite tête ne s'était pas penchée sur mon

épaule, cette malheureuse nuit où elle expira.

Pour abréger, je parlai en tête-à-tête à Mim, pendant qu'il frappait sur son gong, entre deux fournées de public que l'affiche conviait à voir le géant, et je lui dis : « Cette fille vous est à charge, que demandez-vous pour me la céder? » Mim était un jureur féroce. Je supprimerai les jurons de sa réponse, qui en furent la plus longue partie ; car le reste se réduisit à ces mots : « Une paire de bretelles. »

— Écoutez, lui dis-je, ce que je vais faire pour vous! Je vais vous chercher dans ma voiture une demi-douzaine de mes plus belles bretelles et je reviendrai prendre cette fille pour l'emmener.

— Je croirai cela quand je tiendrai les bretelles, répliqua Mim, toujours féroce.

Je courus bien vite à ma voiture, de peur que Mim ne se dédît, et le marché fut conclu ; ce qui fut un tel soulagement pour le géant Pickleson, qu'il sortit par sa petite porte de derrière et vint à nous en déroulant sa marche alanguie comme un

serpent, et nous chanta *Shivery shakey*, pour nous faire ses adieux.

Ce fut un beau jour pour tous les deux, Sophie et moi, lorsque nous commençâmes à voyager ensemblé dans ma voiture. Je lui donnai tout d'abord le nom de Sophie, pour qu'elle remplaçât réellement ma fille auprès de moi. Nous ne tardâmes pas à nous comprendre l'un et l'autre, quand elle vit quelles étaient mes intentions à son égard. En peu de temps, elle me rendit mon affection avec usure.

Vous n'avez pas idée de ce que c'est que d'avoir quelqu'un qui vous aime, à moins que vous n'ayez passé par les épreuves douloureuses que je vous ai racontées.

Vous auriez ri ou vous auriez pleuré, selon votre disposition d'esprit, si vous aviez pu me voir essayer d'instruire Sophie. J'eus d'abord pour m'aider (vous ne devineriez jamais) les bornes milliaires. Je tenais quelques grands alphabets dans une boîte, toutes les lettres séparément inscrites sur des morceaux d'os; or, supposons que nous allions

Digitized by Google

à Windsor : je remettais à Sophie, dans l'ordre qui forme ce nom, les lettres W, I, N, D, S, O, R, et à chaque borne milliaire je les lui montrais encore dans le même ordre, lui indiquant la direction de cette résidence de la royauté. Une autre fois, je lui donnais les lettres V, O, I, T, U, R, E, et je les traçais à la craie sur notre voiture. Une autre fois, je lui donnais DOCTEUR MARIGOLD, et je suspendais à ma veste une carte avec mon nom ; cela faisait rire les gens que nous rencontrions ; mais qu'est-ce que cela me faisait, pourvu que mon but fût atteint ! Sophie confondit maintes fois Windsor avec la voiture ou avec moi ; mais à la fin, avec beaucoup de peine et de patience, elle apprit à lire et à écrire de cette façon ; alors tout alla entre nous merveilleusement.

Nous avions aussi nos signes particuliers pour nous communiquer nos idées, et puis elle était (ou je croyais qu'elle était, n'importe) si semblable à ma Sophie, avec les années de plus qu'aurait eues ma Sophie, que je me figurais presque que c'était elle, cherchant à me raconter où elle était

allée jusque dans les cieux et ce qu'elle avait vu depuis la malheureuse nuit où elle avait pris son essor. Elle avait une jolie figure, et maintenant qu'il n'y avait plus personne pour la traîner par les cheveux, sa physionomie avait quelque chose de touchant qui charmait pour moi le silence de la voiture, quelque chose de doucement mélancolique. (*N. B.* Dans notre argot de marchand forain, nous prononçons *miel à colique*, et cela fait rire.)

Sa facilité à comprendre tous mes regards était vraiment surprenante. Lorsque je faisais une vente le soir, elle restait assise dans la voiture, invisible aux gens du dehors, et je n'avais qu'à jeter un coup d'œil dans l'intérieur pour qu'elle me tendît précisément l'article ou les articles que je voulais. Elle frappait des mains et souriait toute joyeuse de m'avoir si bien deviné. Quant à moi, en la voyant si heureuse et me rappelant ce qu'elle était la première fois que je l'avais vue, mourante de faim, déguenillée, battue et s'endormant contre une sale roue, j'étais si heureux moi-même, que cela me donnait une verve nouvelle qui accrut ma

réputation, si bien que j'inscrivis dans mon testament, pour un legs de cinq livres sterling, le géant Pickleson (sous le nom du « géant Pickleson de la caravane de Mim »).

Ce bonheur continua dans la voiture jusqu'à ce que Sophie eût l'âge de seize ans. A cette époque, je commençai à penser que je n'avais pas rempli aussi complétement que je le devais mon devoir envers Sophie, et qu'il serait juste de lui procurer un enseignement meilleur que celui qu'elle pouvait recevoir de moi. Ce fut des deux côtés une double source de larmes, quand je lui expliquai mes intentions; mais ce qui est juste est juste, et ni les larmes, ni le rire, ne sauraient rien y changer.

Je pris donc un jour Sophie par la main et j'allai avec elle à l'établissement des sourds et muets de Londres. Lorsque le directeur de cet établissement vint nous parler, je lui dis : « Je vais vous dire ce que je veux vous proposer, monsieur. Je ne suis qu'un marchand forain, mais depuis quelques années j'ai mis quelque chose de côté pour les jours

pluvieux. Je vous ai amené ma fille (d'adoption), et vous n'en avez pas une qui soit plus sourde ou plus muette. Enseignez-lui tout ce que vous pourrez lui enseigner dans le plus court espace de temps possible (que vous fixerez,) et je suis bon pour vous payer de mois en mois, en commençant par vous donner une livre sterling d'avance : la voilà ! » Ce gentleman sourit et me répondit : « Bien ! bien ! mais je dois savoir d'abord ce qu'elle a déjà appris. Comment communiquez-vous avec elle ? »

Je lui fis voir alors que Sophie savait déjà tracer en caractères d'impression plusieurs mots et des phrases entières ; puis nous eûmes une conversation, elle et moi, sur une petite histoire contenue dans un livre que le gentleman lui montra et qu'elle lut.

— C'est très-extraordinaire ! dit le gentleman. Est-il possible que vous ayez été son seul instructeur ?

— Le seul, répondis-je, le seul avec elle-même.

— En ce cas, dit le gentleman, vous êtes un habile homme et un brave homme ! » Jamais compli-

ment ne m'avait plus flatté. Quand le gentleman l'eut répété à Sophie, elle applaudit de ses deux mains, lui baisa les siennes, rit et pleura de plaisir.

Nous revîmes quatre fois en tout le gentleman, et quand j'inscrivis mon nom, il voulut savoir pourquoi je m'appelais Docteur. Il se trouva être le neveu de ce même docteur qui avait assisté ma mère lorsqu'elle me mit au monde, son neveu du côté maternel. Cette circonstance rendit nos rapports encore plus faciles.

— Maintenant, Marigold, me dit-il, que voulez-vous que votre fille adoptive apprenne de plus que ce qu'elle sait déjà ?

— Je désire, monsieur, qu'elle soit instruite tout autant que peut le devenir une fille privée comme elle de la parole et de l'ouïe ; qu'elle puisse lire par conséquent avec aisance et plaisir tout ce qui est écrit.

— Mon brave ami, me répondit le gentleman, c'est plus que je ne pourrais faire moi-même.

Je compris l'esprit de sa réponse et j'en ris de bon cœur, sachant par expérience comme on a

l'air sot quand on a dit un bon mot qui ne fait pas rire... Puis, je m'expliquai mieux.

— Et quand elle sera instruite comme vous le désirez, dit le gentleman, que vous proposez-vous de faire d'elle? la conduire avec vous dans vos voyages?

— Dans la voiture, monsieur, mais dans la voiture, dans la voiture seulement. Elle mènera une vie retirée dans la voiture, vous entendez, monsieur. Je ne voudrais pas exhiber ses infirmités devant le public; la faire voir pour de l'argent, non, jamais? Oh! monsieur, non, à aucun prix.

Le gentleman me fit un signe d'approbation.

— Eh bien, me dit-il, pouvez-vous vous séparer d'elle pendant deux ans?

— Pour qu'elle soit instruite et pour son bien, oui, monsieur.

— Autre question, ajouta le gentleman se tournant vers Sophie : pourra-t-elle vivre séparée de vous pendant deux ans?

Une réponse affirmative pour cette seconde question était plus difficile à obtenir que pour la pre-

Digitized by Google

mière. Ce ne fut pas sans peine qu'elle fut obtenue enfin. Il nous en coûta réellement cher à tous les deux de nous séparer, et le souvenir du soir où nous nous dîmes adieu à la porte de l'établissement est encore si amer pour moi, que je ne passe jamais devant cette porte sans un serrement de cœur... Toute ma verve m'abandonnerait s'il me fallait faire une vente en vue de l'établissement.

Cependant la tristesse que me causa ma solitude dans la voiture ne ressemblait plus à celle d'autrefois, parce que, quelque longue qu'elle me parût, j'en entrevoyais le terme, et quand je me sentais trop abattu, je pouvais me dire : « Sophie est à moi et je suis à elle, » rêvant sans cesse à son retour.

J'achetai, au bout de quelques mois, une seconde voiture, et devinez ce que je voulais en faire? Je vais vous le dire : je voulais y disposer des rayons comme pour une bibliothèque, et les garnir de livres que Sophie pourrait lire un jour, avec un siége sur lequel je m'assiérais pour la voir lire,

en me disant que j'avais été son premier maître. N'étant pas pressé pour réaliser ce projet, je fis faire tout le mobilier de ma seconde voiture sous mon inspection, un lit dans une petite alcôve avec des rideaux, une table pour lire, un pupitre pour écrire, et les rayons de bibliothèque enfin, pour recevoir toute espèce de livres, reliés ou cartonnés, avec images et sans images, brochés ou dorés sur tranche, comme je pourrais me les procurer par lots dans les ventes, en parcourant le pays au nord et au midi, à l'est et à l'ouest, avec les vents favorables et les vents défavorables, sur le grand chemin, ou égaré par delà les monts et plus loin encore...

Je ne fis pas tout cela en un jour, et les deux années s'écoulèrent ainsi, allant joindre celles qui les avaient précédées... qui sait où? Mais, ma seconde voiture étant finie (peinte en jaune avec des filets rouges et des clous en cuivre), j'attelai le vieux cheval; j'avais acheté un autre cheval pour ma voiture de marchand forain, avec un petit garçon pris à gages pour la conduire; paré de

mon mieux, je partis pour aller chercher Sophie [1].

. . . . . .

III

— Marigold, dit le gentleman en me serrant cordialement la main, je suis enchanté de vous voir.

— Je doute, monsieur, répondis-je, que vous soyez aussi enchanté que je le suis moi-même.

— Le temps vous a paru long, n'est-ce pas, Marigold?

— Je ne veux pas dire, monsieur, que deux années soient un temps si long en elles-mêmes, mais...

1. Le traducteur omet ici un détail qui relie le récit du docteur Marigold aux contes dont il est l'introduction. Le docteur Marigold nous dit qu'il ne s'est pas contenté d'acheter des livres déjà connus pour la bibliothèque de Sophie : il a recueilli un peu partout des contes inédits dont sa fille adoptive aura la primeur. *A. P.*

— Pourquoi avez-vous tressailli ainsi, mon brave ami?

Ah! était-ce bien elle? serait-elle devenue une femme faite, si belle et d'une physionomie si intelligente, si expressive? Oui, c'était Sophie elle-même, ma fille adoptive, si semblable à l'autre! Si le gentleman ne me l'avait assuré, je ne l'aurais pas reconnue lorsqu'elle s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Vous êtes ému, me dit le gentleman d'une voix affectueuse.

— Je sens, monsieur, lui dis-je, que je ne suis qu'un grossier colporteur en veste à manches.

— Et moi je sens, dit le gentleman, que c'est vous qui l'avez tirée de la misère et de la dégradation pour la mettre en rapport d'intelligence avec ses semblables. Mais pourquoi conversons-nous là, vous et moi seulement, quand nous pouvons si bien converser avec elle! Parlez-lui votre ancien langage.

— Je suis, monsieur, un si grossier personnage

avec ma veste à manches, et elle une femme si pleine de grâces, là immobile à la porte.

— Essayez si elle répondra à votre signe d'autrefois.

Ils avaient préparé cette scène pour moi. Quand je lui eus fait le signe d'autrefois, elle se jeta à mes pieds, et, restant agenouillée, me tendit les mains avec des larmes de tendresse et de joie.

Je la relevai et la tins embrassée étroitement. Je ne sais comment je ne devins pas fou de bonheur, lorsque tous les trois nous nous mîmes à nous entretenir par signes, sans le moindre son de voix, comme si nous étions dans une sphère enchantée qui nous isolait du reste du monde.

La joie et le bonheur remontèrent avec nous sur la voiture du marchand forain et sur celle qu'à cause de la collection de livres j'appelais la voiture-bibliothèque, ravi du succès de mon plan, fier de voir Sophie lire tous les volumes acquis successivement pour son usage.

Mais j'avais oublié quelque chose dans mes calculs.

Nous étions à Lancastre, et j'avais fait deux soirées de vente sur la place où est situé l'hôtel royal de M. Sly. Mim, avec son géant (Pickleson), était en ce même temps dans la ville, et avait loué pour l'exhibition de ce phénomène la salle des enchères, sur la façade de laquelle on lisait, comme pour les spectacles extraordinaires : « Entrées gratuites suspendues, excepté celles de cette classe dont un pays libre est si glorieux, les messieurs de la presse ; — écoles admises à prix réduits. — — Rien qui puisse faire rougir la pudique jeunesse ou choquer les spectateurs les plus scrupuleux. » En aide à cette grande affiche, des prospectus imprimés étaient distribués dans toutes les boutiques, pour annoncer au public qu'il était impossible de comprendre l'histoire de David et de Goliath si on n'avait pas vu le géant Pickleson. Nonobstant, le public n'arrivait que lentement, et Mim faisait ronfler dans le bureau des contre-marques ses jurons les plus féroces.

J'entrai dans la salle, que je trouvai tout à fait vide, livrée à ses échos et à la moisissure de ses murailles — excepté que Pickleson lui-même était seul sur une table recouverte d'une pièce d'étoffe rouge. Cela m'allait, car je voulais avoir avec le géant un entretien particulier et confidentiel, que j'entamai en ces termes :

— Pickleson, vous devant une grosse somme de bonheur, j'ai pensé à m'acquitter en vous léguant par testament un billet de banque de cinq livres sterling; mais, pour épargner les frais, voici quatre livres qui peuvent également vous convenir, et tous nos comptes seront réglés.

Pickleson, jusqu'à ce petit discours, avait l'air sombre d'une chandelle romaine qui ne pouvait s'allumer: il rayonna à son extrémité supérieure et me remercia dans un style qui, pour lui, était de l'éloquence parlementaire. Il me raconta qu'ayant cessé de poser comme Romain, il lui avait été proposé par Mim de se faire voir comme étant « le géant indien converti par la jeune laitière; » mais Pickleson, ignorant l'histoire précise sur laquelle

était fondée cette scène populaire, craignait de compromettre sa religion; il avait refusé ce rôle et il en était résulté une querelle, avec suppression de la bière accordée à l'infortuné géant. Ce détail fut confirmé par les grognements de Mim, qui nous entendait causer du fond du bureau où il attendait vainement qu'on prît ses billets, — grognements qui faisaient trembler le géant comme la feuille.

Mais mon entretien avec Pickleson ne s'arrêta pas là. « Docteur Marigold, me dit-il sans que je puisse espérer de vous rendre le faible accent de ses paroles, quel est le jeune étranger qui suit vos voitures? — Le jeune étranger! répliquai-je, croyant qu'il désignait ainsi Sophie et que dans la circulation languissante de son idée, il avait laissé tomber une lettre. — Docteur, reprit-il avec une émotion capable de faire pleurer les yeux les plus mâles, je suis faible, mais pas assez faible pour ne pas connaître les mots dont je me sers. Je répète, docteur : le jeune *étranger!*

Je sus alors que Pickleson, étant forcé d'aller étirer ses jambes (sans qu'elles en eussent besoin)

pendant les heures où l'on ne pouvait le voir pour rien, c'est-à-dire pendant la nuit et le matin au point du jour, avait deux fois vu rôder autour de mes voitures, dans cette même ville de Lancastre où je n'étais que depuis deux jours, le même jeune étranger.

Ce rapport me troubla. Ce que cela pouvait être, je ne le prévoyais pas plus alors que vous ne le prévoyez en ce moment, mais j'en fus troublé. Cependant je traitai la chose légèrement avec Pickleson, et je pris congé de lui en l'engageant à dépenser son legs utilement pour fortifier son tempérament, tout en restant fidèle à ses principes religieux.

Le lendemain, avant le jour, je fus aux aguets pour apercevoir le jeune étranger, et je vis en effet le jeune étranger. Il était bien vêtu et avait bonne mine. Il rôdait très-près de mes voitures et les surveillait comme s'il était chargé d'en avoir soin. Quand le jour parut, il s'éloigna. Je criai après lui, mais il ne tressaillit, ni ne tourna la tête, ni ne fit la moindre attention à mes cris.

Nous quittâmes Lancastre, une heure ou deux après le lever du soleil, pour nous rendre à Carlisle.

Le lendemain matin, au point du jour, je guettai encore le jeune étranger. Je ne le vis pas ce jour-là ; mais le surlendemain je guettai de nouveau et il était encore là. Je lui criai comme la première fois : « Holà, hé ! » quand il s'éloigna, et, comme la première fois, il ne donna pas le moindre signe qu'il m'eût entendu. Cela me fit penser à une chose. Après l'avoir épié à diverses heures et de diverses manières, dont il n'est pas nécessaire de rendre compte ici, je découvris que le jeune homme était sourd-muet.

Cette découverte me bouleversa, parce que je savais qu'une divison de l'établissement où j'avais placé Sophie pendant deux ans, était habitée par des sourds-muets de l'autre sexe (quelques-uns d'une bonne condition), et je me dis : « Si elle l'aime, que deviendrai-je et que deviendront tous mes plans ? » Mais j'espérais encore qu'elle ne l'aimait pas... Je confesse ce sentiment égoïste. Il s'agissait de s'en assurer. A la fin, je fus témoin d'une

de leurs entrevues en plein air, dans la campagne, sans être vu d'eux, m'étant caché derrière un gros sapin. C'était une entrevue touchante pour les trois personnes intéressées. Je comprenais tout ce qu'ils se disaient aussi bien qu'eux-mêmes; j'écoutais avec mes yeux, qui étaient parvenus à entendre la langue des sourds-muets aussi bien que j'entendais avec mes oreilles la langue parlée. Il lui disait qu'il partait pour la Chine en qualité de commis dans une maison de banque, ce que son père avait été avant lui. Il était assez favorisé de la fortune pour pouvoir nourrir une femme et il la pressait de consentir à l'épouser pour le suivre. Sophie persistait à répondre non. — Ne l'aimait-elle donc pas? demandait-il. — Oui, elle l'aimait tendrement, tendrement; mais elle ne se déciderait jamais à tromper l'espérance de l'homme généreux, bon et bien-aimé qui lui avait servi de père... C'était moi, le marchand forain, avec la veste à manches : elle ne l'abandonnerait pas, elle demeurerait avec lui, que Dieu le bénisse, devrait-elle en mourir de désespoir ! Après quoi, Sophie se mit à pleurer amère-

ment, et ces larmes me firent aussi, moi, prendre ma résolution.

Tant que j'avais été dans le doute, ignorant si elle aimait ce jeune homme, j'en avais déraisonnablement voulu à Pickleson et je regrettais de lui avoir remis son legs, car, me disais-je, si ce n'eût été ce faible géant, je n'aurais jamais rien su et je serais resté bien tranquille; mais à présent que je savais qu'elle l'aimait, à présent que je l'avais vue pleurer, ce n'était plus la même chose. Je cessai immédiatement d'en vouloir à Pickleson, et j'en appelai à tout mon courage pour faire ce qui devait être fait.

Sophie et le jeune homme se séparèrent avant que je fusse parvenu à prendre mon parti, ce qui me demanda bien quelques minutes. Le jeune homme était allé s'appuyer contre un autre sapin — car il y en avait là un petit bois — avec son front sur son bras.

J'allai à lui, je le touchai à l'épaule; il releva la tête et, m'apercevant, il me dit, dans notre langage des sourds-muets :

— Ne soyez pas en colère.

— Je ne suis pas en colère, mon brave jeune homme: je suis votre ami. Venez avec moi.

Je le laissai au bas de l'escalier de la voiture-bibliothèque et je montai seul. Sophie essuyait ses larmes.

— Vous avez pleuré, ma chérie?

— Oui, père.

— Pourquoi ?

— Un mal de tête.

— Ce n'est pas un mal de tête.

— J'ai dit un mal de tête.

— Le docteur Marigold doit faire une ordonnance pour ce mal de tête.

Elle sourit en secouant la tête négativement.

— J'ai bien pensé que vous ne voudriez pas de moi pour votre docteur, Sophie, et je vous en amène un autre.

— Que voulez-vous dire?

— Oh ! il est ici près.

J'introduisis le jeune homme et mis la main de Sophie dans la sienne... puis je les laissai seuls.

Le jour du mariage, je mis un bel habit bleu à boutons de métal, la première et la dernière fois que j'en aie porté un pareil. Nous n'étions que nous trois à l'église, avec le gentleman de l'établissement des sourds-muets. Le repas de noces, pour quatre aussi, eut lieu dans la voiture-bibliothèque : un pâté de pigeons, un jambon mariné, une paire de poulets et les légumes assortis, avec du bon vin. Je fis un speech aux mariés et le gentleman en fit un autre : tous nos bons mots firent rire et tout fut brillant comme un beau feu d'artifice. Pendant le repas, j'expliquai à Sophie que je garderais la voiture-bibliothèque pour l'habiter quand je ne serais pas en route, et que je conserverais tous les livres pour elle quand elle reviendrait en Angleterre. Elle partit donc pour la Chine avec son mari ; les adieux furent tristes, et pour la seconde fois je me vis seul, conduisant le vieux cheval avec le fouet sur l'épaule, car je ne voyageai plus qu'avec une voiture, après avoir trouvé une condition au jeune garçon que j'avais pris à mon service.

Sophie m'écrivit bien des lettres et j'écrivis bien des lettres à Sophie; vers la fin de la première année j'en reçus une d'une écriture tremblée qui me disait :

« Père chéri, il n'y a pas huit jours que j'ai eu une petite fille, mais je vais si bien, qu'on me permet de vous l'écrire. O le plus cher et le meilleur des pères! j'espère que mon enfant n'est pas sourd et muet, mais je n'en sais rien encore. »

Quand j'écrivis à mon tour, je fis la question; mais Sophie n'y répondant pas, je m'imaginai que la réponse serait triste et je ne la répétai plus. Pendant longtemps nous correspondîmes régulièrement, et ensuite moins régulièrement, le mari de Sophie ayant changé de résidence, moi étant toujours sur la route. Mais nous pensions toujours l'un à l'autre, j'en suis bien certain, qu'il y eût ou n'y eût pas de lettres.

Cinq ans et quelques mois s'étaient écoulés depuis que Sophie était partie. J'étais toujours le roi des marchands forains et plus populaire que jamais. J'avais fait un automne superbe, et, le 23 décembre

de l'année 1864, je me trouvais à Uxbridge, dans le canton de Middlesex, ayant vendu tous mes articles. Je m'acheminai donc vers Londres avec le vieux cheval, l'esprit à l'aise, pour y jouir seul de mes fêtes de Noël dans la voiture-bibliothèque, avant d'acheter un autre achalandage et de me remettre en route pour le revendre.

Je ne suis pas maladroit en cuisine, et je vais vous dire ce que je m'adjugeai pour mon dîner de la veille de Noël dans la voiture-bibliothèque : je m'adjugeai un beefsteak pour un, avec deux rognons, une douzaine d'huîtres et deux champignons pour l'accompagner. Un pouding comme celui-là réconcilierait un homme avec tout ce qui existe, excepté les deux derniers boutons de sa veste. Ayant savouré ce pouding et serré les assiettes, je baissai la mèche de la lampe et m'assis dans mon fauteuil, éclairé par la lumière du feu qui se reflétait sur la reliure des livres de Sophie.

Les livres de Sophie me rappelèrent si bien Sophie elle-même, que je vis sa figure touchante rayonner devant moi avant que je fisse un somme

au coin de la cheminée. Rien d'étonnant par conséquent que, pendant tout le temps que dura mon somme, je visse encore Sophie debout à mon côté avec son enfant sourd et muet dans ses bras. Je voyageai sur la route, en dehors de la route, dans toutes sortes de contrées, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, avec les vents favorables et les vents défavorables, ici et là, égaré, par-dessus les monts, et loin, bien loin, mais partout et toujours Sophie restait à mon côté avec son enfant dans ses bras. Je m'éveillai en sursaut et elle sembla disparaître, comme si en effet elle avait été là avec moi l'instant d'auparavant.

C'était un vrai bruit qui m'avait éveillé, et un bruit qui venait des escaliers de la voiture : c'était le bruit léger et rapide des pas d'un enfant qui montait les escaliers. Ce bruit de pas d'enfant avait été autrefois si familier à mon oreille, que, pendant un moment, je crus que j'allais voir apparaître un fantôme d'enfant.

Mais la main d'un enfant réel toucha le bouton extérieur de la porte, le bouton tourna, la porte

s'entr'ouvrit, et un enfant réel avança la tête... une jolie petite fille avec de grands yeux noirs.

Après m'avoir regardé, cette créature mignonne ôta son petit chapeau de paille, et une abondance de boucles de cheveux se répandit autour de sa tête : elle ouvrit les lèvres et dit avec une jolie voix :

— Grand-père !

— O mon Dieu ! m'écriai-je... elle parle !

— Oui, grand-père, et je viens vous demander si je vous rappelle quelqu'un.

Le moment d'après Sophie m'embrassait, aussi bien que l'enfant, et le mari de Sophie prenait ma main qu'il mettait sur son visage, et nous fûmes longtemps à nous embrasser les uns et puis les autres. — Et quand nous ne nous embrassâmes plus et que je vis l'enfant parler vivement à sa mère avec les mêmes signes que j'avais enseignés moi-même le premier à Sophie, des larmes d'attendrissement et de bonheur coulèrent de mes yeux.

LA PETITE BEBELLE

OU

MONSIEUR L'ANGLAIS

CONTE DE NOEL

« Noël ! voici Noël, des familles la fête,
De festons de verdure orne donc ta maison,
Conteur, prépare un conte, et toi des vers, poëte,
Fantastique légende ou joyeuse chanson.
Place autour du foyer, place au bout de la table,
Pour les pauvres enfants, sans asile la nuit,
Car c'est pour eux surtout que tous les ans reluit
L'étoile et l'Enfant qui naquit dans l'étable. »

Le banquet est fini, l'auditoire attentif
T'invite à commencer ; à toi, conteur naïf.

— Eh bien donc, monsieur Mutuel. Que sais-je ?

Que puis-je dire? Je vous assure qu'il se nomme M. l'Englishman.

— Pardon. Mais je pense que c'est impossible, » répondit M. Mutuel, un vieux monsieur voûté, portant lunettes, le nez barbouillé de tabac, chaussé de souliers en tapisserie, avec une casquette de drap à visière, un large frac bleu lui tombant jusqu'aux talons, une chemise à jabot et une cravate blanche assortie au jabot, — c'est-à-dire que le blanc était la couleur naturelle de son linge les dimanches, mais d'un blanc de moins en moins irréprochable le reste de la semaine.

— Ma chère madame Bouclet, je pense que c'est impossible, répéta M. Mutuel avec un sourire aimable, qui rayonna avec celui du soleil levant sur son visage au teint de noisette.

— Eh donc! il n'est pas impossible que vous soyez un... concombre! répliqua madame Bouclet, petite femme toute ronde, de trente-cinq ans environ. — Mais voyez donc et lisez, si vous savez lire : « Au second étage, monsieur l'Anglais! » n'est-ce pas écrit?

— C'est juste! dit M. Mutuel.

— A la bonne heure! continuez votre promenade du matin, allez! » et madame Bouclet congédia M. Mutuel en faisant claquer vivement deux doigts de sa main.

La promenade de M. Mutuel, recommencée tous les matins, avait lieu dans le plus brillant espace éclairé par le soleil, sur la grand' place d'une ville fortifiée du nord de la France.

Son attitude de promeneur matinal était celle d'un homme qui croise les mains derrière le dos, une main toujours armée d'un parapluie, sa ressemblante image, et l'autre tenant une tabatière. C'est ainsi qu'avec la démarche traînante de l'éléphant (qui doit réellement faire faire ses pantalons par le plus mauvais tailleur du monde zoologique et l'avoir recommandé à M. Mutuel), le vieux monsieur allait tous les matins se réchauffer au soleil... quand il y avait du soleil, bien entendu, et au soleil aussi exposer en même temps le ruban rouge de sa boutonnière; car n'était-il pas un vieux Français?

Une personne du sexe angélique lui ayant dit d'aller continuer sa promenade matinale, M. Mutuel rit de bon cœur, ôta sa casquette et la tint à la longueur du bras avec la main qui tenait déjà la tabatière, prolongea ce salut adressé à madame Bouclet, puis continua sa promenade et s'éloigna... comme un galant Monsieur qu'il était.

Le document irréfutable auquel en avait appelé madame Bouclet, pour convaincre M. Mutuel, était le tableau de ses locataires, soigneusement transcrit par son neveu et teneur de livres, qui avait « la plume d'un ange, » disait sa tante, tableau placardé sur un des côtés de sa porte pour l'information de la police :

AU DEUXIÈME, M. L'ANGLAIS, PROPRIÉTAIRE.

Voilà ce qu'on y lisait : rien de plus simple.

Madame Bouclet traça une ligne avec son index, comme pour confirmer le geste d'adieu fait à M. Mutuel, et, posant sa main droite sur sa hanche, avec l'air résolu de quelqu'un qui ne saurait se dédire, elle se dirigea vers la place pour regarder

les fenêtres de M. l'Anglais. Ce personnage, se trouvant à sa fenêtre en ce moment, lui fit un gracieux salut de tête, tourna les yeux à droite et puis à gauche pour expliquer sa présence, puis regarda encore, avec l'expression d'une personne s'expliquant à elle-même pourquoi elle rencontrait là quelqu'un qu'elle ne s'était pas attendue à y rencontrer, et elle rentra chez elle.

Madame Bouclet louait en garni toute la partie de sa maison donnant sur la place et elle habitait sur le derrière, au fond de la cour, avec M. Bouclet, son mari (fameux joueur de billard), un débit de bière, des volailles, deux chariots, un neveu, un petit chien logé dans un grand chenil, une treille, un comptoir, quatre chevaux, une sœur mariée (intéressée au débit de bière), le mari et les deux enfants de cette sœur mariée, un perroquet, un tambour (sur lequel s'exerçait le petit garçon de la sœur mariée), deux soldats logés par billets de logement, une douzaine de pigeons, un fifre (dont jouait d'une manière ravissante le neveu), plusieurs domestiques et employés surnuméraires, une odeur

perpétuelle de soupe et de café, un effrayant assemblage de rochers artificiels et de précipices en bois ayant au moins quatre pieds de haut, une demi-douzaine de larges tournesols, etc., etc.

Or, l'Anglais, en louant son appartement, ou *set chambers,* comme nous dirions de notre côté de la Manche, avait donné son nom correctement orthographié : LANGLEY. Mais comme il avait l'habitude anglaise de ne pas ouvrir la bouche toute grande en pays étranger, excepté quand il prenait ses repas, les débitants de bière n'avaient pu entendre que M. l'Anglais, et c'est ainsi qu'il était resté pour eux *Monsieur l'Anglais* ou Monsieur *l'Englishman!*

— Jamais je ne vis un semblable peuple, murmurait M. l'Anglais en regardant de sa fenêtre le mouvement de la place. Jamais de ma vie, non.

C'était assez vrai, car il n'avait jamais jusque-là mis les pieds hors de son propre pays, — une honnête petite île, une étroite petite île, une vaillante petite île, ornée de tous les mérites possibles, mais qui n'est pas le globe entier.

— Ces hommes-ci, se disait M. l'Anglais à lui même en parcourant des yeux la place remplie de militaires, ces hommes-ci ne ressemblent pas plus à des soldats que... » Aucun terme de comparaison ne lui paraissant assez fort pour terminer sa phrase, il ne l'acheva pas.

Ceci encore (au point de vue de son expérience personnelle) était strictement exact. Car, quoiqu'il y eût une grande agglomération de soldats dans la ville et la contrée environnante, vous les auriez tous inspectés et passés en revue les uns après les autres, sans trouver parmi eux un soldat étranglé par son col de cravate, ou un soldat estropié par ses souliers trop étroits, ou un soldat privé de l'usage de ses membres par ses sangles et ses boutons, ou un soldat réduit par son uniforme à ne pouvoir se servir lui-même dans toutes les petites exigences de la vie.

Un essaim de jeunes Français, vifs, actifs, toujours en mouvement et occupés, adroits à tout faire, depuis les travaux d'un siége jusqu'à ceux de la cuisine, depuis la manœuvre du canon jusqu'au maniement de l'aiguille, depuis l'escrime du sabre

jusqu'au partage d'un oignon en tranches, depuis l'art de faire la guerre jusqu'à l'art de faire des omelettes, — voilà tout ce que vous auriez trouvé.

Quel essaim! Depuis la grand' place, sous le regard de M. l'Anglais, quelques conscrits apprenaient à marcher au pas, — quelques conscrits, dont les derniers arrivés, vêtus encore de leur blouse de paysan, ressemblaient aux papillons encore à demi chrysalides, et n'avaient du papillon militaire que le pantalon garance, — depuis la grand' place jusqu'en dehors des fortifications, et plus loin sur les routes poudreuses, ce n'étaient qu'essaims de soldats. Tout le long du jour, sur les remparts gazonnés, des soldats soufflaient dans les clairons et les trompettes; tout le long du jour, au fond des fossés, des soldats battaient du tambour. Chaque jour, après midi, des bandes de soldats sortaient des casernes pour aller, sur le terrain des exercices gymnastiques, s'élancer sur le cheval de bois, se suspendre aux cordes volantes et se balancer entre deux barres parallèles, courir, sauter, jouer du bâton, etc. A tous les angles du rempart,

dans chaque corps-de-garde, dans chaque guérite, sous chaque porte voûtée, sur chaque pont-levis, au fond de chaque fossé, soldats et soldats encore, soldats partout. La ville entière n'étant guère que remparts, corps-de-garde, portes voûtées, ponts-levis, guérites, fossés, — la ville elle-même n'était qu'une ville de soldats. Avait-elle été toujours ainsi? N'existait-il donc plus rien de la cité primitive? Celle-ci était-elle morte ou seulement endormie?

Qu'aurait donc pu être cette triste ville endormie sans les soldats, puisque, même avec eux, elle avait tellement prolongé son sommeil, que tous ses échos s'étaient enroués, toutes ses barrières de fer et toutes ses chaînes de défense s'étaient rouillées, tous ses fossés s'étaient remplis d'une eau stagnante? Depuis l'époque où Vauban l'avait convertie en une place de guerre et en un incompréhensible labyrinthe de fortifications où l'étranger s'égarait pour y pénétrer, et s'égarait encore pour en sortir, rencontrant à chaque détour, à droite et à gauche, la réalisation

d'un des termes de l'art de l'ingénieur : — un pont-levis ou une herse, un bastion ou un chemin couvert, une lune ou une demi-lune, une escarpe ou une contre-escarpe, une mine ou une contre-mine, la terre s'ouvrant soudain au delà des murs ou jetant entre deux champs de betterave et de chicorée un monticule surmonté d'une batterie ; — depuis cette époque jusqu'à la nôtre, la ville était restée endormie, laissant l'herbe pousser entre les pavés de ses rues silencieuses.

Les jours de marché seulement la grand'place sautait tout à coup hors du lit. Les jours de marché, quelque magicien ami frappait de sa baguette les pavés de la grand'place, où en un instant s'élevaient des boutiques en planches et des tables d'étalage, se garnissant de marchands qui n'étaient ni endormis, ni sourds, ni muets, car la place résonnait d'un agréable murmure de voix; les Vaubanois[1] eux-mêmes, réveillés, af-

1. Puisque Charles Dickens appelle *Vaubanois* les habitants de la ville *sans nom* dans laquelle il place les personnages de

fluaient au milieu de cette mosaïque de couleurs formée par les bonnets blancs, les blouses bleues, les légumes verts. Le chevalier prédestiné à la grande aventure semblait à la veille d'arriver. Toute cette population animée s'augmentait sans cesse par le concours des paysans et des paysannes qui apportaient les produits de leurs fermes et de leurs jardins dans des charrettes traînées par des ânes, sur le dos de l'âne même, dans des tombereaux et des cabriolets, ou dans des brouettes. — Les uns cheminaient sous les longues avenues plantées d'arbres, les autres sur la chaussée des canaux, d'autres enfin naviguaient dans des bateaux à la proue en pointe. La place offrait surtout le double spectacle d'une foire et d'un marché. Ici vous aviez des boutiques de bottes et de souliers, de bonbons, d'étoffes et d'articles de toilette, là (à l'ombre fraîche de l'hôtel de ville)

son récit, et qui n'est pas sans quelque ressemblance avec Lille, chef-lieu d'un de nos départements du nord, fortifiée par Vauban, il nous semble qu'il aurait pu nommer, *Vaubanville* la ville elle-même. *A. P.*

vous aviez le lait, la crème, le beurre, les fruits, les oignons, les carottes, tous les légumes du potager. — Ici les fleurs, la volaille, les pourceaux grognons, là des bêches, des cognées, des fourches neuves pour la culture de votre campagne; ici des monceaux de pain et des sacs de blé à porter au moulin, là des poupées et des pantins, des pains d'épice et des macarons annoncés au son du tambour. Mais quelle est cette fanfare qui semble vouloir imposer silence à tous les autres bruits de la place? Quelle est la dame en voiture découverte, escortée de quatre beaux laquais, avec cors de chasse et cymbales? Cette dame, avec sa chaîne d'or massif en sautoir, ses riches boucles d'oreilles, son chapeau à panache bleu, et protégée contre l'ardente admiration du soleil par deux immenses parasols décorés de roses artificielles, c'est LA FILLE D'UN DOCTEUR-MÉDECIN! Elle vient distribuer, par pure philanthropie, la petite et agréable potion qui a guéri des milliers de malades. Mal de dents, mal d'oreille, migraine, palpitations de cœur, mal d'estomac,

débilité nerveuse, évanouissements, accès de fièvre, — tous les maux connus et autres sont également guéris par la petite agréable potion de la célèbre fille du célèbre docteur. Comment la cure s'opère-t-elle ? Elle vous l'explique elle-même, la fille du docteur, propriétaire du splendide carrosse, et vous confirme la vérité de son explication par une explosion de trompettes et de cymbales : « Le premier jour, après avoir pris la petite agréable potion, vous n'en éprouverez d'autre effet que l'harmonieuse sensation d'une joie ineffable et irrésistible ; le second jour, vous vous trouverez si étonnamment mieux, que vous vous croirez changé en une autre personne; le troisième jour, vous serez entièrement débarrassé de votre mal, quelle que soit sa nature et n'importe le temps de sa durée; dans votre reconnaissance, vous voudrez aller trouver la fille du docteur pour vous jeter à ses pieds, baiser le bord de sa robe et acheter au prix de tout ce que vous possédez quelques doses encore de la petite et agréable potion; mais la fille du docteur sera inaccessible

— introuvable, — partie pour aller cueillir des simples au pied des pyramides d'Égypte. Ce départ (quoique guéri) vous plongera dans le désespoir. » C'est ainsi que la fille du docteur continue son commerce en carrosse; — la foule se presse autour de son brillant équipage jusqu'à ce que le soleil couchant jette un dernier rayon sur sa personne et son cortége. Elle fait alors ses adieux à la place par une dernière fanfare : c'est alors aussi que le magicien frappe une seconde fois avec sa baguette les pavés de la grand'place. La foule se disperse, les baraques et les étalages sont enlevés, — acheteurs et vendeurs se séparent, ceux-là rentrant chez eux, ceux-ci partant avec leur charrette, leur tombereau et leurs ânes. Il ne reste plus que les balayeurs, qui enlèvent lentement tous les débris du marché, assistés par les pigeons, pour qui c'est un jour de régal.

Pendant qu'il reste encore une heure ou deux de jour avant que le soleil ait tout à fait disparu, vous pourriez, du haut de la ceinture des remparts, voir s'éloigner sous l'avenue la dernière

voiture du campagnard et le dernier bateau qui ramène la marchande de légumes chez elle. Après quoi, vous serez bien sûr que rien ne troublera plus le repos de la vieille ville, qui dormira jusqu'au prochain jour de marché.

Comme ce n'était pas un de ces jours de réveil hebdomadaire, M. l'Anglais put tranquillement regarder les conscrits, dressés à marcher au pas, et il s'abandonna librement à ses réflexions, qui prirent une tournure militaire.

— Ces hommes-là, disait-il, ont des billets de logement dans toute la ville. N'est-ce pas ridicule de les voir allumer le feu de ceux qui les logent, faire bouillir leur marmite, avoir soin de leurs marmots et les bercer, éplucher et laver leurs légumes; bref, se rendre utiles de toutes les façons non militaires? Jamais je ne vis de pareils hommes... jamais de ma vie!

Tout cela était encore parfaitement vrai. N'y avait-il pas le soldat Valentin dans cette maison même, étant à lui seul la servante, le valet, le cuisinier, le majordome et la bonne d'enfant pour

la famille de son officier, M. le capitaine Delacour, — balayant les parquets, faisant les lits, allant à la provision, habillant le capitaine, habillant son enfant, préparant le dîner, épluchant la salade, et tout cela avec la même bonne volonté? Ou, pour le laisser de côté, celui-là agissant par affection pour son chef, n'y avait-il pas le soldat Hippolyte, logé chez le parfumeur, à deux cents pas plus loin, qui, lorsqu'il n'était pas de garde, s'offrait pour remplacer la belle parfumeuse, pendant qu'elle s'en allait faire une partie de causerie avec ses voisines, et qui vendait, en riant, des briques de savon avec le sabre au côté? N'y avait-il pas Émile, logé chez l'horloger, toute la soirée, en manches de chemise, pour monter les pendules et les montres? N'y avait-il pas Eugène, logé chez le ferblantier, qui, la pipe à la bouche, cultivait, pour le ferblantier, un jardin de quatre pieds carrés, dans la petite cour derrière la boutique, et arrachait les pommes de terre à la sueur de son front? Pour citer un dernier exemple : n'y avait-il pas Baptiste, logé chez le pauvre porteur

d'eau, qui,au moment même où M. l'Anglais faisait ces réflexions, était assis au soleil, sur le pavé, un des seaux de son hôte entre les jambes, entre ses jambes martiales, peignant ledit seau en rouge à l'intérieur et en vert à l'extérieur, ce qui rendait tout joyeux le porteur d'eau revenant de la fontaine avec sa charge habituelle? — Ou enfin, pour ne pas aller plus loin que la boutique du barbier, dans la maison voisine n'y avait-il pas le caporal Théophile?

— Non, dit M. l'Anglais en regardant la boutique du barbier, le caporal n'y est pas en ce moment... et cependant j'aperçois la petite fille!

Une miniature de petite fille était assise sur le seuil du barbier, les yeux tournés vers la place. On aurait pu l'appeler un bébé, coiffé de ce béguin de toile blanche que portent les enfants de la campagne en France (comme les enfants des Hollandais), et une petite robe bleue qui n'avait pas de forme, excepté là où elle était agrafée autour du cou, de sorte que la petite étant naturellement courte de taille et toute ronde, on aurait

pu croire, en la voyant par derrière, que quelqu'un l'avait coupée en deux à la hauteur de la ceinture, puis avait recollé la tête seule en place de tout le buste.

— J'aperçois cependant la petite fille !

En voyant ladite petite fille se frotter les yeux avec sa main potelée, on jugeait que ces yeux s'ouvraient à peine après le sommeil de la nuit; mais ces yeux semblaient cependant regarder avec une attention si marquée à travers la place, que ceux de M. l'Anglais prirent involontairement la même direction.

— Oh ! dit-il alors, je m'en doutais bien. Le caporal est là !

Le caporal était un homme d'une trentaine d'années, d'une taille peut-être quelque peu au-dessous de la moyenne, mais bien tourné, un caporal hâlé par le soleil, avec une barbiche noire. Il fit volte-face en ce moment et adressa quelques mots rapides à l'escouade dont il était l'instructeur. Tout était parfait dans la personne du caporal,— tout, depuis ses yeux noirs, qui

étincelaient sous son shako d'uniforme, jusqu'à ses jambes fines en guêtres blanches, — vrai caporal modèle de l'armée française, par son air actif et leste, comme par son excellente tenue.

Pendant cinq minutes M. l'Anglais et la petite fille regardèrent le caporal qui, lui, regardait ses conscrits, jusqu'à ce que, l'exercice terminé, il leur fit rompre les rangs, se retourna du côté de la boutique du barbier, vit la petite fille, courut à elle bras ouverts, s'empara d'elle, l'éleva au-dessus de sa tête, puis la remit à terre, la baisa sur le front et rentra avec elle.

— Voyez donc cela, par saint Goorges! dit l'Anglais se parlant à lui-même.

Or, il faut savoir que M. l'Anglais avait eu une querelle avec sa fille, une fille désobéissante et coupable... une querelle dans laquelle figurait aussi un enfant. Il se rappela que sa fille avait été une petite fille, qu'il l'avait prise dans ses bras et l'avait élevée au-dessus de sa tête comme le caporal venait de faire à la petite fille du barbier.

« Ce caporal est un *imbécile*, » dit l'Anglais en se servant d'un équivalent plus énergique de son idiome national; et il ferma sa fenêtre.

Mais les fenêtres de la maison de la mémoire et les fenêtres de la maison du pardon ne se ferment pas aussi aisément que des fenêtres de bois et de verre. Elles se rouvrent parfois sans qu'on l'ait voulu; — elles se rouvrent bruyamment au milieu de la nuit; il ne suffit pas de les fermer, il faut les arrêter avec des clous. M. l'Anglais avait essayé de clouer les siennes, — mais il ne s'y était pas bien pris. Aussi passa-t-il une triste soirée et une nuit pire encore.

N'était-ce donc pas un homme tendre?... Non, très-peu tendre, confondant la tendresse avec la faiblesse. Colère et emporté quand on le contrariait?... Oui, et très-déraisonnable. Chagrin et boudeur? Oui, excessivement. Vindicatif? Eh ! peut-être. M. l'Anglais avait, un jour, nourri la sombre pensée de maudire solennellement sa fille, comme il avait vu, sur la scène, un père maudire la sienne. Mais, se souvenant que le véritable

paradis, là-haut, est assez loin du paradis et du lustre du théâtre, il y avait renoncé.

Il ne l'avait pas maudite, mais il avait quitté l'Angleterre pour ne plus voir sa fille pendant le reste de ses jours, et voilà comment il se trouvait dans cette ville du nord de la France.

A vrai dire, c'était pour cette raison plus que pour toute autre que M. l'Anglais trouvait mauvais que le caporal Théophile fût si affectueusement dévoué à la petite Bebelle, la petite fille de la boutique du barbier. Dans un moment d'humeur chagrine, il lui était arrivé de se dire à lui-même :

— Que le ciel confonde le caporal, il n'est pas son père !

Une pensée amère avait envenimé la suite de ce monologue, et, la mauvaise humeur de M. l'Anglais se déversant sur le pauvre caporal, il l'avait traité d'imbécile et de charlatan en se promettant de ne plus s'en occuper.

Mais le caporal n'était pas homme à se laisser donner ainsi son congé. S'il avait connu le cœur de l'Anglais et ses fibres les plus délicates, au

Digitized by Google

lieu de l'ignorer complétement ; s'il avait été le plus obstiné caporal de la grande armée française, au lieu d'en être le plus obligeant, il n'aurait pu se représenter plus résolûment au milieu de toutes les pensées de l'Anglais... Et ce n'était pas seulement au milieu de toutes ses pensées, mais encore il semblait se représenter continuellement à sa vue. M. l'Anglais ne pouvait se mettre à sa fenêtre sans qu'il aperçût le caporal avec la petite Bebelle. Il n'avait qu'à aller faire une promenade, il était sûr de rencontrer le caporal se promenant avec Bebelle. Il n'avait qu'à rentrer chez lui dépité, le caporal et Bebelle étaient revenus avant lui. Regardait-il à l'une de ses fenêtres de derrière le matin de bonne heure, — le caporal était dans l'arrière-boutique du barbier, lavant et habillant la petite Bebelle. Se réfugiait-il à ses fenêtres du devant, le caporal apportait son déjeuner sur la place et le partageait avec Bebelle. — Toujours le caporal et toujours Bebelle. Jamais le caporal sans Bebelle. Jamais Bebelle sans le caporal.

Digitized by Google

M. l'Englishman n'était pas précisément très-fort sur le français comme moyen de communication orale, quoiqu'il lût très-couramment le français écrit. Il en est des langues comme des personnes, — quand vous ne les connaissez que de vue, vous êtes exposé à des méprises; il faut parler les langues comme il faut parler avec les personnes pour bien les connaître.

C'est pourquoi M. l'Englishman dut attendre quelque temps avant de pouvoir se résoudre à échanger des idées avec madame Bouclet au sujet de ce caporal et de cette petite Bebelle. Mais madame Bouclet, s'adressant à lui un matin, pour s'excuser de n'avoir pas éclairé, depuis deux jours, l'escalier de ses locataires, M. l'Englishman saisit l'occasion, et le dialogue suivant s'établit entre eux :

— Bonté du ciel! monsieur l'Anglais, je suis désolée vraiment, la lampe est en réparation chez le lampiste, mais il n'en finit pas; c'est un lampiste contre lequel tout le monde crie.

— Madame, cette petite fille?

— Pardon, monsieur, cette lampe...

— Non, non, cette petite fille?

— Mais pardon, monsieur, reprit madame Bouclet cherchant une interprétation explicative, on ne peut allumer une petite fille, ni l'envoyer chez le lampiste pour la faire réparer...

— La petite fille... celle de la maison du barbier ?

— Ah! ah! ah! s'écria madame Bouclet saisissant tout à coup l'idée avec sa délicate perception féminine. — La petite Bebelle? oui, oui, oui! Et son ami le caporal? oui, oui, oui, oui! C'est gentil à lui, n'est-ce pas?

— Il n'est pas?...

— Pas du tout; pas du tout! il n'est pas un de ses parents; pas du tout!

— Pourquoi alors est-il...?

— Parfaitement! vous avez raison, monsieur; c'est si gentil à lui. Moins il est parent, plus c'est gentil! comme vous dites.

— Est-elle...?

— L'enfant du barbier?

Ici madame Bouclet montra encore toute sa perspicacité.

— Pas du tout ; pas du tout ! elle est l'enfant de... en un mot, de personne.

— La femme du barbier, donc... ?

— Sans doute, comme vous dites. La femme du barbier reçoit une petite somme pour avoir soin de la petite... tant par mois... C'est très-peu de chose, sans nul doute, car nous sommes tous pauvres ici.

— Vous n'êtes pas pauvre, madame.

— Pour ce qui est de mes locataires, non ; mais pour tout le reste, pas très-riche, reprit madame Bouclet avec un sourire et un gracieux signe de tête.

— Vous me flattez, madame.

— Monsieur, c'est vous qui me flattez en me faisant l'honneur d'être mon locataire.

Certaines tentatives d'interrogation de la part de M. l'Englishman indiquant son désir de reprendre le sujet difficile qui le préoccupait, madame Bouclet l'observa de plus près, le devina et le mit au

Digitized by Google

fait en complétant ses questions par ses réponses :

— Oh ! non, monsieur, certainement non, la femme du barbier n'est pas cruelle pour la pauvre petite; mais elle est insouciante, elle est d'une santé délicate et reste toute la journée assise à la fenêtre sans rien faire. C'est pourquoi, lorsque le caporal arriva avec un billet de logement, la pauvre petite Bebelle était bien négligée.

— C'est une chose curieuse... commençait M. l'Englishman.

— Ce nom de Bebelle ! oui, vous avez raison : ce n'est pas un vrai nom, mais un petit nom familier pour Gabrielle.

— Ainsi donc, c'est par une pure fantaisie que le caporal aime cette petite fille? demanda M. l'Englishman avec un accent de mauvaise humeur.

— Eh ! monsieur, répondit madame Bouclet avec un geste d'épaules qui excusait le caporal, il faut bien qu'on aime quelque chose : la nature humaine est faible.

— *Devilish weak* (diaboliquement faible), murmura l'Anglais dans sa propre langue.

— Et le caporal, poursuivit madame Bouclet, étant logé chez le barbier... où il restera probablement longtemps, car il est attaché au général... et trouvant que la pauvre petite, sans père ni mère, avait besoin d'être aimée, en même temps qu'il sentait lui-même le besoin d'aimer... Eh bien! quoi ! vous savez ce qu'il en est à présent.

M. l'Englishman accepta cette interprétation avec un remerciement froid, et quand il se retrouva seul, il s'adressa à lui-même cette observation, avec le sentiment d'un homme offensé : « Je ne dirais trop rien de tout cela, si ces gens n'étaient pas absurdes avec leur sentimentalisme. »

Il y avait un cimetière en dehors de la ville, et le soir de ce même jour M. l'Anglais s'étant promené de ce côté-là, le sentimentalisme des Vaubanois lui parut de plus en plus ridicule. Certainement qu'il y avait maintes choses assez surprenantes dans le cimetière (au point de vue de l'Anglais), et il n'aurait rien pu voir de semblable dans toute la Grande-Bretagne. C'était d'abord une collection bizarre de cœurs et de croix en bois ou

en fer plantés sur toutes les tombes, qui faisait ressembler le cimetière à l'emplacement choisi pour un feu d'artifice n'attendant que la nuit pour éblouir les badauds par toutes sortes de figures pyrotechniques; c'était, sur ces mêmes tombes, des guirlandes et des couronnes d'immortelles, d'où ressortait en lettres noires l'inscription : « A ma mère ! » « A ma fille ! » « A mon père ! » « A mon frère ! » « A ma sœur ! » « A mon amie ! » Couronnes et guirlandes plus ou moins fanées et avariées à tous les degrés, depuis celles de la veille, fraîches encore, jusqu'aux guirlandes et aux couronnes de l'année dernière dont il ne restait plus que la paille et la ficelle. C'était une suite de petits parterres et de petites grottes de toute forme ornés de toutes sortes de plantes et de coquillages, de statuettes de plâtre et de vases en porcelaine; c'était une accumulation de tributs à la mémoire des morts, y compris de petits tableaux représentant une dame ou un monsieur déployant un immense mouchoir et se penchant dans l'attitude de la plus profonde affection sur la plus pompeuse des

urnes funéraires. C'était nombre de veuves ayant inscrit leurs noms à côté des noms des époux auxquels elles survivaient, avec un espace laissé en blanc pour la date de leur propre départ de ce triste monde — nombre égal à celui des maris inconsolables rendant le même hommage à leurs femmes défuntes — parmi lesquels il devait y en avoir plusieurs remariés depuis longtemps. Enfin il y avait là trop de choses qui auraient pu paraître une vraie friperie à un étranger, sans la réflexion que la plus fragile de ces fleurs placées sur la plus humble de ces tombes n'avait jamais été touchée par une rude main et s'était fanée toute seule, fleur sacrée!

Ce fut justement cette dernière réflexion qui toucha M. l'Anglais et l'arrêta au moment où il allait dire : « Tout est ici affectation ; rien n'y représente l'image solennelle de la mort! » Il ne le dit pas et s'éloigna du cimetière. Mais, comme pour se dédommager de ne l'avoir pas dit, il répéta, quand il fut dehors : « Quel peuple ridiculement sentimental! »

Digitized by Google

Il rentra en ville par la place des exercices gymnastiques. Ce fut là qu'il vit en passant le leste caporal qui enseignait à de jeunes soldats la manière de s'élancer vers la gloire en franchissant les torrents profonds et rapides au moyen d'une corde, — le caporal lui-même faisant un saut périlleux de cent ou deux cents pieds pour les encourager à en faire autant. Là aussi, sur une éminence (perchée là probablement par les mains du caporal), il aperçut la petite Bebelle qui, avec ses yeux bleus tout grands ouverts, semblable à un oiseau bleu et blanc, admirait ces tours de force.

— Si cette petite fille venait à mourir, se dit l'Anglais en tournant le dos et poursuivant son chemin, — et le caporal le mériterait bien pour le punir de sa folie, — je suppose qu'il irait suspendre une guirlande et un souvenir dans ce bizarre cimetière.

Cependant, après avoir une ou deux fois encore d'un air boudeur regardé le matin par sa fenêtre, M. l'Anglais descendit sur la place où le caporal se promenait avec Bebelle, et, saluant le caporal

(immense effort), il lui souhaita le bonjour.

— Bonjour, monsieur.

— Vous avez là une assez gentille fille, dit M. l'Anglais en caressant le menton de Bebelle, et surtout en interrogeant du regard ses yeux bleus.

— Monsieur, c'est une *très-gentille* petite fille! répondit le caporal en appuyant sur le superlatif de sa phrase.

— Et sage? dit l'Anglais.

— Et *très-sage,* — la pauvre petite!

— Ah! dit l'Anglais en se baissant pour lui donner une petite tape sur la joue, non sans un peu d'embarras, comme s'il allait trop loin dans cet acte de conciliation : — Et quelle est cette médaille que vous avez autour du cou, ma petite?

Bebelle restant muette, avec sa petite main rondelette sur les lèvres, le caporal offrit ses services comme interprète :

— Monsieur demande ce que c'est que cela, Bebelle?

— C'est la vierge, dit Bebelle.

— Et qui vous l'a donnée? demanda l'Anglais.

— Théophile.

— Et qui est Théophile?

Bebelle partit d'un éclat de rire, se frotta gaiement les mains et frappa du pied le pavé de la place.

— Il ne connaît pas Théophile! il ne connaît donc personne! il ne connaît donc rien! » Puis, s'apercevant du petit solécisme en matière de politesse qu'elle venait de commettre, Bebelle insinua sa main droite dans une des jambes du large pantalon du caporal et appuya sa joue contre son genou.

— Monsieur Théophile, je pense? demanda l'Anglais au caporal.

— C'est moi-même, monsieur.

— Permettez-moi!... M. l'Anglais lui donna une cordiale poignée de main et s'éloigna. Mais il prit en très-mauvaise part l'acte du vieux M. Mutuel, qui, étant à quelques pas de là, se chauffant au soleil, lui ôta son chapeau, quand il passa près de lui, avec un air d'approbation. Il murmura entre ses dents, en lui rendant son salut : « Vieille face couleur de noix, qu'est-ce que cela vous fait? »

Digitized by Google

Plusieurs semaines se succédèrent, pendant lesquelles l'Anglais passa de tristes soirées et des nuits plus tristes encore, éprouvant sans cesse que ces fenêtres de la mémoire et du pardon, auxquelles je faisais allusion au commencement de ce récit, avaient été mal clouées par lui et troublaient son repos avec leur bruit importun. Pendant ces semaines néanmoins il lia des rapports plus intimes avec Bebelle et le caporal, c'est-à-dire qu'il caressa le menton de Bebelle, lui tapa familièrement sur la joue, et donna des poignées de main au caporal, offrit à Bebelle des sous et au caporal des cigares; puis il alla jusqu'à changer de pipes avec le caporal et jusqu'à embrasser Bebelle. Mais il faisait tout cela très-gauchement et prenait en très-mauvaise part que M. Mutuel l'observât en se chauffant au soleil. Chaque fois qu'il s'en apercevait, il répétait encore, dans son aparté : « Vous voilà donc toujours là, avec votre face couleur de noix! qu'est-ce que cela vous fait? »

En un mot, pour M. l'Anglais, c'était devenu l'unique occupation de sa vie de regarder le capo-

ral et Bebelle, en trouvant mauvais que M. Mutuel le regardât *lui*, — occupation qui ne fut interrompue qu'une nuit où un incendie éclata dans la ville, incendie propagé par le vent qui régnait malheureusement, incendie qui ne put être éteint qu'avec force seaux d'eau qu'on se passait de main en main, l'Anglais se distinguant parmi ceux qui accoururent au bruit des tambours... lorsque tout à coup le caporal disparut.

Autre événement : tout à coup Bebelle disparut aussi. On l'avait vue pendant deux jours encore après la disparition du caporal, tristement négligée dans sa toilette et sa coiffure, mais quand l'Anglais lui avait parlé, au lieu de répondre elle avait fui avec un air égaré. Cette fois-ci, elle avait fui tout de bon, semblait-il, pour ne plus revenir.

Vainement M. l'Anglais parcourait du regard la place, il n'y découvrait plus Bebelle. Avec sa manière de réserve embarrassée, il ne questionnait personne, se contentant de regarder par ses fenêtres sur le derrière, descendant sur la place, passant devant la porte du barbier, affectant un air

d'indifférence, sifflant ou chantonnant, jusqu'à ce qu'une après-midi, l'ombre ayant envahi l'espace où M. Mutuel se chauffait au soleil, celui-ci, contre toutes ses habitudes, sortit de chez lui et s'avança vers M. l'Anglais le chapeau à la main.

M. l'Anglais avait déjà murmuré les premiers mots de son aparté : « Vieille face couleur de noix ! » lorsqu'il s'arrêta et laissa M. Mutuel lui dire :

— Quel malheur ! quel malheur ! Hélas ! quel malheur !

— Qu'est-ce que cela vous... Que voulez-vous dire, monsieur Mutuel ? demanda l'Anglais.

— Notre caporal... notre cher caporal. Hélas !

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Vous ne savez pas ?

— Non.

— Lors de l'incendie... mais il était si brave, si empressé, ah ! trop brave.

— Que le diable vous emporte !... s'écria l'Anglais impatienté. Je vous demande pardon, qu'il m'emporte moi, veux-je dire. Je ne suis pas accoutumé à parler français... Continuez, je vous prie.

Digitized by Google

— La chute d'une poutre...

— Bon Dieu ! s'écria encore l'Anglais. Mais non, c'est un simple soldat qui a été tué.

— Non, un caporal. Ce caporal-là, notre cher caporal ! aimé de tous ses camarades. La cérémonie des funérailles a été touchante... navrante. Monsieur l'Englishman, vos yeux se remplissent de larmes.

— Qu'est-ce que cela vous...?

— Monsieur l'Englishman, j'honore ces émotions. Je vous salue avec un profond respect. Je ne veux pas vous importuner quand votre noble cœur est si attristé. »

M. Mutuel, gentleman s'il en fut jusqu'au dernier fil de son linge imprégné de tabac à priser, M. Mutuel s'éloigna discrètement le chapeau à la main.

— Je ne pensais guère, dit l'Anglais en faisant quelques pas et se mouchant plus d'une fois, — je ne pensais guère en visitant ce cimetière... Je veux y aller.

Et il y alla... Au moment de franchir la porte, il s'arrêta, ne sachant trop s'il entrerait dans la loge

du gardien pour se faire indiquer la tombe du caporal. Mais il était moins que jamais d'humeur à faire des questions : « Je la trouverai sans doute en me promenant, » se dit-il.

Il parcourut tout ce labyrinthe de tombes, allant d'un cœur et d'une croix à l'autre, d'une colonne à un obélisque, avec l'espoir de découvrir une fosse récemment creusée. Il lui sembla qu'il y avait bien des morts dans le cimetière, dix fois plus que cela ne lui avait semblé à sa première visite... et il se disait de temps en temps : « Je pourrais me croire ici le seul vivant au milieu d'une multitude de morts. »

Le seul? Non. Sur un tertre de gazon était une petite fille, vivante, mais profondément endormie. Impossible de ne pas reconnaître la tombe du caporal... cette petite fille était Bebelle.

Les camarades du caporal avaient travaillé avec tant de zèle, que les six pieds de terre, sous lesquels reposaient ses restes mortels, étaient déjà convertis en un jardinet. Le tertre de gazon en formait le centre, et c'était sur ce tertre que dor-

Digitized by Google

mait Bebelle, embrassant la croix de bois comme elle embrassait naguère le caporal.

A la tête de la tombe, on avait planté un petit drapeau (le drapeau français) avec une guirlande.

M. l'Englishman ôta son chapeau pour le saluer et resta quelques moments muet. Quand il eut remis son chapeau sur sa tête, il fléchit un genou et réveilla doucement la petite fille.

— Bebelle, ma petite !

Ouvrant ses yeux encore humides, Bebelle eut d'abord peur; mais voyant qui c'était, elle laissa l'Anglais la prendre dans ses bras en le regardant d'un air sérieux.

— Vous ne devez pas rester ici, ma petite. Il faut venir avec moi.

— Non, non. Je ne puis quitter Théophile. Je veux mon bon ami Théophile.

— Nous irons le chercher, Bebelle. Nous irons le chercher en Angleterre. Nous irons le chercher auprès de ma fille, Bebelle.

— Le trouverons-nous là ?

— Nous y trouverons la meilleure partie de

lui-même. Viens avec moi, pauvre enfant abandonnée. Le ciel m'est témoin que j'accepte avec reconnaissance ce legs du caporal, ajouta l'Anglais à demi-voix en se relevant, après avoir touché le gazon à la place où devait être le cœur du mort.

C'était une longue route pour la petite fille que la route du cimetière à la ville, et avant d'y être arrivée, elle s'était endormie de nouveau, entourant de ses bras le cou de l'Anglais. En remarquant ses souliers, usés, ses pieds meurtris, son visage fatigué, il ne put douter qu'elle ne fût venue là tous les jours.

Avant de s'éloigner de la tombe avec Bebelle endormie dans ses bras, il s'arrêta et promena un regard furtif sur les tombes voisines. « C'est l'innocente coutume de ce peuple-ci, se disait l'Anglais hésitant. Je crois que je devrais l'imiter. Personne ne me voit.

Prenant bien soin de ne pas réveiller Bebelle, il alla jusqu'à la loge du gardien pour y acheter deux couronnes : l'une bleue et verte avec des

Digitized by Google

larmes d'argent : *A mon ami!* l'autre rouge, noire et jaune : *A mon ami!* encore. Il retourna à la tombe avec ces deux couronnes et y fléchit une seconde fois le genou. Touchant les lèvres de Bebelle avec la plus brillante des deux, il guida sa petite main pour la suspendre à la croix et puis y suspendit l'autre, la sienne : *A mon ami!* Les deux couronnes étaient assorties au petit jardin.

M. l'Englishman fut très-vexé lorsque, portant Bebelle dans ses bras, il vit, en tournant le coin de la grand'place, que le vieux M. Mutuel faisait prendre l'air à son ruban rouge. Il se donna toutes les peines du monde pour éluder la rencontre de cet honorable chevalier de la Légion d'honneur, et perdit un temps infini pour rentrer furtivement dans son logement, comme un criminel poursuivi par la justice. Rentré dans sa chambre enfin, il fit la toilette de Bebelle en tâchant de se souvenir de la manière dont s'y prenait le pauvre caporal. Il fit souper la petite fille et la coucha dans son propre lit. Cela fait, il sortit et se glissa dans la

boutique du barbier. Là, après avoir conféré avec la femme du barbier, et ayant eu recours à sa bourse, il retourna chez lui avec toute la garde-robe de Bebelle, un si petit paquet, qu'il disparaissait sous son bras.

Comme M. l'Englishman aurait été en contradiction avec son caractère et toute sa manière d'agir, s'il avait enlevé Bebelle avec éclat ou reçu des compliments et des félicitations sur cette belle action, il passa toute la journée du lendemain à déménager ses deux porte-manteaux en cachette et comme s'il préméditait une fuite, — excepté qu'il solda tous ses comptes en ville et écrivit une lettre pour madame Bouclet en insérant sous la même enveloppe la somme suffisante pour acquitter le terme de son loyer. Un train de chemin de fer traversait la ville à minuit, c'était par ce train qu'il désirait emmener Bebelle en Angleterre pour y chercher Théophile et y retrouver sa fille pardonnée.

A minuit donc, par un beau clair de lune, M. l'Englishman se rendit à la gare en se glissant,

hors de la maison de madame Bouclet, comme un innocent assassin, avec Bebelle dans ses bras au lieu d'un poignard à la main. Le silence régnait dans la grand'place et dans les rues; les cafés étaient fermés; les billes d'ivoire ne roulaient plus sur le drap des billards; les factionnnaires luttaient péniblement contre le sommeil dans leurs guérites; les employés de l'octroi eux-mêmes sommeillaient !

M. l'Englishman laissa derrière lui la grand'place, les rues et la ville bourgeoise pour franchir les fortifications de Vauban qui l'environnent de leurs circonvallations. Bientôt il eut laissé aussi derrière lui l'ombre de la première poterne, puis l'ombre de la seconde. — Au retentissement de ses pas sur le premier pont-levis et le second pont-levis, succéda un écho plus doux sur une avenue sablée, en même temps qu'à l'eau stagnante des fossés succédait aussi une eau transparente, argentée par la lune. C'est ainsi que l'âme de l'Anglais se dégageait de ses ombres morales, et se berçait des douces harmonies qui

naissent du triomphe de nos bons sentiments.

Profitez de la leçon, ô vous qui, pour fortifier vos cœurs et les rendre inaccessibles, les environnez de triples fossés et de triples remparts, abaissez ces ponts-levis, nivelez et sablez toutes les avenues avant que survienne la nuit qui convre tout de ses ténèbres !

L'Anglais réussit au gré de ses désirs. Il put monter inaperçu dans un compartiment vide du train de minuit, où il déposa Bebelle sur la banquette opposée à la sienne, comme sur une couchette, et la recouvrit de son manteau. Il avait terminé tous ses petits arrangements pour passer lui-même la nuit tranquillement, et il s'asseyait sur sa propre banquette, lorsque sa satisfaction fut troublée par une apparition curieuse qui projetait son ombre sur la plate-forme et lui tendait une petite tabatière d'étain.

L'Anglais mit la tête à la portière et reconnut M. Mutuel avec son ruban rouge.

— Excusez-moi, monsieur l'Englishman, dit M. Mutuel, mais ma tabatière me sera à jamais

précieuse si une main aussi généreuse que la vôtre daigne y prendre une prise avant le départ.

M. l'Englishman n'osa pas refuser, et, au lieu demander au vieux chevalier de la Légion d'honneur : « Qu'est-ce que cela vous fait ? » il échangea avec lui une poignée de mains et lui dit : « Adieu, et que le ciel vous bénisse ! »

— Et, monsieur l'Englishman, que le ciel vous bénisse aussi ! s'écria madame Bouclet, qui était là, derrière M. Mutuel. — Et le ciel vous bénira par le bonheur de l'enfant dont vous vous êtes fait le protecteur... Et le ciel vous bénira par le bonheur de votre propre fille... Et le ciel vous bénira par vos propres souvenirs, et acceptez ceci de moi.

M. l'Englishman n'eut que le temps de recevoir un bouquet de la main de madame Bouclet, car la locomotive emporta le convoi à travers la nuit.

Sur le papier qui entourait le bouquet, M. l'Englishman put lire ces mots écrits en lettres mou-

lées (sans doute par le neveu de madame Bouclet, « qui avait la plume d'un ange ») :

HOMMAGE A L'AMI DE L'ENFANT ABANDONNÉ.

— Ce ne sont pas de mauvaises gens, Bebelle, dit M. l'Englishman, écartant un peu le manteau pour pouvoir baiser la petite fille au front; non, quoique ce soient...

Trop *sentimental* lui-même en ce moment pour pouvoir prononcer cette épithète, il la remplaça par un soupir, et pendant un quart d'heure il voyagea avec la main sur ses yeux.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

DAME DE CHARITÉ

— A peine installées, ma cousine Ada et moi, dans le château de notre tuteur, à notre sortie de pension, nous nous aperçûmes que nous y mènerions une vie active. Comme il nous chargea de classer ses lettres et de répondre à quelques-unes en son nom, il nous fut facile de voir qu'il semblait connaître tout le monde, tant il semblait naturel à ses correspondants de faire un appel à sa libéralité. C'était, en général, en qualité de membre d'un comité de philanthropie ou de bienfaisance que ces solliciteurs lui écrivaient, réclamant sa souscription avec une chaleur, une

Digitized by Google

véhémence et une passion vraiment extraordinaires, si c'étaient des dames surtout. Nous remarquâmes aussi que les mêmes correspondants revenaient souvent à la charge avec un inépuisable fonds de billets à placer, billets à un shelling, billets à une couronne, billets à deux shellings, billets à un souverain. Comment, pensions-nous quelquefois, la vie d'une femme peut-elle suffire à ce pétitionnement continuel? Ces bonnes âmes avaient besoin de tout, elles avaient besoin de vêtements neufs et de vieux linge, elles avaient besoin d'argent et de charbon, elles avaient besoin de bouillons et de soupes, de flanelles, d'autographes et de je ne sais combien d'autres choses encore. Leur but était aussi varié que leurs demandes: elles avaient tantôt une maison à bâtir, ou la réparation d'une vieille maison à payer, tantôt des veuves à loger dans un site pittoresque (plan annexé); ou c'était un témoignage de reconnaissance qu'il s'agissait d'offrir à une bienfaitrice, le portrait du secrétaire de l'association, dont elles voulaient faire la surprise à

sa belle-mère, femme si dévouée à son gendre! ou cent mille exemplaires d'une brochure pieuse qu'elles avaient à faire imprimer, pour être distribués gratis; ou bien une annuité à racheter, un tombeau de marbre à élever, une théière en argent à commander à l'orfévre! Elles prenaient une multitude de titres : elles étaient les dames de la Grande-Bretagne ou les filles de l'Angleterre, les femmes de l'Amérique ou les ladies des Trois-Royaumes, les sœurs de la foi, de l'espérance et de toutes les vertus théologales.

Parmi les dames qui se distinguaient le plus par cette bienfaisance rapace (si je puis me servir de cette expression), était une Mrs. Pardiggle, dont les lettres fréquentes faisaient dire à mon tuteur qu'il y avait deux classes de personnes charitables : l'une, la classe des personnes qui faisaient beaucoup de besogne et peu de bruit; l'autre, la classe des personnes qui faisaient beaucoup de bruit et peu de besogne. Nous étions donc curieuses de voir Mrs. Pardiggle, la soupçonnant d'être un type de cette seconde classe,

et nous fûmes charmées lorsqu'elle se fit annoncer un jour avec ses cinq enfants.

C'était une dame d'un aspect formidable, au nez proéminent, portant lunettes, ayant la voix forte, et qui nous fit l'effet d'avoir besoin de beaucoup d'espace autour d'elle, car rien qu'en traversant l'antichambre et le salon elle renversa trois ou quatre petites chaises avec les pans de sa robe, quoique ces chaises fussent assez loin de son passage. Notre tuteur étant absent, Ada et moi nous étions seules. Nous reçûmes timidement Mrs. Pardiggle, tant sa vue nous glaça. Les cinq petits Pardiggle qui la suivaient, nous parurent eux-mêmes tout gelés dans l'atmosphère maternelle.

— Mesdemoiselles, nous dit-elle en nous les présentant avec une grande volubilité de langage après les premiers saluts d'usage, voici mes cinq fils. Vous pouvez avoir remarqué leurs noms dans plus d'une liste imprimée de souscripteurs. Egbert, mon fils aîné (douze ans), est l'enfant qui, dernièrement, envoya ses petites économies, cinq shellings et trois pence, aux Indiens Tockahoupous.

Oswald, mon second (dix ans et demi), est l'enfant qui souscrivit deux shellings pour la grande école des sourds et muets. Francis, mon troisième (neuf ans), souscrivit un shelling six pence et trois liards pour le même établissement national. Félix, mon quatrième (sept ans), souscrivit huit pence pour l'hospice des veuves âgées. Alfred, mon dernier (cinq ans), s'est enrôlé volontairement parmi les « jeunes champions des plaisirs innocents, » et il a pris l'engagement solennel de ne jamais priser, ni fumer, ni chiquer, jusqu'au dernier jour de sa vie. »

Jamais enfants n'eurent une physionomie plus mécontente. Ce n'est pas seulement parce qu'ils étaient malingres et souffreteux, quoiqu'ils le fussent passablement; mais il y avait quelque chose de farouche dans leur air de mécontentement. A la mention des Indiens Tockahoupous, j'aurais pu croire qu'Egbert était un des membres les plus misérables de cette tribu, tant le regard qu'il m'adressa était sauvage. La figure de chacun de ses frères se renfrognait également à mesure que la

mère citait le montant de sa souscription, y compris le « petit champion des plaisirs innocents, » dont les yeux n'exprimèrent pas une humeur moins rancuneuse que ceux de son aîné.

— J'ai su, dit Mrs. Pardiggle, qu'avant de venir au château vous avez passé quelques jours chez Mrs. Jelliby, et quand nous eûmes répondu affirmativement : « Mrs. Jelliby, poursuivit-elle avec la même voix rudement accentuée, est un des membres les plus méritants de la société humaine. C'est beau à elle de s'être dévouée au soulagement de la race noire : mes enfants ont souscrit à son association africaine, — Egbert, pour un shelling et six pence, montant de ses économies de trois mois; Oswald, pour un shelling et un demi-penny, et leurs frères aussi dans la même proportion. Je me permets de ne pas être en toutes chose de l'avis de Mrs. Jelliby. Je n'approuve pas la manière dont Mrs Jelliby traite ses propres enfants ; d'autres que moi en ont fait la remarque... Oui, on a remarqué qu'elle excluait sa jeune famille de toute participation à l'œuvre qui absorbe son

dévouement. Elle a peut-être tort, elle a peut-être raison; mais qu'elle ait raison ou tort, ce n'est pas ma manière d'agir. Je mène partout ces enfants avec moi.

Je suis à peu près sûre qu'Egbert, son aîné, eût poussé un hurlement s'il en avait eu la force... Il ouvrit la bouche comme pour hurler; mais il dut se contenter de bâiller.

— Mes enfants, dit rapidement Mrs. Pardiggle, « assistent à l'office du matin tous les jours de l'année, à six heures et demie, sans en excepter les jours d'hiver, et ils ne me quittent plus jusqu'au soir. Je suis de la Société des écoles gratuites, de celles des visites aux malades, de celle des bonnes lectures et de celle des secours à domicile; je fais partie du comité de la distribution de la charpie et de plusieurs autres comités. Je ne manque aucune convocation et mes fils m'accompagnent partout. Par ce moyen ils s'initient à la pratique du paupérisme et acquièrent la science de la charité en général, de manière à devenir un jour des membres utiles de la société chrétienne.

Ma jeune famille n'est pas une famille frivole; elle dépense ses petites économies en souscriptions charitables sous ma direction. Il est rare de trouver des enfants de cet âge qui aient assisté à tant de comités de bienfaisance, entendu autant de discours et de sermons. Aussi Alfred (cinq ans) qui, je vous l'ai dit, s'est enrôlé dans la société des jeunes champions des plaisirs innocents, fut du petit nombre de ceux qui, en cette circonstance, se montrèrent spontanément touchés de l'éloquence du révérend M. Samuel, le promoteur de cette nouvelle Société de tempérance.

Alfred nous lança un regard, comme s'il se promettait bien de ne jamais pardonner l'outrage qu'on lui avait fait ce jour-là.

— Vous pouvez avoir observé, miss Summerson, reprit Mrs. Pardiggle, que, dans les listes de souscription, les noms de mes enfants sont suivis du nom de *D. A. Pardiggle, F. R. S.*[1] *une livre sterl :* c'est leur père. Nous suivons toujours la

1. Fellowof Royal Socitey. Membre de la Société Royale.

même routine : j'inscris d'abord ma petite offrande, puis mes enfants chacun la leur, dans l'ordre de leur âge et de leurs petits moyens ; M. Pardiggle forme l'arrière-garde ; M. Pardiggle s'estime heureux de s'inscrire sous ma direction, et voilà comment tout se fait dans la famille pour notre propre bonheur et l'édification des autres. Vous êtes ici dans une belle campagne, reprit Mrs. Pardiggle, comme si elle voulait, d'elle-même, changer d'entretien, et, à notre grand plaisir, nous nous rapprochâmes de la croisée pour lui montrer la beauté de la perspective ; mais il me parut que ses yeux, armés de lunettes, ne se promenaient qu'avec indifférence sur le paysage, et elle nous demanda si nous connaissions M. Gusher.

Nous n'avions pas l'honneur de connaître M. Gusher.

— Tant pis pour vous, dit-elle avec son ton positif ; c'est un éloquent orateur, plein de feu. S'il montait là, sur cette éminence qui semble faite exprès pour un *meeting* en plein vent, il vous ferait entendre des paroles dont vous seriez édifiées...

J'espère, mesdemoiselles, poursuivit-elle en s'éloignant de la croisée, que vous avez deviné mon caractère... On le devine bientôt, car je me livre tout d'abord; je suis une femme active; j'aime le mouvement, aucun travail ne me lasse; je ne sais pas ce que c'est que la fatigue, et j'étonne ma jeune famille ainsi que mon mari M. Pardiggle, quand, à la fin de la journée la mieux employée, ils me voient aussi alerte que l'alouette matinale.

Le visage du sombre Egbert se serait rembruni davantage s'il l'avait pu, et je le surpris donnant un coup de poing secret dans la forme de son chapeau qu'il tenait sous son bras gauche.

— Cela me procure un grand avantage quand je fais mes rondes charitables, ajouta Mrs. Pardiggle. Si je trouve des personnes peu disposées à écouter ce que j'ai à leur dire, je déclare à ces personnes, sans hésiter, quel est mon caractère : mes bons amis, leur dis-je, je suis infatigable, je prétends ne me retirer que quand j'aurai fini. Cette déclaration est d'un effet admirable !... Miss Summerson, et vous, miss Clare, j'espère que vous

allez m'accompagner dans une de mes visites.

Impossible de nous en défendre : je fis en vain valoir mes occupations, vaine excuse : je protestai de mon inexpérience, cette objection tourna contre moi.

— Justement, me dit Mrs. Pardiggle : vous verrez comment je remplis ma tâche, pour m'imiter plus tard. Je vais, avec ma jeune famille, visiter, ici tout près, un maçon, un très-mauvais sujet, et je vous emmène, ainsi que miss Clare, si elle veut bien me faire cette faveur.

Ada et moi nous échangeâmes un regard et fûmes d'accord pour accepter, d'autant plus que notre intention avait été de sortir ce jour-là. Quand nous revînmes, après être allées mettre nos chapeaux, nous retrouvâmes les jeunes Pardiggle bâillant dans un coin, tandis que la mère arpentait le salon, renversant autour d'elle tout ce qui était à la portée de sa robe. Elle s'empara d'Ada, et je les suivis avec les cinq petits philanthropes.

Ada me raconta plus tard que, tout le long du

chemin, Mrs. Pardiggle l'entretint d'une lutte qu'elle soutenait, depuis deux ou trois ans, contre une autre dame, chacune d'elles réclamant une pension pour un candidat rival. Il y avait eu dans cette concurrence une masse de promesses, de discussions et de votes, au grand agrément de toutes les parties, excepté des deux pensionnaires en expectative... qui n'étaient pas encore élus. Quoique je suivisse à quelque distance Mrs. Pardiggle et Ada, plusieurs mots de cette conversation intéressante étaient parvenus jusqu'à moi, tant Mrs. Pardiggle avait le verbe haut.

J'aime beaucoup à obtenir la confiance des enfants, et je suis souvent heureuse sous ce rapport; mais, dans cette occasion, je fus très-embarrassée de mon succès. A peine avions-nous franchi la grille du château, qu'Egbert, avec la brusquerie d'un petit voleur de grand chemin, me demanda un shelling, sous prétexte qu'on lui *soutirait* tout son argent de poche : — Mais, mon petit ami, lui dis-je, vous vous servez d'un mot bien impropre. et si votre maman vous entendait! — Elle!

répliqua-t-il en me pinçant, et qu'êtes-vous donc, vous? je suis bien sûr que vous penseriez comme moi, si on ne vous donnait de l'argent que pour vous le reprendre : je n'aime pas qu'on m'attrape ainsi, moi! Cette réflexion maussade eut son influence sur Oswald et Francis, qui se mirent à me pincer aussi le bras comme leur frère, tandis que Félix me marchait impatiemment sur le pied. Nous étions en ce moment devant un pâtissier, et je vis le petit « champion des plaisirs innocents » devenir pourpre de rage, en pensant sans doute qu'ayant dépensé en souscriptions tout son revenu, il était forcément condamné à s'abstenir de gâteaux aussi bien que de tabac. J'eus pitié de mes jeunes gourmands; mais jamais enfants ne m'ont mis, au même degré, l'esprit et le corps à la torture, en me faisant le compliment de se montrer naturels avec moi.

Je ne fus donc pas fâchée d'arriver à la maison du maçon. Elle faisait partie d'un groupe de sales huttes avec des loges à pourceaux contiguës et des carrés de jardinets convertis en mares fan-

pipe; un grand garçon qui attachait le collier à un chien, et une robuste fille qui lavait quelque chose dans une eau très-sale; tous ces gens levèrent la tête quand nous entrâmes, et la femme, presque aussitôt, sembla se tourner du côté du feu, comme si elle voulait nous cacher qu'elle avait une contusion à l'œil gauche; aucun d'eux ne nous fit le moindre accueil.

— Eh bien! mes *amis!* dit Mrs. Pardiggle; mais sa voix n'avait pas, il me sembla, un son *amical*. Comment allez-vous tous? me voici encore. Je vous avais dit que vous ne pourriez me lasser, vous en souvenez-vous? Je tiens parole.

L'homme étendu par terre, la tête appuyée sur une de ses mains, nous regarda d'un air maussade et nous dit : — Êtes-vous au complet? n'y a-t-il plus personne?

— Non, mon ami, répondit Mrs. Pardiggle en s'asseyant sur un tabouret et en renversant un autre; nous sommes tous ici.

— C'est que je pensais que vous n'étiez pas assez encore, peut-être? » repéta l'homme, la pipe

entre ses dents et nous examinant tous les uns après les autres comme s'il nous comptait.

Le grand garçon et la fille riaient aux éclats, et deux de leurs voisins que notre venue avait attirés, mais qui étaient restés sur la porte les mains dans les poches, rirent comme eux.

— Vous ne pouvez me lasser, mes braves gens, dit Mrs. Pardiggle. J'aime les rudes besognes, moi, et plus rude vous rendez la mienne, plus je l'aime.

— Alors, il faut la lui rendre facile, dit l'homme étendu par terre. Car il me tarde à moi qu'elle soit finie, voyez-vous! J'ai assez de ces libertés qu'on se permet à mon égard ici; cela ne me va pas d'être pourchassé dans mon trou comme un blaireau. Vous allez recommencer votre inquisition, n'est-ce pas? C'est votre usage, je le sais. Eh bien! je veux vous épargner la peine des questions : les voici avec les réponses :

— Ma fille lave-t-elle? Oui, elle lave. Regardez l'eau, sentez-la. C'est celle que nous buvons. Com-

ment la trouvez-vous, et ne pensez-vous pas que le gin ou l'eau-de-vie valent mieux?

— Mon habitation n'est-elle pas malpropre? Oui, elle est malpropre, — elle est naturellement malpropre et elle est naturellement malsaine; nous avons eu ici cinq enfants malpropres et malsains qui y sont morts, ce qui est tant mieux pour eux, tant mieux aussi pour nous.

— Ai-je lu le petit livre que vous me laissâtes? Non, je n'ai pas lu le petit livre que vous me laissâtes. Il n'y a personne dans la famille qui sache lire, excepté moi; il ne me convient pas de lire un livre qui n'est bon que pour un enfant, car je ne suis pas un enfant. Si vous me laissiez une poupée je ne jouerais pas à la poupée.

— Comment me suis-je conduit? Je me suis enivré pendant trois jours et je me serais enivré le quatrième encore si j'avais eu assez d'argent pour cela.

— Ne voudrais-je pas aller à l'église? Non, je ne veux jamais aller à l'église : je n'y serais

pas attendu si je voulais y aller : le bedeau est un trop beau monsieur pour moi.

— Comment ma femme a-t-elle eu l'œil poché? C'est moi qui le lui ai poché, et si elle disait non, elle mentirait.

Il avait ôté sa pipe de la bouche pour nous débiter tout cela, et quand il eut fini, il se retourna et se remit à fumer. Mrs. Pardiggle, qui n'avait cessé de le regarder à travers ses lunettes avec un sang-froid qui me paraissait provoquer encore l'opposition de cet homme, tira de son sac à ouvrage un livre de morale comme elle en aurait tiré un bâton de constable, et voulut ramener par une bonne lecture toute la famille dans une meilleure voie en leur lisant un chapitre, comme un agent de police aurait lu une ordonnance ou une proclamation des magistrats.

Ada et moi nous étions mal à l'aise; nous nous sentions là importunes et déplacées, pensant que Mrs. Pardiggle aurait infiniment mieux fait si elle n'avait pas eu l'air de s'emparer ainsi des gens par un procédé tout mécanique. Ses enfants l'écou-

tèrent avec une physionomie effarée; la pauvre famille ne fit plus aucune attention à nous, excepté le grand garçon qui, chaque fois que Mrs. Pardiggle appuyait avec emphase, sur un paragraphe, faisait aboyer son chien; il était évident qu'entre nous et ces gens-là existait une barrière de fer, qui ne pouvait être écartée par notre nouvelle connaissance. Cette barrière, qui pourrait l'écarter et comment? Nous n'en savions rien; mais, quoi qu'il en fût, tout ce que disait Mrs. Pardiggle, comme tout ce qu'elle lisait, nous aurait semblé mal choisi pour de pareils auditeurs, alors même qu'elle s'y serait pris avec plus de tact et de modestie. Quant au petit livre auquel l'homme étendu par terre avait fait allusion, nous le retrouvâmes par la suite, et notre tuteur dit assez justement qu'il était douteux que Robinson Crusoé eût pu le lire, n'en aurait-il eu aucun autre dans son île

Ce fut un vrai soulagement pour nous, quand Mrs. Pardiggle eut terminé sa lecture. L'homme étendu par terre tourna de nouveau la tête, et dit d'un ton morose :

— Eh bien, avez-vous fini, voyons ?

— Oui, pour aujourd'hui, mon ami ; mais je ne suis jamais fatiguée, je reviendrai vous voir dès que ce sera encore votre tour, répondit Mrs. Pardiggle.

— Comme il vous plaira, dit l'homme en croisant les bras et assaisonnant cette réplique d'un juron. Mrs. Pardiggle se leva donc et tourbillonna un peu dans cette pièce étroite, où elle faillit faire tomber la pipe de la bouche du maçon. Elle prit deux de ses enfants par la main et prescrivit aux autres de la suivre. — J'espère, dit-elle, mes amis, que je vous retrouverai en meilleure situation la prochaine fois ; je vais faire une autre visite dans le voisinage.

Je serais bien fâchée de calomnier Mrs. Pardiggle, mais certainement il me sembla qu'elle aurait pu être accusée de faire la charité trop systématiquement et avec une affectation qui pouvait difficilement toucher le cœur de ceux à qui elle s'adressait.

Elle supposait que nous allions la suivre avec

ses cinq fils; mais nous la laissâmes partir, et quand elle eut disparu nous nous approchâmes de la femme assise au coin du feu, pour lui demander si son enfant était malade.

Elle se contenta de lever la tête de notre côté pour toute réponse; nous avions déjà remarqué que chaque fois qu'elle regardait l'enfant, elle couvrait avec une main celui de ses yeux qui avait reçu un coup, comme si elle eût voulu dissimuler au petit innocent cet acte de violence et de brutalité.

Ada, dont le bon cœur était ému de l'air malheureux de l'enfant, se penchait pour toucher son visage. En ce moment même, je vis ce qui se passait et la retins... l'enfant se mourait.

— O Esther ! s'écria Ada s'agenouillant auprès de lui. Regardez donc, ô Esther ! ma chère Esther ! la pauvre créature ! comme je plains sa mère; jamais je n'ai rien vu si digne de pitié. L'enfant ! l'enfant !

Tant de compassion, une sympathie si douce et si sincère, ces larmes, cette main qui serrait la

main de la mère, étonnèrent cette femme, et elle fondit en larmes.

Alors j'ôtai l'enfant qu'elle gardait encore sur ses genoux, je fis ce que je pus pour placer à côté d'elle le pauvre enfant mort dans l'attitude du repos, et le recouvris de mon mouchoir. Nous essayâmes de lui adresser quelques paroles de consolation : nous lui répétâmes ce que Notre Seigneur dit des petits enfants qu'il appelle à lui. Elle ne répondit rien, continuant de pleurer... pleurant abondamment.

Quand je tournai la tête, je vis que le grand garçon avait emmené le chien et se tenait sur la porte en nous regardant, les yeux secs, mais silencieux. La fille était muette aussi dans un coin, les yeux baissés. L'homme s'était relevé : il fumait encore sa pipe avec un air de bravade, mais il ne disait rien.

Une vieille et laide femme, presque en haillons, entra en ce moment, et, courant droit à la mère, lui cria : « Jenny! Jenny! » La mère se leva à ce nom et se jeta au cou de cette femme.

Elle aussi portait sur son visage et ses bras les stigmates d'un traitement brutal; il n'y avait en elle d'autre grâce féminine que celle de la sympathie; mais quand elle lui répéta avec des larmes dans les yeux et dans la voix : « Jenny! Jenny! » elle devint belle.

Je fus vivement touchée de l'amitié de ces deux femmes, grossières, déguenillées, battues; je fus touchée de voir ce qu'elles pouvaient être l'une pour l'autre, comme elles souffraient chacune de la douleur de son amie, et en même temps quelle consolation elles trouvaient à s'aimer ainsi dans leur malheur. Je crois que nous ignorons encore le meilleur côté de cette classe du peuple. Ce que le pauvre est pour le pauvre est peu connu, excepté du pauvre lui-même et de Dieu!

Nous réfléchîmes qu'il était plus convenable de nous éloigner et de les laisser ensemble. Nous sortîmes de la maison sans bruit et sans être remarquées, excepté de l'homme. Il se tenait appuyé contre la muraille près de la porte, et, s'apercevant qu'il nous obstruait le passage, il s'éloi-

gna aussi pour nous laisser passer. Il semblait vouloir dissimuler qu'il faisait cela pour nous ; mais nous nous en aperçûmes malgré lui et le remerciâmes. Il ne répondit rien.

Ada rentra au château tout en larmes, et nous résolûmes de retourner le soir à la chaumière pour y porter quelques secours, accompagnées par Richard. Sur notre chemin était un mauvais cabaret, sur la porte duquel se pressait un groupe d'hommes. Parmi eux, acteur dans une dispute, nous reconnûmes le père de l'enfant mort le matin. A quelques centaines de pas plus loin, nous rencontrâmes le graud garçon avec le chien, dans une compagnie analogue. Nous surprîmes enfin la fille qui riait et causait avec d'autres au coin de la rue du village; mais elle sembla toute honteuse et se retira pour nous éviter.

Nous laissâmes notre escorte en vue de la chaumière du maçon, et nous nous y rendîmes seules. Près de la porte et debout était la femme dont la visite à la pauvre mère avait été pour celle-ci une consolation si douce.

Digitized by Google

— Est-ce vous, mes jeunes dames? nous demanda-t-elle tout bas! Je regarde si je vois venir mon maître. Je suis toute tremblante; s'il allait me trouver hors de la maison, il me tuerait, je crois.

— Est-ce votre mari que vous appelez votre maître? lui dis-je.

— Oui! miss, mon maître. Jenny dort, épuisée par le chagrin et la fatigue. Voilà sept jours et sept nuits qu'elle gardait le pauvre enfant sur ses genoux, excepté les moments où je pouvais venir le prendre moi-même pour quelques minutes.

Elle nous fit place; nous entrâmes tout doucement et nous plaçâmes ce que nous avions apporté près du misérable grabat sur lequel dormait la mère. On n'avait fait aucun effort pour nettoyer la chambre... elle semblait trop sale pour qu'on eût pu espérer en diminuer la malpropreté; mais le pauvre enfant si solennellement endormi, avait été changé, lavé et revêtu de quelques lambeaux de linge blanc. Sur mon mouchoir, qui lui servait encore de linceul, un petit bouquet de romarin

avait été déposé avec un tendre soin par les rudes mains de la malheureuse qui était rentrée avec nous.

— Que le ciel vous récompense ! lui dîmes-nous. Vous êtes une brave femme.

— Moi, mes jeunes demoiselles? reprit-elle avec surprise. Chut! Jenny! Jenny!

La mère avait murmuré un gémissement dans son sommeil et avait fait un mouvement. Le son de cette voix familière sembla la calmer... elle se rendormit.

Je soulevai mon mouchoir; Ada se pencha pour voir l'enfant, et il me sembla que de ses yeux émus rayonnait la lumière d'une auréole qui couronna cette petite tête. J'aimai à me figurer que peut-être l'ange gardien du pauvre enfant souriait à la femme que nous laissâmes allant de la porte de la chaumière au grabat de son amie, tour à tour prêtant l'oreille avec terreur et répétant de sa voix la plus caressante : Jenny! Jenny!

Digitized by Google

LA GUINÉE

DE LA BOITEUSE

I

Le ciel était gris, un ciel de décembre, et le pavé des rues disparaissait sous la neige, une vraie neige de Londres, à demi fondue, piétinée et souillée de boue. Je ne l'avais pas oubliée, cette neige, quoiqu'il y eût quinze ans que j'eusse vu sa triste couleur. Elle était là sous mes yeux, dans les mêmes ruisseaux et tendant les mêmes piéges aux passants. Il n'y avait qu'une heure que j'étais arrivé de l'Amérique du Sud par le paquebot de Southampon, et, assis près de la croisée de ma

Digitized by Google

chambre, dans l'hôtel Morley, Charing Cross, je regardais d'un air sombre les jets d'eau de la place Trafalgar, ou, arpentant le tapis de long en large, je m'efforçais de m'égayer en me disant que je n'étais plus un exilé errant, et qu'à la fin je me retrouvais dans mon pays natal.

Je rapprochai le fauteuil de la cheminée, et, là, tout en tisonnant, je me mis à évoquer, à travers la flamme, le tableau de ma vie passée. Je me rappelai mon enfance, rendue malheureuse par ma dépendance d'un vieil oncle riche, qui me regardait comme un embarras, parce qu'il n'espérait pas que je pusse jamais faire honneur à son nom et à ses bienfaits; car ce brave oncle était bien moins un parent avare qu'un parent vaniteux. J'aurais eu besoin d'encouragement, et si, par quelques paroles de tendresse, on m'avait invité à ouvrir mon jeune cœur, on y aurait découvert la plus sincère reconnaissance, le besoin d'affection, l'instinct et l'amour de tout ce qui est bien et beau; hélas! ces bons sentiments étaient refoulés en moi par l'ironie de tous ceux qui m'entouraient. Aussi,

comme mon oncle avait paru content lorsque je lui déclarai ma détermination d'aller chercher fortune au delà des mers! quels froids adieux me fit mon cousin unique! et comme je compris qu'il était temps, en effet, pour moi, de m'éloigner d'un pays où, dans l'opinion de ma famille elle-même, j'étais incapable de porter convenablement mon nom et de conquérir par moi-même une position sociale. J'étais donc parti avec la triste conscience de mon isolement en ce monde, et l'impatience de prouver à ceux qui me dédaignaient que je ne méritais pas leurs ironiques dédains.

De retour au bout de quinze ans, j'ignorais ce qui s'était passé de nouveau dans ma famille, qui elle-même m'avait probablement oublié en me perdant de vue. Je sonnai, et un garçon de l'hôtel entra dans ma chambre, un vieux garçon dont j'avais remis les traits. Je le questionnai, et il satisfit en partie ma curiosité. — Oui, il connaissait mon cousin Georges, qui autrefois, quand il venait à Londres, descendait à l'hôtel Morley aussi bien que notre oncle. Mais, à présent,

Digitized by Google

M. Georges était devenu trop grand seigneur pour descendre à un hôtel du deuxième ordre, quand il venait, chaque printemps, passer dans la capitale un ou deux mois de la saison. A cette époque de l'année, M. Georges Rutland ne quittait pas le château héréditaire, et je serais sûr de le trouver à Rutland-Hall, comté de Kent.

Ce renseignement me suffisant, j'écrivis la lettre ci-après :

« Cher Georges,

» J'ose dire que vous serez aussi étonné de voir mon écriture que vous le seriez de me voir apparaître en *revenant*. Rassurez-vous contre cette apparition. Vous savez que je suis depuis longtemps atteint et convaincu de n'être bon à rien; aussi le ciel ne m'a pas fait encore la grâce de mourir. Je suis un peu honteux de ne pouvoir vous annoncer que j'arrive de *l'autre monde* avec ma fortune faite. J'ai travaillé cependant pour la faire, je vous assure; mais ce n'est pas toujours assez de le vouloir, il faut encore de la chance

pour le pouvoir. Heureusement j'ai encore le temps de réparer la perte des quinze meilleures années de ma vie, et il n'est rien que je ne me sente le courage d'entreprendre, pourvu que ce soit une occupation digne d'un gentleman. En attendant, il me tarde de vous voir, vous et les vôtres. Une longue absence loin du sol natal et de la famille nous révèle le prix d'une main amie pour serrer notre main. Je n'attendrai pas votre réponse. Je partirai pour le comté de Kent après-demain, et j'arriverai, je pense, vers l'heure du dîner. Vous voyez que je me crois assuré de votre bonne réception pendant quelques semaines, jusqu'à ce que j'aie eu le temps de prendre un parti.

» Je reste, cher Georges,

» Votre ancien ami et cousin,

» GUY RUTLAND. »

Je pliai cette lettre et la mis dans son enveloppe.

— Je saurai bientôt ce que sont réellement mes

chers parents, me dis-je avec complaisance en écrivant l'adresse;

« A M. Georges Rutland, Esq.

» Rutland-Hall.

» (Kent.) »

Il était environ sept heures du soir lorsque j'arrivai devant l'imposant perron de Rutland-Hall. Pas de cousin Georges pour venir à ma rencontre. Oh non! J'ai perdu l'habitude des usages de ce pays. Le cousin Georges m'attend sans doute debout sur la natte de son vestibule. Avançons.

Sur l'escalier du perron un serviteur me reçut aussi gravement et automatiquement que si mon retour parmi les miens était un événement dont il avait été régulièrement témoin tous les jours de sa vie. Il m'introduisit dans le vestibule; mais là, aucune natte ne soutenait les pieds impatients du maître solennel de la maison. « Ah! pensais-je, il y a peut-être encore ici quelque règle d'étiquette que j'ai oubliée. Mon cousin se tient sans doute sur le tapis du salon, et j'aurai

Digitized by Google

le temps de me rendre présentable pour le dîner.

— Conduisez-moi à la chambre qu'on me destine, dis-je à un second domestique qui s'emparait de mon porte-manteau.

Je suivis ce guide avec résignation, non sans trouver qu'on me logeait un peu haut, et, quand il m'eut laissé seul, je ne pus m'empêcher de remarquer que probablement j'avais été précédé par des hôtes qui avaient des chambres plus élégamment meublées.

Quand j'eus fait à la hâte un bout de toilette, je priai le même guide, qui répondit à mon coup de sonnette, de me conduire au salon, et, en m'y rendant, je me répétai à moi-même quelques phrases gracieuses que je me proposais d'adresser à chaque membre de notre parenté. Je ne suis pas précisément un parleur brillant; mais, quand je veux plaire, j'y réussis quelquefois, et ce jour-là je n'aurais pas été fâché d'être trouvé aimable.

Je fus introduit par le domestique, qui se retira en refermant la porte sur moi, et, au lieu de produire une surprise, je fus surpris moi-même

de me trouver seul dans une vaste pièce fort mal éclairée, sinon tout à fait obscure.

Mais non, je n'étais pas seul, et dans un fauteuil au coin de la cheminée était paresseusement assise une petite personne sur la figure de laquelle la flamme du foyer jetait ses rouges reflets. Cette petite personne était une jeune fille, qui me parut âgée de quinze à seize ans, plus que simplement vêtue d'un peignoir de serge noire et se fatiguant les yeux à lire à la lumière de la cheminée. Elle avait la tête renversée sur le dossier du fauteuil, que recouvraient les boucles de ses blonds cheveux, et elle tenait son livre ouvert à la hauteur de ses yeux. Évidemment elle jouissait de sa solitude et ne prévoyait pas l'interruption.

Cette jeune lectrice était si absorbée par sa lecture, la porte avait été ouverte avec si peu de bruit, le salon était si vaste, que je fus obligé de tousser une ou deux fois pour appeler son attention sur moi. Elle tressaillit alors et, en m'apercevant, exprima une crainte nerveuse; puis, laissant tomber son livre, elle se redressa sur son séant,

Digitized by Google

étendit une main et saisit vivement un objet que je n'avais pas remarqué tout d'abord et qui était contre le fauteuil, — une béquille. Ce fut tout en s'appuyant sur cette béquille qu'elle se leva et se tint debout devant moi... La pauvre jeune fille était boiteuse.

Je me présentai moi-même, et mon nom calma sa crainte. Elle m'invita à m'asseoir en se donnant l'air d'être de la maison, ce qui ne lui semblait pas très-naturel. Elle ramassa son livre et le posa sur ses genoux; puis, prenant un réticule caché dans un des angles du fauteuil, elle en tira une résille dans les mailles de laquelle elle rassembla ses cheveux épars. Après quoi elle s'assit tranquillement, mais la main sur ses béquilles (car elle en avait deux), comme se tenant prête à me laisser à moi-même dès que je lui dirais qu'elle était de trop dans le salon.

— Tompson pensait qu'il n'y avait personne ici, me dit-elle en forme d'excuse. Je me tiens toujours dans l'appartement des enfants, excepté

quand, la famille étant absente, je descends au salon pour faire ma lecture.

— M. Rutland n'est pas à la maison? demandai-je.

— Non; ils sont tous allés dîner dehors.

— En vérité! Votre père peut-être n'a pas reçu ma lettre?

A ces mots elle devint écarlate.

— Je ne suis pas une miss Rutland, dit-elle, Je m'appelle Theresa Ray. Je suis une orpheline. Mon père, parent éloigné et ami de M. Rutland. m'a recommandée à lui en mourant... il a soin de moi par charité.

Cette dernière phrase fut prononcée avec une certaine contrainte; mais, après s'être mordu les lèvres, la jeune fille poursuivit :

— Je ne sais rien de la lettre dont vous parlez; mais j'ai entendu dire qu'on attendait quelqu'un... quoique sans pouvoir supposer que ce fût pour ce soir, puisque toute la famille est allée dîner chez des voisins.

« Juste conclusion! » me dis-je à moi-même, et

Digitized by Google

je me mis à réfléchir sur l'empressement affectueux que me témoignait le cousin Georges. Si j'étais ce quelqu'un attendu, ma lettre était parvenue à son adresse, et l'on savait le jour et l'heure de mon arrivée. « O Georges, mon bon cousin, vous n'avez pas changé. »

Pendant que je réfléchissais ainsi, je remarquai que ma petite hôtesse fixait sur moi deux yeux observateurs dont je pouvais facilement traduire l'expression curieuse : impossible de m'y méprendre; si elle l'avait osé, elle m'aurait dit : « Je lis moi-même clairement dans votre pensée, monsieur le voyageur, et je vous plains. Vous venez ici avec une attente qui sera complétement déçue. Vous auriez peut-être mieux fait de différer votre visite jusqu'à ce qu'on vous invitât. Que venez-vous chercher ici? Quant à moi, si je sortais jamais de cette demeure, je n'y rentrerais jamais. Si un chemin s'ouvrait devant moi dans ce monde d'où vous arrivez, je me mettrais bravement en marche sur mes béquilles. Non, non, on ne me reverrait pas ici, même pour y dérober une heure

à l'ennui dans ce beau fauteuil de velours. »

Comment un regard muet peut-il vous dire tout cela? c'est une énigme : mais le fait est que le regard de Theresa Ray me le disait mot pour mot, et qu'il en résulta entre elle et moi un lien de sympathie qui nous attacha rapidement l'un à l'autre.

— Miss Ray, lui dis-je, que penseriez-vous d'un homme qui, ayant passé quinze années de sa vie en pays étranger, aurait l'impudence de revenir au pays natal sans un shelling dans sa poche? ne mériterait-il pas d'être lapidé?

— Je m'en suis douté, répondit-elle en hochant la tête et m'adressant un autre de ses regards pénétrants. Je m'en suis douté en voyant qu'on vous destinait une mauvaise chambre, pour réserver les autres aux visiteurs attendus la semaine prochaine. Le jour de Noël, toute la maison sera pleine... Cela ne peut pas aller comme cela.

— Qu'est-ce qui ne peut pas aller comme cela? demandai-je.

— Que vous n'ayez pas un shelling dans votre

poche. On rirait trop à vos dépens : les laquais en seraient bientôt instruits. J'ai une guinée que la bonne lady Thornton me donna pour l'anniversaire de ma naissance, et si vous voulez me permettre de vous la prêter, cela me fera plaisir. Je n'en ai nul besoin, et vous me la rendrez quand vous serez plus riche.

Elle me fit cette offre avec une gravité si sérieuse, que je me sentis obligé de réprimer mon envie de rire. La petite personne me prenait évidemment sous sa protection, et prévoyait pour moi des affronts qu'elle croyait devoir m'épargner en me faisant profiter de son expérience et de sa perspicacité supérieures. Il me parut charmant de me laisser protéger par elle et de me prêter à cet aimable intérêt que lui inspirait ma position financière.

Ce fut très-gravement aussi et avec tout le laisser aller d'une intimité spontanée que je lui répondis :

— Je vous suis bien obligé de votre offre et je l'accepte sans façon. Avez-vous la guinée sur vous?

— Non, mais je vais la chercher; et, ce disant, elle saisit ses béquilles et sortit clopin-clopant pour revenir quelques minutes après avec une petite bonbonnière qu'elle me mit dans la main. Je l'ouvris, et y trouvai une guinée soigneusement pliée dans un papier argenté.

— Je regrette de ne pas avoir davantage, dit-elle en me voyant transférer dans ma poche la bonbonnière et son contenu; mais je reçois si rarement de pareils cadeaux.

En ce moment, le pompeux valet qui m'avait escorté jusqu'à la porte du salon vint m'annoncer que mon dîner était servi.

A mon retour de la salle à manger, je fus désappointé de ne plus retrouver ma petite bienfaitrice. Theresa Ray était remontée auprès des enfants. Je ne la revis plus de la soirée, et je montai moi-même dans ma chambre, où je me couchai et dormis jusqu'au lendemain matin.

Digitized by Google

II

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, je fus présenté à toute la parenté. Je trouvai cousins et cousines à peu près tels que je me les étais figurés. Le cousin Georges était devenu un grave père de famille : « Enchanté de vous revoir, » me dit-il en me serrant la main; mais je compris qu'il n'était pas enchanté du tout. La maman Rutland me fit aussi le plus courtois accueil... en paroles. Les jeunes cousines me traitèrent également avec une négligence du meilleur ton. Il eût fallu avoir plus de naïveté que ne m'en avait attribué ma protectrice de la veille pour ne pas deviner la place qu'on me réservait — au bas bout de la table. J'étais condamné à ce rôle qu'on n'accepte pas volontiers, à moins d'une extrême modestie, — le rôle d'un personnage sans importance. Georges, pendant quelques jours, s'amusa à me montrer ses vastes domaines; mais, quand

des hôtes plus considérables et plus considérés arrivèrent, je fus abandonné à mes propres expédients pour passer le temps. Les misses Rutland m'avaient d'abord fait l'honneur d'accepter mon escorte quand elles montaient à cheval; mais, dès que des cavaliers d'élite se mirent à leur disposition, il n'y eut plus de cheval pour moi. Quant à la dame châtelaine, ma noble cousine dissimulait à peine l'ennui que lui causait mon importune visite : à vrai dire, Georges et sa femme n'avaient pas toujours occupé le haut rang que l'héritage de notre oncle leur avait donné dans le canton. Ce n'étaient pas précisément des parvenus, mais ils en avaient, sans le savoir, les petitesses. Cela les humiliait d'avoir en noble compagnie un parent pauvre qui se mettait à son aise chez eux et les appelait cousins. J'avoue que je trouvais un malin plaisir à ne pas trop m'apercevoir de la figure que je faisais à Rutland-Hall. Je prenais tout en bonne part, même les lardons à mon adresse; loin de bouder, je me piquais d'être de plus en plus aimable et de remercier de toutes

les attentions dont je feignais de me croire l'objet. Ce n'était pas le moyen, je le sais, de me relever aux yeux de mes chers parents; un peu de susceptibilité aurait mieux valu sans doute; mais non, j'étais si heureux de jouir de l'hospitalité dans ce manoir confortable! C'était comme un port après une navigation pénible... : si bien accueilli par de si tendres parents! comment ne pas être de bonne humeur.

D'ailleurs, je profitais aussi de la liberté dont jouissaient tous les hôtes de Rutland-Hall; chacun y avait le choix de ses amusements et la disposition de son temps. Quand j'avais assez de la société du salon, je me retirais dans l'appartement des enfants, où grandissaient cinq à six rejetons de la famille. Il était une certaine heure du jour où ni papa, ni maman, ni les sœurs aînées n'auraient jamais envahi ce petit royaume : à cinq heures de l'après-midi, les enfants prenaient le thé. Je m'étais peu à peu mis dans les bonnes grâces de Jenny, la bonne, très-sensible aux petits présents qu'on lui offrait à propos, et très-discrète quand

elle savait que sa discrétion serait récompensée. Les enfants eux-mêmes avaient conçu une sorte d'affection pour moi; ils n'étaient pas de gentils enfants, mais j'avais trouvé aussi le chemin de leur cœur en leur apportant des livres à images, des polichinelles, des poupées, des toupies et des sucreries, que je me procurais avec la guinée de de Theresa Ray. Celle-ci ne se lassait pas d'admirer tout ce que je pouvais faire avec une seule pièce d'or : j'avais, certes, un vrai talent pour acheter des joujoux à si bon marché !

Quelle que fût ma position à Rutland-Hall, celle de Theresa Ray était simplement intolérable. Une âme moins vaillante y aurait succombé, une nature moins délicate y eût perdu toute la douceur dont le ciel l'avait dotée. Les domestiques la négligeaient ouvertement, les enfants en faisaient leur souffre-douleur, la sacrifiant à tous leurs caprices. La bonne d'enfants seule montrait quelques égards à l'orpheline; mais elle ne la défendait contre les persécutions de ses tyrans que lorsqu'elle le pouvait sans s'exposer elle-même à leur tyrannie.

Digitized by Google

Elle n'avait malheureusement pas la permission de les ramener à la raison par le seul moyen qui aurait fait impression sur ces enfants gâtés. Pour ce qui était des filles aînées de Mrs. Rutland et de Mrs. Rutland elle-même, la présence momentanée de l'orpheline, ou la simple mention de son nom, suffisaient pour troubler la paix de leur âme. « Que faire de cette fille? entendis-je un jour dire à Mrs. Rutland, parlant à une de ses grandes demoiselles; si elle n'était pas boiteuse, on pourrait lui faire gagner son pain d'une manière ou d'une autre; mais tant qu'il lui faudra des béquilles pour marcher... » Mrs. Rutland n'acheva pas la phrase, sa pensée était assez clairement interprétée par un dédaigneux mouvement des épaules et une certaine grimace du bout des lèvres par laquelle cette dame savait parfaitement suppléer aux réticences de son langage.

Et comment Theresa Ray supportait-elle tout cela ! Elle ne se plaignait ni ne se révoltait, elle ne pleurait ni ne boudait. Sous sa simple robe de serge grise, elle avait une véritable armure de

résignation angélique. L'épreuve semblait-elle trop amère, elle s'y soumettait encore sans lâche humilité, mais avec une calme expression du regard qui semblait dire : Quelque souffrance qu'on m'impose, je saurai me taire, on ne me doit rien ici : je souffrirais peut-être davantage ailleurs. La reconnaissance me ferme la bouche.

Ce n'était que par hasard que j'avais rencontré une seconde fois ma petite bienfaitrice un jour ou deux après notre première entrevue dans le salon. Je reconnaissais les environs du domaine, le long de la haie qui borde le jardin potager, situé derrière la maison, et au delà duquel deux sentiers couverts conduisaient à travers une prairie, l'un jusqu'au pied de la colline, l'autre jusqu'au bord de la rivière. Ces deux sentiers étaient la promenade favorite de l'orpheline, le refuge où elle échappait aux tourments que lui infligeaient les enfants. Nous reprîmes l'entretien du salon, et il y avait pour moi une telle douceur dans sa sympathie, que j'ajoutai quelques chapitres de plus au roman de mes embarras pécu-

niaires et de toutes les difficultés qui m'attendaient sur le sol natal, où quinze ans d'absence me rendaient presque étranger. Avec quelle charmante crédulité elle m'écoutait! quels sages conseils je reçus d'elle! et avec quel aimable intérêt, quand nous nous séparâmes, elle me promit de m'en donner encore d'autres dans l'occasion!

Mon cher cousin et mes chères cousines ne m'auraient pas négligé de plus en plus, qu'au plaisir de les suivre chez leurs voisins, quand l'on daignait m'inviter avec eux, j'aurais encore préféré souvent le plaisir de rejoindre Theresa Ray soit dans ses promenades solitaires, soit dans ces appartement des enfants où je pratiquais mon système de corruption avec le même soin que s'il avait été question d'une intrigue électorale. Le tête-à-tête de la promenade me plaisait infiniment mieux cependant que la bruyante salle où je maintenais *à si bon marché* mon influence et ma popularité. J'oubliai plus d'une fois la rigueur de la saison en écoutant Theresa Ray qui, tout en boitant le long de la haie du potager, cherchait à

résoudre quelque nouveau problème que je lui proposais pour apprendre d'elle l'art de se créer économiquement une existence confortable. Un jour elle s'arrêta soudain et, enfonçant ses petites béquilles sur la neige durcie, elle s'écria :

— Vous devriez quitter Rutland-Hall et chercher une occupation... Ah! si je pouvais travailler, moi !

III

Un certain sir Harry — arriva à Rutland-Hall. Je ne suis pas sûr de l'orthographe de son autre nom, mais à quoi bon l'écrire? C'était un riche célibataire appartenant à une noble famille, et la châtelaine observait avec intérêt tous ses faits et gestes. Ce sir Harry eut la fantaisie d'aller tous les jours fumer un cigare le long de la haie du potager, et il y rencontra plus d'une fois ma petite bienfaitrice, qui s'aperçut qu'il la regardait avec

Digitized by Google

une liberté qui finit par provoquer une pudique rougeur sur son joli et frais visage. Elle changea de sentier comme un lièvre qui espère faire perdre sa piste au chasseur; mais sir Harry sut retrouver ses traces et l'obséda de ses compliments en style de lieux communs. La chose parvint aux oreilles de Mrs. Rutland, qui fit retomber son humeur sur la pauvre orpheline. Je ne sais de quelles tristes accusations elle l'accabla pendant une mercuriale à huis clos qui ne dura pas moins d'une heure; mais ce soir-là, quand j'entrai dans l'appartement des enfants avec une nouvelle balle élastique destinée à Jack, le plus jeune et le moins tyran de la bande, je vis aux yeux gonflés de Theresa Ray qu'elle avait dû verser un torrent de larmes. Je me contins pour ne pas exprimer tout haut ce que je pensais du procédé de Mrs. Rutland; et quand la gouvernante fut occupée à apaiser la querelle qui ne tarda pas à s'élever, parce que le *cousin Guy* n'avait pas apporté quelque chose à chaque frère du petit Jack :

—Allons, allons, dis-je à Theresa, que faites-vous

de votre philosophie, petite maman? Vous ne pourrez plus me prêcher jamais, si vous me donnez un si mauvais exemple.

Theresa ne me répondit pas un mot et ne détourna pas les yeux de la grille du foyer. Le coup avait porté, la blessure était profonde. Ah! sir Harry et Mrs. Rutland, comme en ce moment j'aurais eu du plaisir à faire entre-choquer vos deux têtes l'une contre l'autre!

— Theresa, dis-je, il vous reste toujours un ami... quoique ce ne soit pas un ami bien puissant, hélas!

Cette fois elle m'adressa une de ces réponses muettes que j'étais certain de traduire littéralement et qui me disait :

« Vous avez raison : j'ai confiance en vous, mais je ne puis parler en ce moment. »

Par degrés cependant elle recouvra son calme et s'approcha de la table pour y recevoir sa tasse de thé et sa rôtie, pendant que je raccommodais l'arc de M. Tommy.

M. Tommy était le plus turbulent et le plus ma-

licieux de ces petits sauvages, un vrai petit chef barbare, et deux jours après je l'aurais bien volontiers fustigé. Il imagina de jouer le pire de ses tours à Theresa. S'emparant de ses béquilles et s'en servant comme s'il était boiteux lui-même, il s'enfuit clopin-clopant de la chambre et ne revint qu'après les avoir brisées en vingt morceaux avec une hachette. En vain Theresa avait imploré le cruel espiègle : elle se vit prisonnière pendant les fêtes de Noël, réduite à contempler la campagne à travers les vitres de la fenêtre. — Tommy riait de sa patience... mais j'ai peut-être tort d'accuser Tommy.

Je soupçonnais alors et je soupçonne encore d'autres têtes que celle de ce petit démon d'avoir conspiré contre le pauvre oiseau pour l'empêcher de sortir de sa cage.

L'oiseau languissait sur le perchoir, mais qui s'en souciait? La bonne Jenny peut-être, qui, par compassion réelle, ou grâce à sa part dans les générosités que je faisais avec l'inépuisable guinée, osa plaindre tout haut la prisonnière et même

déclarer que c'était bien mal à M. Tommy d'avoir commis un acte pareil.

Je ne veux pas laisser croire au lecteur que l'inépuisable guinée fût une de ces miraculeuses pièces d'or qui, dans les contes de fées, garnissent la bourse de Fortunatus. Sans expliquer encore tout le mystère, je dirai qu'il y avait avec moi une autre personne qui s'intéressait à l'orpheline, cette même lady Thornton qui lui avait donné la guinée et qui était non-seulement assez riche, mais encore assez bienfaisante pour m'en avancer quelques-unes de plus, si je m'étais adressé à elle. Lady Thornton venait de temps en temps faire une visite à Rutland-Hall et je n'avais rien négligé pour obtenir ses bonnes grâces.

Or, une de ces visites eut lieu pendant l'emprisonnement de Theresa Ray, et le hasard voulut que je me trouvasse seul au salon quand elle y fut introduite. Elle venait inviter toute la famille et tous ses hôtes, grands et petits, jeunes et vieux, à faire le réveillon dans son château, situé à trois ou quatre milles des domaines de Rutland-Hall.

Je profitai de l'occasion pour lui raconter l'histoire des béquilles de Theresa.

— Méchant enfant ! s'écria-t-elle. Oh ! le méchant enfant ! Il faut que Theresa ait de nouvelles béquilles avant le jour de mon réveillon.

—*Il le faut*, sans doute, répétai-je de tout cœur.

La bonne lady fixa sur moi un regard inquisiteur à travers le verre de ses lunettes.

— Jeune homme, me dit-elle, de quelle nature est l'intérêt que vous portez à Theresa Ray ?

— Oh ! répondis-je en souriant, Theresa et moi nous sommes une paire d'amis.

— Theresa et vous ! Je vous prie, jeune homme ; savez-vous que miss Ray a dix-huit ans ?

— Dix-huit ans ! les a-t-elle réellement ? Je ne me connais guère à l'âge des petites filles.

— Mais Theresa n'est pas une petite fille, monsieur Guy Rutland. Theresa est une femme, je vous le dis.

Theresa Ray, une femme ! Je ne pus m'empêcher de rire. Quoi ! ma petite bienfaitrice, *ma petite*

maman! Mon rire dut scandaliser lady Thornton. Christina Rutland, qui survint au salon, mit fin à cette explication critique. Mais plus d'une fois, ce jour-là, je me surpris à rire seul de l'observation à moi faite par l'excellente dame. Theresa Ray une femme! Quelle idée!

IV

Cinq ou six jours nous séparaient encore de celui où devait avoir lieu la fête à laquelle lady Thornton nous avait tous invités, lorsque arriva un curieux incident, — à propos duquel le châtelain et la châtelaine tinrent conseil dans la bibliothèque avant le déjeuner.

Une boîte extraordinaire était venue de Londres à l'adresse de miss Theresa Ray. Quand on l'avait ouverte, on y avait trouvé une paire de béquilles.

Et quelle paire de béquilles! Une œuvre d'art dans leur genre, en bois sculpté et avec des in-

crustations en écaille de tortue, une monture d'argent et d'élégants coussinets de velours brodé.

M. et Mrs. Rutland étaient abasourdis! Qui pouvait être le donataire de ce riche cadeau? qui? Eh qui, au dehors de Rutland-Hall, avait jamais ouï parler de Theresa Ray? Le soupçon s'arrêta sur sir Harry et je me frottai les mains en riant quand j'appris cette conclusion.

Mais le grand conseil souleva une autre question : remettrait-on à Theresa Ray ce riche cadeau? Non, non; on lui en ferait mystère. Ces béquilles ne pouvaient être à son usage! Ce serait lui inspirer des idées absurdes. En conséquence, malgré ses nouvelles béquilles, Theresa Ray resterait encore prisonnière. On cacha la boîte et son contenu : on ne dit mot de son existence.

J'attendis quelques jours pour voir si M. et Mrs. Rutland reviendraient sur leur décision, mais inutilement. L'oiseau languissait toujours sur le perchoir : aucune main amie ne semblait disposée à lui ouvrir sa cage et à lui donner la volée.

Pendant que tout le monde s'agitait autour de

Theresa et se préparait à jouir de l'invitation de lady Thornton, Theresa restait assise, ourlant des tabliers pour la bonne ou reprisant les bas des enfants, qui la voyaient sans pitié s'étioler dans la chambre et jeter un regard de regret vers la fenêtre. Ils lui montraient les habits neufs qu'ils mettraient pour le réveillon et les rubans dont ils orneraient leurs chapeaux. Theresa, seule, ce beau jour comme tous les autres de l'année, resterait à la maison, dans sa robe de serge. En dépit de quelques soupirs, l'orpheline avait fait son deuil de cette fête où elle était en vain invitée comme ceux qui lui répétaient volontiers : « Dépêchez-vous, Theresa, le jour approche; il faut coudre encore cette rosette à mes souliers, ou attacher le nœud de mon écharpe, etc. » Ces excitations étaient superflues, tant la pauvre *petite maman* travaillait d'elle-même avec l'activité d'une abeille !

Il ne venait à l'idée de personne de dire à Theresa : « Et vous, Theresa, quelle robe mettrez-vous? » Comment supposer que Theresa pourrait

être de la partie, avec sa jambe boiteuse et pas de béquilles?

Quelqu'un y pensait néanmoins; quelqu'un s'était dit : Une robe de soie neuve irait si bien à Theresa; un ruban rose ou bleu ferait si bien ressortir sa blonde chevelure!

Le matin même de la fête, j'eus une commission à faire dans la ville la plus voisine. Le soir, avant de repartir pour Rutland-Hall, j'entrai chez la principale modiste et réclamai un certain carton.

Oui, le carton était prêt, un carton large et plat.

— Monsieur veut-il voir la toilette de la jeune miss?

Le carton fut ouvert, et l'on déploya devant moi une robe soie et dentelles que je ne saurais décrire en termes techniques, mais dont j'admirai la coupe élégante et l'harmonieux assortiment de couleurs.

— Pardon, fis-je observer à la modiste; mais cette riche robe ne sera-t-elle pas un peu longue?

— Monsieur nous a dit, me fut-il répondu, que c'était pour une jeune personne de dix-huit ans.

Digitized by Google

Ces demoiselles portent maintenant des robes traînantes, comme leurs mamans. La circonférence de la crinoline exige beaucoup d'étoffe, et monsieur peut remarquer aussi ces crochets qui servent à relever les bords de la jupe.

Il était tard lorsque je revins à Rutland-Hall; deux voitures s'éloignaient déjà, remplies de joyeux invités. Je montai d'un pas rapide jusqu'à l'appartement des enfants, mon carton sur les bras. J'y trouvai la chère petite Cendrillon laissée seule avec la bonne d'enfants, la tête penchée sur une de ses mains, contemplant tristement la litière de morceaux de rubans, de fragments de gaze et de dentelles, les écheveaux de fil et de soie, les ciseaux, les fleurs artificielles qui attestaient autour de sa chaise qu'on avait mis à contribution son adresse et son activité ce jour-là comme les jours précédents.

Un éclair de plaisir illumina son visage quand elle m'aperçut :

— Ah ! me dit-elle, je vous croyais parti aussi avec tout le monde.

— Non, pas encore ; mais je ne tarderai pas, et je viens vous chercher.

— Moi ! moi ! s'écria-t-elle avec tristesse ; vous savez bien que je ne puis y aller. J'aurais encore mes béquilles, que je n'ai pas de robe.

— Un ami vous a envoyé une robe, lui dis-je, et je sais où il y a des béquilles. Jenny, prenez ce carton et habillez miss Ray aussi vite que possible, la voiture nous attend au bas du perron.

Theresa devint d'abord rouge, et ses yeux se gonflèrent de larmes ; puis elle pâlit, et l'émotion semblait la suffoquer, pendant que Jenny, à qui j'avais fait cadeau d'une belle boîte de Noël, s'extasiait devant le contenu du carton.

— Theresa, dis-je une seconde fois, je vous prie de faire diligence : je suis à vous dans dix minutes. Et je la laissai toute tremblante d'une émotion plus douce entre les mains de Jenny, qui procéda immédiatement à sa toilette.

Theresa était habillée quand je revins, avec les béquilles incrustées d'argent et d'écaille.

Quand je dis que Theresa était habillée, cela ne

signifie pas que je retrouvai en elle une petite fille avec le costume des petites filles qu'on conduit à une fête d'enfants : cela signifie que la toilette avait transformé ma *petite maman*, ma *petite bienfaitrice*, en une jeune miss élégamment parée, et qui, devant la glace répétant son image, s'étonnait elle-même de sa métamorphose.

Elle avait conservé seulement sa jolie tête à la fois si fine et si naïve d'expression... Pour tout le reste... oui, lady Thornton n'avait pas eu tort de m'en avertir, c'était bien une jeune femme de dix-huit ans.

Jenny, qui jusque-là avait traité Theresa en petite fille, n'était pas la moins éblouie de nous trois, et moi, je ne sais quel sentiment indéfinissable succéda tout à coup à ma surprise, moitié effroi, moitié enchantement.

Quand je présentai les béquilles à Theresa, la bonne me regarda comme si j'eusse été un de ces princes armés d'un talisman qui figurent dans les *Mille et une Nuits*. Theresa les prit et les essaya. Ce fut d'un pas assuré qu'elle franchit le seuil de

Digitized by Google

la porte et descendit les escaliers jusqu'au perron, — les béquilles disparaissaient dans les plis de sa robe et sous les flots de gaze qui entouraient ses blanches épaules.

Avec quel ravissement je me rappelai en ce moment une petite bonbonnière et une guinée qui étaient encore cachées dans la vieille valise usée que j'avais jugé à propos de porter avec moi à Rutland-Hall.

Notre équipage nous attendait. Il était trop tard pour reculer dans la petite scène préparée si discrètement, quoique je me sentisse devenu plus timide que je n'avais pu le prévoir en me voyant tête à tête avec l'actrice à qui je n'avais jusque-là attribué qu'un rôle passif. Je ne décrirai pas la suite de cette mémorable soirée et la sensation que produisit notre arrivée chez lady Thornton. — Laissant ses hôtes à leur mortification, lady Thornton s'approcha de moi, et, voyant au delà de notre coup de théâtre, me dit à l'oreille avec un accent de fine malice : « Je suis curieuse de savoir, mon cher monsieur, le dénoûment de tout ceci. »

Theresa s'était livrée d'abord, sans trop réfléchir, au plaisir de surprendre simplement son monde; mais bientôt ce fut la peur d'avoir offensé Mrs. Rutland qui prit le dessus. La certitude qu'un orage crèverait tôt ou tard sur sa tête et la mienne la fit plus d'une fois frissonner au moment le plus gai de la fête. Le cousin Georges et sa femme ne dissimulèrent guère leur mortification, et, lorsque sonna l'heure du retour à Rutland-Hall, nous fûmes heureux d'avoir encore notre voiture. On ne nous offrit aucune place dans celles de la famille.

A notre arrivée, M. et Mrs. Rutland nous firent dire qu'ils nous attendaient dans la bibliothèque, où nous les trouvâmes tous les deux avec bec et ongle. Mrs. Rutland se chargea de Theresa et l'emmena en m'abandonnant à son cher époux.

Je me dispenserai de répéter tous les détails de cette explication.

—Monsieur, me dit, pour conclure, mon aimable cousin, nous avons trop longtemps souffert votre

insolente intervention; vous voudrez bien repartir demain matin.

— Cousin Georges, lui répliquai-je, calmez-vous; je repartirai demain matin, mais à une condition, c'est que Theresa Ray pourra partir avec moi, si elle le désire.

Il me regarda stupéfait.

— Savez-vous bien, me dit-il, que c'est une orpheline sans un penny à elle, et que j'ai recueillie par charité?

— Je prétends en faire ma femme, si toutefois je suis assez heureux pour obtenir son affection, répondis-je de l'air le plus sérieux.

— Et une fois marié, monsieur, reprit-il avec ironie, comment vous proposez-vous de vivre? de l'air du temps ou aux dépens de votre famille !

— Pas aux vôtres du moins, Georges Rutland, lui dis-je en lui lançant un regard qui n'avait rien d'humble. Je vous connais, Georges Rutland; je vous ai tous passés au crible dans cette maison, et je n'ai trouvé que paille autour du grain d'or dont

je voudrais faire mon trésor, si je le pouvais. Dieu le veuille aussi!

— Belles phrases! belles phrases! Mais souvenez-vous bien que, de ce moment, je me lave les mains de ce qui peut vous arriver, à vous, Guy Rutland, et à elle, Theresa Ray.

— Amen! lui répondis-je. Et, lui tournant les talons, je me retirai dans ma chambre.

Le lendemain matin de bonne heure, j'allai frapper à la porte de l'appartement des enfants, et priai Jenny de réveiller miss Ray en lui disant que je l'attendais dans le jardin.

C'était le jour de Noël, jour de paix et de bon vouloir. Je ne puis dire que la paix régnât dans mon cœur, quand j'embrassai du regard le paysage blanc de neige; mais je ne me sentais de mauvais vouloir contre personne au monde.

Theresa vint bientôt me rejoindre, — la même Theresa d'autrefois, avec sa robe de serge et un peu honteuse de ses nouvelles béquilles. J'eus un vrai plaisir à la revoir ainsi; car la belle jeune personne que j'avais créée la veille m'avait inti-

midé. Cependant plus je la regardais, plus j'étais forcé de reconnaître que ce n'était pas tout à fait la simple Theresa que j'avais traitée en enfant avant sa métamorphose. Il y avait quelque chose de changé... en moi, si ce n'étais pas en elle, et peut-être en elle et en moi... Ce changement n'avait rien d'ailleurs de désagréable.

Nous sortîmes ensemble du jardin et nous nous dirigeâmes vers un de nos sentiers favoris en nous ouvrant mutuellement nos cœurs. Quand nous reprîmes le chemin de la maison, je dis à Theresa :

— Ainsi donc, Theresa, vous n'avez pas peur de vivre dans l'indigence avec moi? Vous consentez à en courir le risque.

Theresa me répondit par un de ses signes de tête que j'avais appris à traduire si exactement.

— Allez donc chercher votre chapeau, Theresa, et nous partirons sans même avoir déjeuné. N'emportez rien avec vous. Il me reste encore quelque menue monnaie de la guinée, — vous savez, — et nous achèterons tout ce dont nous avons besoin.

Theresa alla chercher son chapeau, revint; nous

partîmes, et une heure après nous étions mari et femme. Nous dîmes nos prières à côté l'un de l'autre dans l'église, et puis nous retournâmes à Rutland-Hall pour prendre congé de nos chers parents. Je pense qu'ils nous crurent tous, moi un grand fou et elle une petite folle, — du moins jusqu'à ce que mon cousin Georges reçût le mandat que je lui envoyai le lendemain, — un mandat sur un banquier de Londres, pour couvrir les dépenses que lui avait causées sa charité envers Theresa Ray. Ils commencèrent alors à changer d'opinion à mon égard.

Je voyageai avec ma femme sur le continent et je lui montrai le monde. Sa claudication n'était pas incurable : le temps et des soins intelligents rendirent les béquilles inutiles. On ne sera donc pas surpris si, à notre retour en Angleterre, notre parenté eut quelque peine à reconnaître la petite boiteuse Theresa Ray dans Mrs. Guy Rutland, la femme d'un millionnaire. Lady Thornton nous accueillit avec sa bienveillance gracieuse... Je lui fis voir sa miraculeuse guinée, que je conserve toujours pré-

cieusement et que j'appelle la dot de Theresa. Ai-je besoin de vous apprendre que les belles béquilles incrustées d'argent et d'écaille n'avaient pas été un présent de sir Harry? — Je les conserve aussi comme une relique de famille.

Digitized by Google

LE PARAPLUIE

DE

MONSIEUR THOMPSON

I

— Vous devriez bien étudier la *Marche de Chopin*, Augusta, M. Thompson aime beaucoup la musique et il est musicien lui-même.

Oh! combien j'étais lasse d'entendre parler de M. Thompson! Ma bonne tante avait, il est vrai, les meilleures intentions du monde, mais elle ne se doutait pas qu'elle me faisait prendre en grippe tous ces messieurs à marier, pour lesquels elle désirait tant que je me misse en frais.

J'étais orpheline, avec un revenu de quarante

Digitized by Google

livres sterling pour toute dot La fortune de ma tante devait passer à des collatéraux; donc, rien de plus naturel et rien de plus bienveillant que son désir de me voir mariée, mais j'étais d'un avis contraire. Soit fierté, soit caprice de ma part, la pensée seule qu'un visiteur, jeune ou d'âge mûr, venait chez ma tante uniquement à mon intention, me rendait ce visiteur insupportable. C'est peut-être à cause de cela que je ne plaisais à aucun. On me trouvait jolie cependant; je puis bien le dire aujourd'hui, il y a déjà si longtemps de cela! Mais maintes jeunes filles, moins jolies que moi et avec une dot moindre encore que la mienne, se mariaient, et je restais toujours Augusta Raymond, seule et sans adorateurs. C'était ce dont je ne prenais aucun souci. Non, aucun; ce qui me contrariait, c'était que ma bonne et bien-aimée tante n'eût pas l'air de le croire, et qu'elle eût toujours un nouveau soupirant à me recommander directement ou indirectement, comme celui qui devait me rendre la plus heureuse des femmes.

Pour la contenter, ce jour-là, je m'installai au

piano et je me mis à étudier la *Marche de Chopin*, à l'intention du cher M. Thompson, un cousin à elle, qui était attendu depuis la veille, et qui ne se doutait guère, le pauvre homme, avec quelles intentions ma tante l'avait invité à venir passer une semaine chez elle. Je n'avais pas vu M. Thompson depuis mon enfance. C'était alors un tout jeune homme, grand, brun, au front grave, et déjà sur le chemin de la fortune.

« M. Thompson est un homme riche aujourd'hui, à ce qu'il paraît; riche du moins pour une jeune fille pauvre comme moi... Mais il ne peut plus être de la première jeunesse, me disais-je en faisant courir mes doigts sur le clavier... Non, non, celui-là ne me plaira pas plus que les autres. »

Nous vivions à la campagne, dans un charmant cottage, au milieu d'un ravissant jardin. J'aimais surtout la pièce où je me trouvais ce matin; c'était celle où nous nous tenions habituellement. Une table placée au centre était couverte de livres, dont quelques-uns étaient pour moi de vieux amis et d'autres de nouvelles connaissances. Des jardi-

nières, des corbeilles à ouvrage, des siéges commodes qui semblaient vous inviter à la lecture ou à la rêverie, ajoutaient aux charmes de cette pièce, des fenêtres de laquelle, quand elles étaient ouvertes, je pouvais entrevoir les arbres du jardin et aspirer le parfum de réséda que m'apportait une douce brise. Où êtes-vous maintenant, retraite paisible, jardin embaumé? L'impitoyable bande noire vous a convertis en place publique. Ne reverdirez-vous que dans mes souvenirs?

— Monsieur Thompson, ma chère Augusta, murmura la voix de ma tante, comme je fermais le piano. Je me retournai et je le vis devant moi, grand, brun, l'air grave, très-peu changé depuis dix ans et nullement vieilli. Nous ne l'attendions que pour le dîner et il arrivait pour le déjeuner, je ne me rappelle plus par suite de quel malentendu. En ouvrant la grille du jardin, il avait rencontré ma tante, et tous deux s'étaient arrêtés sous les fenêtres pour écouter la *Marche de Chopin*.

Je ne sais comment l'expliquer, mais ce M. Thompson, que je détestais tout à l'heure de

confiance, me plut dès le premier abord. Je ne suis pas sûre que toute jeune fille l'eût trouvé de son goût; mais il n'était ni laid, ni vieux, comme je me l'étais fait en pianotant. Sa taille était droite et svelte; ses cheveux d'un noir de jais; son sourire agréable n'exprimait pas le contentement de lui-même, mais une franchise bienveillante. Bref, je le répète, tout me plut en lui, tout, excepté son parapluie... oui, son parapluie: un de ces parapluies à l'ancienne mode, aussi vaste que solide et d'autant plus embarrassant. Si au moins le ciel avait été couvert; mais non, il faisait le plus beau temps du monde. S'il l'avait déposé à la porte, avant d'entrer au salon; mais non, il le tenait à la main lorsqu'il me salua, et pendant toute la semaine de son séjour chez ma tante, M. Thompson et son parapluie furent deux amis inséparables. Plus tard, lorsque je me fus un peu familiarisée avec M. Thompson, je le taquinai à ce sujet. « Oui, me dit-il avec bonne humeur, j'avoue que c'est mon dada. Lorsque j'étais jeune garçon, ma plus grande ambition avait été de posséder un para-

pluie. Ce fut le premier cadeau que je me fis, dès que je pus m'en faire un, et je comprends que Sa Majesté le roi des Français, depuis qu'une révolution l'a mis sur le trône, dépose souvent le sceptre pour se promener encore dans sa capitale un riflard à la main. »

Il va sans dire que, tout en riant à part de cet unique trait d'originalité, je me gardai bien d'y faire allusion pendant la première journée que nous passâmes ensemble, M. Thompson et moi. C'eût été mal répondre au compliment qu'il me fit, en entrant, de mon talent sur le piano, jusqu'à me dire en face, sans autre préambule, que je jouais divinement. Divinement! oui, M. Thompson le répéta après l'avoir dit une première fois, ce qui me flatta d'autant plus que je vis bien qu'il le disait parce qu'il le pensait. — Autre trait d'original: M. Thompson se piquait de parler toujours franchement, au risque de paraître un peu brusque. Ma tante était ravie, et j'aurais été réellement fière, s'il ne m'avait été facile de voir que M. Thompson me traitait d'ailleurs comme une pe-

tite fille. Hélas! comme petite fille il continua longtemps de me traiter dans la suite, sans que j'osasse lui faire sentir qu'il se méprenait sur mon âge comme je m'étais trompé sur le sien.

M. Thompson ne resta pas une semaine avec nous, mais bien tout un mois. Oh! cet heureux mois! Tout un mois de jours radieux, tout un mois de soirées embellies par la musique et par de charmantes causeries! L'oublierai-je jamais? Si le réveil fut pénible, qu'il me soit au moins permis de me rappeler que le rêve avait été bien doux!

Ce fortuné mois allait expirer: M. Thompson devait nous quitter le lendemain matin; nous nous trouvions ensemble au jardin. Je ne savais alors que trop bien quels étaient mes sentiments pour lui, mais quelque aimable qu'il fût, je doutais de la réciprocité; et lorsqu'il me dit: « Augusta, j'ai quelque chose à vous dire, » ah! comme mon cœur battit! Il m'appelait quelquefois Augusta, m'ayant connue enfant, mais jamais il n'avait prononcé ce nom avec tant de douceur.

Hélas! je ne m'attendais guère à la confidence

que M. Thompson daignait me faire. M. Thompson avait rencontré ma cousine Jessie chez Mrs. Gray, et il lui avait fait une proposition de mariage qu'elle avait acceptée.

Du moment que le nom de Jessie eut été prononcé, je connus mon sort. A son insu, je suppose, ma cousine Jessie s'était toujours trouvée entre moi et le bonheur. Elle m'avait supplantée dans l'affection de notre plus proche parent (je n'étais pas précisément la nièce de ma tante, mais bien celle de feu son mari), et, après m'avoir supplantée dans le cœur de mon oncle, Jessie me supplantait dans le cœur du seul homme que j'eusse jamais aimé!

Je ne pouvais en vouloir à Jessie... mais cela ne me paraissait que plus dur!

Le rossignol chantait au-dessus de nos têtes, les étoiles scintillaient dans un ciel azuré, le jardin était embaumé de suaves senteurs, et M. Thompson, entraîné par son sujet, s'évertuait à me faire le panégyrique de Jessie. Elle était si belle, si gracieuse, si bonne, si sympathique, si délicieusement

innocente! Et dans quel but me disait-il tout cela? La santé de ma tante avait beaucoup décliné depuis quelque temps, M. Thompson savait que j'étais avertie du malheur qui pouvait me frapper d'un instant à l'autre, et il désirait m'assurer une retraite chez lui.

Je fondis en larmes.

— Ma chère enfant! s'écria-t-il avec affection, si je ne devais pas partir, je ne vous aurais pas affligée ainsi. Soyez raisonnable! Vous avez, je le sais, un cœur aimant et dévoué. Votre chère tante peut vivre encore bien des années, mais s'il en était autrement, Jessie et moi...

— Je vous en prie! interrompis-je.

C'en était trop pour moi. Plus M. Thompson faisait mon éloge, plus il me témoignait d'affection, et plus je me sentais malheureuse. A la fin, et sur ma demande, il me laissa seule. Je réussis à me calmer et rentrai dans la maison.

— Jouez-nous donc la *Marche de Chopin*, ma chère Augusta, me dit ma tante. Chère bonne tante! c'était encore pour charmer et fasciner

M. Thompson que, le dernier jour comme le premier, elle me demandait cette marche; car M. Thompson, chaque fois que je l'avais jouée pour lui, n'avait jamais manqué de me complimenter sur la perfection de mon jeu.

Je jouai donc. Mais ce fut pour moi comme le glas funèbre de toutes mes espérances. L'obscurité de la chambre ne permettait pas à ma tante et à M. Thompson de voir les larmes qui inondaient mon visage. M. Thompson vint s'asseoir près du piano, lorsque j'eus fini. La servante apportait en ce moment la lampe et une lettre pour ma tante. Tandis qu'elle la lisait, M. Thompson me dit à demi-voix en faisant allusion à son offre du matin :

— Vous y réfléchirez, n'est-ce pas?

— Je vous en prie! dis-je d'un ton suppliant.

— Mais vous ne savez pas combien vous m'êtes chère, insista-t-il. D'ailleurs, vous pourriez être si utile à ma petite étourdie de Jessie; elle est encore si enfant! Puis, j'ai un projet en tête...

C'était combler la mesure. Je devinai ce qu'il voulait dire. Il me l'avait suffisamment laissé en-

trevoir pendant notre conversation dans le jardin. Il avait un frère auquel il me destinait. Ç'aurait été, avait-il dit, tout ce qui pourrait arriver de plus heureux à John. Je ne pus plus y tenir. Je me levai, et m'approchant de ma tante :

— Quelles nouvelles, chère tante? demandai-je.

— Des nouvelles, en vérité, dit-elle tout étonnée. Jessie épouse mon cousin, M. Norris, qui est assez âgé pour être son père! Je me demande ce qu'il compte faire de cette petite coquette.

Ma tante détestait Jessie, et c'est pourquoi M. Thompson ne lui avait pas fait la même confidence qu'à moi.

Il y eut un moment de silence.

M. Thompson s'approcha de ma tante. Je n'osai le regarder.

— De quelle Jessie parlez-vous? demanda-t-il. Ce n'est assurément pas la cousine de miss Raymond?

— Mais si, elle-même ; la connaissez-vous?

— Je l'ai vue chez Mrs. Gray.

Il parlait d'un air calme; je suppose qu'il n'avait

pas foi à cette nouvelle. Je le plaignis du plus profond de mon cœur.

— Peut-être n'est-ce pas vrai, ma tante ? dis-je.

— Pas vrai! mais elle me l'écrit elle-même; voici sa lettre. Lisez, Augusta.

Je regardai alors M. Thompson. Il devint pâle comme un mort, mais calme encore, sans qu'aucun tremblement de ses lèvres trahît l'orage intérieur. Ma tante nous quitta un instant pour aller donner quelques ordres.

— Augusta, puis-je la lire? me demanda M. Thompson en désignant du regard la lettre que je tenais à la main. Je ne pouvais la lui refuser. Il la parcourut avec le même calme; puis, prenant son parapluie dans un coin du salon, il dit froidement :

— Je crois que je vais faire une promenade.

Et il sortit. Nous ne le revîmes que le lendemain matin au moment de son départ.

Ma tante fut très-désappointée de voir que M. Thompson ne m'avait fait après tout aucune proposition de mariage, et, pour ma part, je fus

blessée de la froideur de ses adieux. Mon mérite semblait avoir baissé avec l'infidélité de ma cousine, comme si ce mérite n'eût été qu'un reflet des perfections de l'être adoré.

Jessie ne tarda pas à devenir Mrs. Norris. Elle se maria chez ma tante, par égard pour M. Norris, qui était de sa parenté et qui détestait Mrs. Gray, cette insupportable brouillonne, ainsi qu'il l'appelait, non, sans raison, je le crains.

Pendant son court séjour chez ma tante, Jessie fut très-gaie et parut très-heureuse. Elle me taquina sans pitié au sujet de M. Thompson. Elle était sûre, disait-elle, qu'il m'avait fait la cour, et tout en parlant elle me regardait d'un air significatif. Mais je ne trahis ni mon secret ni celui de M. Thompson, et, quoique provoquée cruellement lorsqu'elle le tournait en ridicule auprès de M. Norris, surtout à propos de son parapluie, je gardai le silence le plus absolu.

—Je suis sûre qu'il se mariera avec son parapluie sous le bras, me dit-elle la veille de son mariage. Qu'en pensez-vous?

Je ne répondis pas à Jessie. Je me glissai dans le jardin, tout en me demandant comment elle avait pu charmer M. Thompson. Hélas! j'aurais pu aussi me demander comment, sans le chercher, M. Thompson avait su me charmer lui-même.

Le mariage de Jessie fut un coup sensible pour ma tante, qui avait toujours pensé que je me marierais la première. Elle ne fut pas moins mortifiée de l'indifférence de M. Thompson, et peut-être devina-t-elle enfin le motif du changement qui s'était opéré en moi. J'avais maigri et pâli... et je jouais constamment la *Marche de Chopin.*

— Ma chère Augusta, me dit-elle un soir, ne trouvez-vous pas cette musique bien lugubre?

— Je l'aime, ma tante, répondis-je; mais en même temps je pris la résolution de ne plus jouer désormais cette marche.

— M. Thompson l'aimait beaucoup, dit-elle en soupirant... Je m'étonne qu'il ne vous ait pas demandée en mariage, ajouta-t-elle tout à coup.

Je restai muette.

— Je voudrais bien ne l'avoir jamais invité à ve-

nir ici, reprit-elle. Je ne puis m'empêcher de croire...

— Je vous en supplie, ma tante ! interrompis-je.

Ma tante n'insista pas, mais me faisant asseoir à ses côtés, elle me caressa si bien, qu'elle finit m'arracher mon secret.

— Ma pauvre Augusta, dit-elle quand je lui eus tout avoué, il se peut qu'il sache encore vous apprécier.

— Non, chère tante, jamais; mais je vous en prie, ne vous inquiétez pas de moi, je saurai bien ne pas être longtemps malheureuse.

Je parlais d'un ton calme et résolu, ma tante m'approuva.

— Vous avez toujours été la meilleure des filles, me dit-elle tendrement, et je vous sais gré d'avoir eu confiance en moi. Je ne comptais pas m'absenter de la maison, cet été, mais maintenant je suis décidée à vous conduire au bord de la mer. Vous avez besoin d'un changement d'air, pauvre petite chérie !

Elle m'embrassa, et je me rappelle quelle dou-

ceur ce fut pour moi, ce soir-là, de me sentir auprès de ma bonne tante et regardant le beau ciel étoilé. Le rossignol chantait dans le jardin, comme lors de cette soirée mémorable où j'avais senti mon cœur se briser.

— Oui, vous avez besoin d'un changement, répéta ma tante.

Hélas! le changement vint avec le lendemain. Ma tante se faisait attendre pour le déjeuner, je montai à sa chambre et la trouvai paisiblement endormie. Mais ce sommeil était trop calme, trop profond! Ces yeux qui, la veille encore, s'étaient attachés sur moi avec tant de tendresse, ne devaient plus se rouvrir, la voix qui ne s'était fait entendre que pour louer et bénir était silencieuse pour jamais.

II

Certes, ce n'était pas la faute de Jessie si son mari était le plus proche héritier de ma tante, qui,

Digitized by Google

d'ailleurs, ne laissait pas une grande fortune, mais j'eus bien de la peine à en prendre mon parti. Pauvre chère tante ! elle avait toujours eu l'intention de faire un testament en ma faveur, mais la mort l'avait surprise avant qu'elle eût mis ce projet à exécution. M. Norris se conduisit fort généreusement à mon égard, prétendit-on. Il me laissa le piano, qui avait été acheté pour moi, quelques autres objets de moindre valeur et toute la garde-robe de ma tante. Il garda ses bijoux, qui était très-beaux, et l'ameublement, dont, ainsi qu'il le dit et ce qui n'était que trop vrai, je n'avais que faire. De plus, il me permit de rester au cottage jusqu'au 25 mars, bien qu'après tout ce ne fût pas une très-grande faveur, puisque le loyer était payé et qu'il ne pouvait demeurer dans deux maisons à la fois.

Que Dieu me pardonne, mais je crois que je m'abandonnai à un désespoir bien coupable pendant les tristes jours qui suivirent ces événements. J'avais quelques amis qui firent, ou plutôt qui *dirent* tout ce qu'ils purent pour me consoler ; mais

il y en eut un qui ne vint jamais me voir, qui ne me donna pas le moindre signe de vie, qui me laissa lutter seule, dans mon malheur, sans me tendre une main secourable. Il aurait pu m'écrire un mot, compatir à ma douleur, mais il n'en fit rien. Et cependant il était dans le voisinage; on le voyait souvent chez Mrs. Norris. Jessie me le dit elle-même. Il est vrai qu'il avait des affaires à régler avec M. Norris.

Il s'y rendait souvent, et bientôt il fit plus encore. Un matin, M. Norris fit une chute de cheval et fut rapporté mort chez lui. Jessie devint veuve, et une veuve assez mal partagée, disait-on dans le monde. M. Norris n'était pas aussi riche qu'on l'avait cru; il laissait même des dettes. Je n'allai voir Jessie qu'une fois; je la trouvai froide, dure et défiante sous le coup de son affliction; cependant j'y serais retournée si M. Thompson n'avait pas été l'exécuteur testamentaire de M. Norris, ce qui le ramenait trop souvent chez sa veuve pour que je ne craignisse pas d'être de trop entre elle et lui. Je n'aurais pas voulu le rencontrer là. C'était

sans doute fort mal à moi, mais c'était ainsi.

Mrs. Gray venait souvent me voir; je ne puis dire que ses visites fussent pour moi une agréable distraction. Elle m'accablait de ses conseils et me débitait maintes nouvelles que j'eusse préféré ne pas entendre. Que m'importait maintenant que les affaires de succession *le* retinssent si souvent et si tard auprès de Jessie? Ils étaient libres tous deux; s'il trouvait bon de lui pardonner et de l'épouser, et si elle, de son côté, trouvait à propos de faire un second mariage d'argent, qu'est-ce que cela pouvait me faire?

Et pourtant je n'étais pas aussi indifférente que je m'efforçais de le paraître, car lorsque Mrs. Gray m'eut quittée une après-midi de février, je me sentis la créature la plus malheureuse et la plus abandonnée du monde. Mrs. Gray avait encore touché sans pitié cette corde sensible et si douloureuse pour moi. M. Thompson paraissait tout à fait épris de Mrs. Norris. « Et pensez donc, ma chère, avait ajouté Mrs. Gray, il croyait que vous étiez partie; il a paru tout surpris lorsque je lui ai dit que je

vous avais vue dimanche. — Comment! n'est-elle pas à Londres? a-t-il demandé. — Non, ai-je répliqué, qu'irait-elle faire à Londres? Il n'a pas répondu à cette question, mais, d'après ce qu'il a dit, j'ai vu qu'il croyait que vous étiez à la veille de vous marier. Je le voudrais bien pour elle, ai-je répondu; il est dur à son âge de se voir si isolée! Je ne doute pas qu'il soit du même avis; il plaint les jeunes orphelines autant que les jeunes veuves, et c'est probablement pour que Mrs. Norris ne sente pas trop son isolement qu'il va la voir si souvent. »

On devine avec quels sentiments j'écoutais tous ces bavardages.

J'étais assise devant la cheminée, m'abandonnant à mes tristes pensées. Il avait neigé ce jour-là; le ciel grisâtre, le jardin couvert d'un blanc tapis et le silence qui régnait au dehors dans la campagne, avaient quelque chose de sombre qui ne faisait qu'ajouter au poids de ma tristesse. Toutefois je n'étais pas complétement seule. Au commencement de l'hiver j'avais recueilli un pau-

vre chien errant, à moitié mort de faim, et quoiqu'il ne fût pas de race pure, je m'y étais beaucoup attachée. Il avait renoncé à ses habitudes vagabondes, et il dormait en ce moment à mes pieds sur le tapis du foyer. Pauvre Carlo ! il ne se préoccupait pas de l'avenir, et cependant combien de temps me serait-il encore permis de le garder ? Et si je l'abandonnais, qui consentirait à le recueillir ? Il n'avait pour lui ni la jeunesse ni la beauté, il n'avait que son affection, et qui s'en soucierait ? Les larmes me vinrent aux yeux. N'étaient-ce que des larmes de pitié pour le pauvre animal ? je crois que je pensais aussi à autre chose.

... Je ne sais combien de temps s'était écoulé depuis le départ de Mrs. Gray, lorsque Carlo se mit tout à coup à aboyer. La sonnette se fit entendre à la grille du jardin ; je vis une ombre noire passer devant la fenêtre, puis Nancy, ma petite servante, ouvrit la porte du salon en disant :

— Monsieur Thompson, mademoiselle.

Je me levai. Il entra tenant son parapluie comme d'habitude. Carlo alla au devant de lui, remuant

la queue en signe de bon accueil. Je ne pouvais dire un mot, j'étais horriblement agitée. J'étais convaincue que M. Thompson venait m'annoncer son mariage avec Jessie et me demander d'aller demeurer avec eux, ou, peut-être, comme ma cousine lui avait sans doute dit que j'étais partie, avait-il, en apprenant la vérité, ressenti une certaine honte de sa longue indifférence et venait-il m'apporter une excuse. Il n'en fit aucune; mais, me demandant comment je me portais, il prit une chaise, me regarda fixement et, sans attendre ma réponse, exprima la crainte que je ne fusse indisposée.

— Non, répondis-je, affectant la froideur, je ne suis nullement malade. J'espère que vous vous portez bien, monsieur Thompson? »

Il me répondit affirmativement et se mit à regarder le feu. Nous restâmes un moment silencieux. Je parlai la première et ma remarque ne fut guère gracieuse.

— J'ai entendu dire que vous étiez si occupé, dis-je, que je ne m'attendais pas à vous voir.

Digitized by Google

Puis je me repentis aussitôt d'avoir dit ces paroles. Il pouvait s'imaginer que j'étais froissée de sa longue absence, et assurément je ne l'étais pas; mais, acceptant de bonne grâce le reproche, il me répondit qu'il avait été, en effet, très-occupé, mais que tout était terminé maintenant. Mrs. Norris, ajouta-t-il, était partie le matin même.

Mes battements de cœur redoublèrent, mais je restai muette.

— Elle est partie assez peu satisfaite, continua-t-il. Elle s'attendait à quelque chose de mieux que les cent livres sterling de revenu qui sont tout ce que laisse M. Norris, avec quelques bijoux. Son mariage aura été une assez pauvre spéculation... et ces spéculations-là ne peuvent pas être répétées souvent. Le capital de la jeunesse et de la beauté est de courte durée. En tout cas, si elle en faisait une seconde comme la première, vous *comprenez* que ce n'est pas moi qui la plaindrais beaucoup.

Je le *comprenais* sans doute; mais ce langage ironique et dur me faisait peine.

— J'ai quelque idée, reprit-il, que l'aimable veuve

s'attendait à voir se terminer autrement nos comptes d'hoirie. On a même insinué dans le voisinage que j'étais disposé à combler le déficit. Ce bruit serait-il venu jusqu'à vous?

Je ne pouvais le nier : une vive rougeur me monta au visage. Je balbutiai je ne sais trop quoi.

— Ah! je m'en doutais, reprit-il visiblement contrarié. Le monde est bien bon, en vérité! Et vous l'avez cru aussi? J'avais espéré que vous me connaissiez mieux. »

Son regard exprimait une certaine humeur; mais je ne cherchai point à me justifier. Enfin, il me demanda d'un air assez cérémonieux la permission de me parler de l'affaire qui l'amenait.

C'était donc encore une affaire! Je rougis de ma folie, qui n'était pas tout à fait guérie, et je le priai de s'expliquer.

M. Thompson parla de ma tante, de l'affection de cette digne femme pour moi, de mon isolement, et, après plus de détours que n'en faisait ordinairement sa franchise, arrivant au but de sa visite, il exprima enfin le désir de prendre soin de mon sort.

—Mais, ajouta-t-il avec quelque hésitation, l'asile que je vous offris autrefois ne peut plus vous être offert qu'en allant au devant de toute interprétation malveillante et en vous offrant en même temps le nom de Mrs. Thompson.

Être épousée par charité! telle me parut cette proposition.

— Monsieur Thompson, m'écriai-je avec dépit, je n'ai pas mérité cela. Ici, Carlo!

Mon bon Carlo vint appuyer sa tête sur mes genoux et me regarda attentivement, comme s'il eût cherché à lire dans mes yeux.

— C'était un pauvre chien abandonné, dis-je en le montrant à M. Thompson; il mourait de faim, il vint à ma porte. J'eus pitié de lui, je lui donnai un abri; il ne voulut plus me quitter et s'attacha à moi. Mais, monsieur Thompson, je ne suis pas tombée si bas qu'on puisse me mettre au niveau de ce pauvre animal. Je puis pourvoir à mon sort.

M. Thompson se renversa en arrière sur sa chaise en m'entendant interpréter ainsi sa proposition.

—En vérité, dit-il, je puis comprendre que je vous

sois indifférent, mais je ne m'attendais pas à cette interprétation de ma démarche.

— Et comment voulez-vous que je l'interprète? m'écriai-je. Vous m'offrez votre pitié, et je dédaigne la pitié. Ah! monsieur Thompson, si je n'étais pas la pauvre fille délaissée que je suis, me parleriez-vous ainsi? Pensez-vous que je ne sache pas comment les jeunes filles riches sont recherchées et obtenues? Si vous aviez l'ombre d'attachement pour moi, oseriez-vous me tenir un pareil langage?

— Augusta, me dit-il, je croyais être mieux connu de vous. A mon âge, avec mon caractère franc, on doit aller droit au fait. J'ai fait une première école lorsque je commençai par demander le cœur de Jessie avant de demander sa main. Je ne veux pas en faire une seconde. Dites-moi si vous consentez à m'épouser, oui ou non.

Je ne sais ce qui me possédait en ce moment. Je dis *non*. Oh! combien j'aurais voulu pouvoir rétracter ce non; mais il était prononcé, et M. Thompson se leva d'un air mécontent. Il me salua d'un air grave et sortit.

Digitized by Google

La porte se ferma sur lui; j'entendis la grille grincer sur ses gonds.

— C'en est fait, il ne reviendra plus, medis-je. Il est aussi fier que moi. Et je me mis à sangloter en me cachant le visage sur le coussin du canapé.

Soudain le museau froid du pauvre Carlo vint se glisser sous la main que je laissais pendre à mes côtés, dans les plis de ma robe.

Au bout de quelques minutes, je relevai la tête : M. Thompson était debout devant moi, pâle, agité :

— J'avais oublié mon parapluie, dit-il avec un air d'embarras.

C'était vrai. Pour la première fois de sa vie il l'avait oublié... cet affreux parapluie, à qui, seul, je devais, pensai-je, ce retour inespéré.

Oui, il était là dans un coin; mais, au lieu d'aller le prendre, M. Thompson vint s'asseoir près de moi sur le sofa. Il saisit ma main et la porta à ses lèvres.

— Ah ! me dit-il, vous pleuriez! vous regrettiez ce *non* qui me faisait partir triste et malheureux ?

— Triste et malheureux jusqu'à vous faire ou-

blier votre parapluie, répondis-je, votre parapluie, pour lequel vous êtes revenu...

— Peut-être, dit-il avec le sourire qui lui était particulier; mais enfin je suis revenu. Pourquoi n'avouerai-je pas que je m'étais arrêté devant la fenêtre? Je vous ai vue vous cacher le visage sur ce coussin, et Carlo vous regardant avec toute la pitié dont un chien est capable... Oui, je suis rentré pour prendre mon parapluie... mais, Augusta, je vous jure que je l'avais oublié exprès.

Peut-être ne me disait-il pas tout à fait vrai; mais, en le regardant en face, je ne le pensai pas alors, et, bien que vingt ans se soient écoulés depuis notre mariage, je ne le pense pas davantage aujourd'hui.

LA FORTUNE
DE L'ÉCOLIER

I

POURQUOI ET COMMENT JE M'ENFUIS DE LA PENSION

Si le régime que l'on observait chez notre vénérable maître de pension, le docteur Glumper, n'était pas précisément celui de Sparte, c'était tout simplement parce que les estomacs lacédémoniens, parfaitement disciplinés, comme nous le savons, se seraient révoltés du mode d'alimentation auquel nous étions condamnés. Les vainqueurs de Salamine exgeaient une nourriture plus réconfortante que le maigre bouillon extrait d'un os de bœuf, et ce ne fut point en nourrissant ses troupes avec de

la bouillie au riz que Xerxès fut honoré par ses sujets à l'égal d'un dieu.

Sous ce rapport, l'établissement du docteur Glumper ne laissait pas beaucoup plus à désirer que des centaines d'autres pensions où, de mon temps, des fils de bonne famille faisaient leur cours d'études tout en mourant de faim. Nous aurions eu cependant assez pour vivre, si nous avions pu raisonnablement nous décider à manger ce qu'on nous donnait. Mais là était la difficulté. Nos repas, déjà assez mauvais au commencement de la semaine, devenaient de plus en plus détestables à mesure que la semaine tirait vers sa fin ; de sorte que, lorsqu'arrivait le dimanche, nous ressemblions à une bande de jeunes voyageurs égarés en mer, que l'arrivée opportune d'un navire chargé de rosbif et de pouding serait venue sauver d'une mort imminente.

Il est vrai que nous avions un bateau de sauvetage, et son nom était le *Panier d'Hannah*.

Hannah était la blanchisseuse de la maison. Le samedi, dans l'après-midi, après avoir rendu son

linge, elle venait régulièrement au jardin, étalant le fond de son panier, tout couvert de friandises qui ne laissaient rien à désirer ni pour leur douceur, ni pour la modicité de prix.

On ne se préoccupait pas alors de l'élégance et des raffinements du service de table. L'élève qui aurait apporté une fourchette d'argent eût été simplement considéré comme un plaisant original. Quant à la cuillère et aux six serviettes qui, d'après le prospectus de Glumper-House, semblaient essentiellement faire partie d'une solide éducation classique, la première trouvait place dans une espèce d'arsenal où Mrs. Glumper entassait toutes les dépouilles des jeunes Philistins, ses élèves, tels que jouets prohibés, livres confisqués, etc., tandis que les serviettes, mises en commun, passaient au service de la république jusqu'à ce que les derniers fils en fussent usés. Dans le fait, nous n'avions rien à dire contre les fourchettes de fer; la viande aurait pu parfois opposer trop de résistance à un métal moins solide.

Notre dîner du lundi se composait d'un gigot de

mouton bouilli, dont une portion seulement pour chacun. Une seconde ne nous était pas refusée, mais l'impatience mal dissimulée avec laquelle notre demande était accueillie nous avait habitués à nous contenter de la première. Le lendemain, nous recevions la juste rétribution de notre pusillanimité sous la forme de gigots froids, à moitié déchiquetés, sillonnés d'horribles entailles sanguinolentes et accompagnés d'énormes masses de choux mal épluchés, fort intéressants du reste comme étude entomologique, en raison des nombreuses chenilles dont les cadavres d'un vert pâle formaient des rangées régulières autour de nos assiettes.

Trois fois par semaine nous avions de la bouillie au riz, mets que, par une fatale réunion de circonstances, je n'ai jamais pu souffrir depuis ma plus tendre enfance. Mais le grand supplice de notre existence et de nos estomacs était réservé pour le samedi, alors que nous prenions place devant ce qu'on appelait, par dérision, je suppose, un pâté de beefsteak.

Digitized by Google

Il aurait eu l'esprit bien mal fait le bœuf qui eût revendiqué la moindre part d'une semblable production. Je ne pense pas qu'il entrât dans la composition de ce plat plus de viande de bœuf qu'il n'entre de chair de licorne dans la purée de pois. Les rumeurs étranges qui circulaient touchant sa véritable origine prouvaient assez combien l'enquête était difficile et mystérieuse. Les traditions de l'école mentionnaient les éléments les plus grotesques, les plus hétérogènes, trouvés, affirmait-on, dans le pâté. Des substances qui, pour l'apparence et le goût, n'avaient aucun rapport avec celles de la race bovine, avaient été mises de côté par les élèves consternés, qui avaient fait preuve de leur lâche courage en préférant la famine elle-même au pâté de beefsteak.

L'impossibilité complète où l'on se trouvait de constater l'identité des ingrédients et de s'assurer s'ils avaient bien appartenu à quelque animal reconnu par les cuisiniers anglais, était le côté le plus terrible de l'affaire.

Quel que fût le principal élément du pâté, nous

y trouvions encore d'autres ingrédients supplémentaires sur la nature desquels il était impossible de disputer, bien qu'il n'en soit fait mention dans aucune recette culinaire.

Sholto Shillito, par exemple, qui avait l'appétit d'un ogre, avala un jour hardiment la portion qui lui était assignée, tout en mettant gravement de côté trois doigts et le reste du pouce d'un vieux gant.

Billy Duntze découvrit quelque chose que, pendant plusieurs semestres, on conserva à l'école comme une curiosité et qui ressemblait beaucoup à une cuisse de phénicoptère. Du moins, c'est étiqueté sous ce nom qu'il était présenté à tout nouvel arrivé, le premier soir de son séjour parmi nous.

George Van Kempen trouva une paire de mouchettes. Charley Brooksbank remarqua un jour une singulière protubérance dans sa portion de pâté, et, l'extrayant soigneusement, comme si c'eût été quelque antiquité phénicienne, il mit en évidence quelque chose qui ressemblait à une tête de poupée atteinte d'hydropisie.

Pendant les premières semaines de chaque se-

mestre, c'est-à-dire tant que durait notre argent de poche, nous pouvions encore, grâce au panier d'Hannah, nous tirer d'affaire; mais, nos ressources épuisées, la famine était à notre porte.

La génération actuelle se demandera peut-être pourquoi nous ne tentions pas une remontrance respectueuse. Mais les temps, comme je l'ai déjà dit, étaient alors bien différents; d'ailleurs la génération actuelle n'a pas connu personnellement Mrs. Glumper. Non que ce fût une mégère, ni qu'elle se comportât autrement qu'on a coutume de le faire dans le monde civilisé; je veux dire seulement que c'était une femme froide et hautaine, ayant la conscience de sa force, comme un éléphant qui se plairait à gratter doucement le sol avec un pied formidable, et qui vous montrerait tout à coup avec quelle facilité il peut, si cela lui convient, vous écraser sous ce même pied.

Indépendamment de cette humeur hautaine, Mrs. Glumper avait mille moyens de vous tourmenter sans recourir pour cela à une tyrannie ouverte, de sorte qu'être en disgrâce auprès de

cette excellente dame était pour nous le comble du malheur.

Je n'ai pas un mot à dire contre le docteur. Déjà, à cette époque, je comprenais que c'était un homme foncièrement bon, et aujourd'hui encore, en me rappelant son caractère, je suis persuadé que c'était un des meilleurs qui aient jamais existé. A la philosophie d'un sage il joignait la simplicité d'un enfant. Cette extrême simplicité expliquait en quelque sorte son mariage avec Mrs. Glumper. La rumeur publique avait même trouvé un motif à cet acte innocent. Mrs. Glumper, alors miss Kittiewinkle, était directrice d'une école élémentaire, et ce n'avait été que par pure compassion pour les malheureuses victimes soumises à son joug autocratique que le bon docteur s'était décidé à prendre la directrice sous le sien. C'est ainsi que l'école enfantine s'était transformée en un florissant établissement de soixante-dix élèves, dont les plus jeunes seulement étaient sous la direction de Mrs. Glumper.

Les affaires étaient dans ce fâcheux état vers la

moitié d'un certain semestre. C'était justement l'époque où la pénurie se faisait le plus vivement sentir. Jamais, de mémoire d'écolier, l'argent n'avait été plus rare. Il va sans dire que le panier d'Hannah était sous le séquestre. Si les chemises eussent pu être échangées contre des vivres, Hannah aurait pu faire un commerce très-lucratif en ce genre; mais la vieille blanchisseuse était trop avisée pour se livrer à un pareil trafic.

Nous tînmes conseil.

La vache du docteur, qui paissait quelquefois dans la prairie où nous prenions nos ébats, s'y trouvait par hasard ce jour-là. Son air satisfait et son aspect florissant excitèrent une indignation générale.

— Chipons-lui ses tourteaux de lin, cria une voix glapissante sortie des derniers rangs de l'assemblée sénatoriale.

— Il est heureux pour l'honorable félon qui siége sur les derniers bancs, que son chef ne soit pas à la portée de mon bras, dit notre président, Jack Rogers, qui se plaisait toujours à donner à

nos conseils les formes d'une grave délibération. Si les tourteaux de lin prodigués à cet animal ne devaient servir qu'à l'usage particulier de Mrs. Glumper, nonobstant qu'elle soit en puissance de mari, je... je ne dis pas; l'assemblée délibérante aurait pu prendre en considération le conseil de l'estimable voleur, mais ils appartiennent au docteur, et la proposition de l'honorable fripon sera reçue avec le mépris qu'elle mérite.

Un murmure approbateur accueillit ce discours, après quoi chacun fut libre de donner son avis.

Auguste Halfacre fit observer que les plumes brûlées sont mangeables. Il aurait pu ajouter : agréables au goût.

— Ma botte gauche est au service de la communauté, dit Franck Lightfoot. La droite ayant été récemment raccommodée et étant pourvue d'un gros clou dans la semelle, dont j'invite, par parenthèse, l'honorable société à prendre garde, je la réserve pour la dernière extrémité.

— C'est pour le coup que les extrêmes se toucheront, fit observer le président. Mais ce n'est

pas le moment de plaisanter. Est-ce que personne n'a rien à proposer?

— Nous avons toujours Murrell Robinson, dit Sholto Shillito d'un air si farouche et si affamé, que le petit bonhomme en question, joufflu et frais enfant de huit ans, qui n'avait pas encore eu le temps de maigrir, poussa un cri de terreur.

— Hum!... oui... cela serait peut-être d'une bonne politique, dit le président d'un air pensif. Si Jézabel Glumper perdait un ou deux élèves dans les circonstances toutes particulières auxquelles l'honorable sénateur au pantalon taché d'encre vient de faire allusion, elle aurait peut-être des entrailles pour les autres. Mais l'observation de mon honorable ami m'a suggéré un autre moyen, qui, bien qu'analogue sous quelques rapports et promettant le même résultat, ne rencontrerait pas les mêmes difficultés. Il faut qu'un de nous décampe et qu'il ait soin de publier les motifs qui l'y ont déterminé.

La proposition de Jack, tout inattendue qu'elle était, fut accueillie très-favorablement. Mais quel

serait le fugitif? Quitter l'école à la sourdine n'impliquait nullement le retour à la maison paternelle. Chacun regarda son voisin d'un air interrogateur. Personne n'offrit de se dévouer.

Le président jeta sur nous un regard sévère.

— Il y avait une fois, dit-il, un ancien que vous connaissez tous, — excepté ceux de la dernière classe, — qui, en apprenant qu'il pourrait contribuer à la prospérité publique en se précipitant dans un certain gouffre, n'en demanda pas davantage, sauta dedans, et tout fut dit. N'y a-t-il parmi nous aucun Curtius? Faut-il que soixante-dix estomacs languissent faute d'un seul cœur magnanime? Vous, Sholto Shillito, jeune mendiant affamé, vous lèverez le siége.

Mais Shillito, invoquant énergiquement la bénédiction du ciel sur lui, se récria contre un pareil choix.

— Percival Pobjoy, reprit notre président, vous n'êtes point un favori de la fortune. Vous n'avez pas le sou, bien plus, pauvre diable! votre argent de la semaine est engagé pour un mois. Vous

avez fait voile à l'extrême nord des bonnes grâces de Mrs. Glumper. Vous détestez le riz; vous avez des scrupules touchant les chenilles. Percival, mon ami, trois grandes dames de qualité, dont le nom et l'emploi sont clairement mentionnés dans votre dictionnaire classique, vous désignent à l'unanimité pour rendre ce service à la république.

M. Pohjoy regrettait, dit-il, de contrarier les projets de n'importe quelles dames; mais ayant, ajouta-t-il, une grand'mère qui ne le céderait en rien aux trois dames en question, il se voyait obligé de décliner l'honneur qu'on voulait bien lui faire.

— Alors, reprit gaiement le président, comme s'il eût enfin trouvé son homme, je m'adresse directement à l'estimable membre qui siége sur le pot à fleurs renversé. Celui qui, en moins de douze minutes, a si bien rossé le gros fils du meunier, sera de nouveau notre champion ; Joles déguerpira.

Mais Joles fit remarquer d'un air passablement

bourru qu'il ne voyait pas le rapport qu'il peut y avoir entre donner une bonne correction à un malotru et s'enfuir de l'école. L'honorable président avait-il jamais découvert chez M. Joles le moindre indice de folie? Dans ce cas seulement M. Joles se déciderait à adopter la mesure qu'on lui proposait.

D'autres pères conscrits, mis à l'épreuve, ayant opposé des raisons tout aussi peu encourageantes, il semblait que nous n'eussions plus qu'un parti à prendre, celui de tirer au sort. Nous nous y décidâmes après quelques pourparlers. On convint donc que celui sur lequel tomberait le sort décamperait le lendemain, et qu'après avoir trouvé une retraite sûre, il écrirait à un de ses camarades, ou, ce qui valait encore mieux, à sa famille, pour lui déclarer qu'il n'avait pris la fuite que parce qu'il ne pouvait se résigner à mourir de faim.

Un délai d'une semaine fut ensuite accordé à celui que désignerait le sort, afin qu'il eût le temps d'essayer de l'effet d'un appel touchant adressé à sa famille, et dans lequel il exposerait

le traitement qu'on nous faisait subir. Si ce moyen réussissait, tant mieux, sinon, dit notre président, le terme fatal expiré, l'honorable gentleman prendra de la poudre d'escampette.

On tira donc solennellement au sort. Le nom de chaque élève — ceux de la dernière classe exceptés — fut écrit sur un morceau de papier qu'on jeta ensuite dans un chapeau. Nous aurions tous été très-disposés à exempter Jack Rogers, notre président, le Nestor de l'école, qui, âgé d'environ dix-sept ans et sur le point de partir, aurait préféré lutter jusqu'au bout, quelque affamé qu'il fût. Mais le brave garçon se récria contre cette proposition comme si c'eût été une insulte, et jeta lui-même son nom parmi les autres. Chacun s'empressa alors de suivre un aussi noble exemple. Cela fait, on secoua vivement le chapeau. Le papier qui, d'après les décrets du destin, s'échapperait le premier et tomberait à terre, devait trancher la question. Deux voltigèrent dans l'espace, mais l'un resta sur la manche de l'élève qui tenait le chapeau. Personne ne paraissait disposé à

ramasser l'autre. On eût dit que chacun de nous avait attendu ce moment suprême pour se rendre compte des conséquences qui pouvaient résulter de sa fuite de l'école.

Mon cœur, je l'avoue, cessa de battre un instant lorsque Jack Rogers s'avança pour ramasser le papier. Puis je sentis le sang me monter au visage lorsque notre chef lut lentement : *Charles Stuart Trelacony.*

— Charley a toujours de la chance, continua Jack en riant, mais dans le but, je suppose, de soutenir mon courage. Écrivez tout de suite, mon garçon, ajouta-t-il d'un ton grave, et croyez-moi, adressez-vous à votre père. Traitez l'affaire comme une chose sérieuse. Votre mère ne manquera pas de s'en mêler.

J'écrivis immédiatement :

« Mon cher papa,

» J'espère que vous êtes tous bien, mais moi je ne le suis pas. Vous savez que je ne suis pas gourmand, ni assez sot pour m'attendre à avoir en

pension des friandises comme à la maison. Ainsi, ne vous fâchez pas, mais je me vois *forcé* de vous dire que nous ne pouvons manger ce que Mrs. Glumper appelle notre dîner, et comme il n'y a rien d'autre que de la lavasse et un morceau de pain sec, nous mourons tous de faim.

» Votre fils respectueux,

» C. S TRELACONY. »

P. S. « Si vous n'aimez pas à parler à Mrs. Glumper, voulez-vous avoir la bonté de demander à maman et à Agnès, en leur faisant mes amitiés, de m'envoyer une grosse miche de pain bien cuit, si c'est possible, et avec beaucoup de croûte et qui puisse durer toute la semaine.

» Au lieutenant-général Trelacony, C. B., K. H.

» Penrhyn-Court. »

Cette missive me parut avoir une tournure suffisamment officielle, et j'en attendis le résultat non sans quelque anxiété. Si seulement papa avait pu savoir ce qui dépendait de sa décision!...

Il *devait*, me répétais-je, ajouter foi à ce que je lui disais; car je ne m'étais jamais écarté de la vérité, et je n'avais fait que me rendre justice en lui rappelant que je n'étais pas un glouton.

Ce fut, je crois, le quatrième jour de cet état d'incertitude, qu'on apporta pendant la récréation une immense bourriche qu'escortait une troupe d'écoliers évidemment curieux d'en connaître le contenu. Qui pourrait les en blâmer?

Ladite bourriche renfermait dans ses limites, car, hélas! bien qu'énorme, elle avait ses limites, — premièrement : un pâté de beefsteak composé non-seulement de véritable viande de bœuf, mais encore d'œufs durs et autres menus ingrédients, le tout entouré d'une gelée des plus succulentes; secondement : un admirable choix de *mince-pies*; en troisième lieu : un colossal *turnover* aux pommes, ainsi nommé, je suppose, parce qu'un enfant aurait pu le tourner mainte fois sans pouvoir décider lequel des deux côtés était le plus appétissant, celui du sucre ou celui du beurre. Enfin, et pour la conclusion, un gâteau que je n'ose me reprocher

d'avoir trouvé presque effrayant par son volume.

De lettre, pas une, mais l'augure était bon. Des ambassadeurs tels que des pâtés et des turnovers parlent d'eux-mêmes un langage éloquent. On n'avait pas l'intention de nous laisser périr de faim, et nous verrions peut-être ce même jour les effets de mon hardi et légitime appel dans l'amélioration du menu et dans une diminution de chenilles. Quant à ménager nos nouvelles provisions, une pareille idée ne nous vint point en tête. Mais, hélas! nous ne pouvions les partager entre tous. On tira au sort, et une heureuse bande de dix-huit écoliers, secondés par Jack Rogers et par moi, l'amphitryon, eut bientôt expédié le contenu de la bourriche.

L'ombre succède aux rayons du soleil. Au dîner, point d'amélioration dans le menu, mais bien un nuage sur le front hautain de Mrs. Glumper, nuage que Jack, profond observateur de la nature humaine, interpréta favorablement, croyant y lire la répugnance qu'elle éprouvait à se soumettre aux exigences coûteuses qui lui étaient imposées.

Hélas! cette fois, notre chef se trompait. Ni ce jour, ni le suivant, ni aucun de ceux qui succédèrent, Mrs. Glumper ne se départit de son abominable système d'alimentation.

Ce ne fut que beaucoup plus tard que j'entrai en possession des lettres officielles échangées à cette occasion. Mon père, très-occupé de sa propre correspondance, avait donné la mienne à ma mère, en la priant d'y répondre. Voici ces lettres :

Lady Caroline Trelacony à Mrs. Glumper.

« Chère Mrs. Glumper,

» J'espère que le volume de la bourriche que j'expédie à mon fils ne vous alarmera pas. Charley grandit rapidement, si rapidement, que son père, en m'en faisant la remarque, a exprimé la crainte que sa santé ne s'en ressentît. Vous sourirez peut-être de l'anxiété qui me porte à rappeler à une personne aussi compétente que vous en fait de soins exigés par la jeunesse, qu'une nourriture saine, soignée et suffisante, est plus que jamais nécessaire à mon fils. Ce n'est point un enfant gour-

mand, et les conditions que je vous ai faites répondront, j'en suis sûre, à tout ce que lui et moi pouvons désirer pour son bien. Mes compliments au docteur Glumper. Croyez-moi, chère Mrs. Glumper,

» Votre dévouée,

» CAROLINE M. TRELACONY. »

Mrs. Glumper à lady Caroline Trelacony.

« Chère madame,

» Je ne puis, il me semble, répondre d'une manière plus satisfaisante à votre obligeante lettre, qu'en vous assurant que le docteur Glumper, moi, notre famille et les maîtres (à l'exception de M. Legourmet, qui a insisté pour pourvoir à sa nourriture), nous prenons tous nos repas en commun avec nos élèves, et que, quant aux aliments, il n'y a ni parcimonie ni contrainte.

» Veuillez agréer l'assurance de mon respect.

» JÉZABEL GLUMPER. »

Il y avait en apparence malheureusement assez

de vérité dans cette réponse pour satisfaire la conscience des deux dames. Les maîtres de l'établissement dînaient en effet avec nous, mais à une table à part, où, étant servis les premiers, et s'adjugeant les meilleurs morceaux accompagnés de tout le jus de la viande et autres accessoires que nous ne pouvions apprécier que des yeux, ils n'étaient pas trop à plaindre. Quant au bon docteur, c'était le complice le plus innocent du martyre qu'on nous faisait subir. Il se soumettait bénévolement aux décrets de sa femme sans jamais songer à lui-même, et il serait mort de faim avec nous sans murmurer.

Lorsque tout espoir fondé sur la réussite de ma pétition nous eut abandonnés, la vie se passa pour moi comme un singulier rêve. Il me semblait que je n'appartenais plus à l'école, à peine à moi-même, et quoiqu'on ne se permît aucune allusion directe à mon prochain départ, je voyais bien que personne ne l'avait oublié. Les faits furent si significatifs, que Percival Pobjoy, qui me devait dix-huit pence depuis un temps immémorial, les

emprunta pour me rembourser, et qu'un autre de mes camarades, avec lequel j'avais eu une querelle, vint spontanément me demander pardon.

Samedi, le jour néfaste, arriva enfin. Il ne restait plus qu'un repas, plus qu'une chance pour Mrs. Glumper et pour moi.

— Si elle nous donne un dîner seulement passable aujourd'hui, me dit Jack Rogers en me serrant le bras, par Jupiter, Charley, mon garçon, nous mettrons fin à *vos* projets.

Hélas ! cette dernière chance me fut encore refusée. Une flasque masse de riz nous fut servie en premier lieu, comme une appétissante bouillie propre à préserver le plat suivant d'attaques trop répétées.

Après le riz apparut l'affreux pâté à l'extérieur grossièrement prétentieux, — vrai prototype de bon nombre de charlatans, — et cachant sous sa croûte jaunâtre un salmigondis impossible à analyser. Oh ! quel contraste avec le succulent et délicat article que m'avait envoyé ma mère !

Le pâté était servi, et chacun se livrait à des

recherches minutieuses, lorsque Mrs. Glumper dit d'une voix de héraut d'armes :

— Monsieur Trelacony mangera jusqu'au dernier grain de riz avant de recevoir autre chose.

Un rire à moitié étouffé se fit entendre; mais je restai ferme, et c'est ainsi que se termina mon dernier dîner à Glumper-House.

Jack passa son bras sous le mien.

— J'en suis vraiment fâché pour vous, Trelacony, me dit-il.

— Pas moi, répondis-je en m'efforcant de sourire, excepté pour...

Je pensais à ma mère et je n'en pus dire davantage.

— Dans tous les cas, dit Jack, nous allons tenir conseil.

En un instant un grand congrès d'écoliers se trouva assemblé sous notre orme favori. A vrai dire, on aurait pu se dispenser de cette cérémonie, qui me faisait pour ainsi dire assister à mes propres funérailles. Mais on ne pouvait refuser à Jack cette excellente occasion de se distinguer par la parole.

Digitized by Google

Il parla, et l'éloquence de l'orateur doit être restée gravée dans la mémoire de ses auditeurs longtemps après que mon propre souvenir en fût effacé. Il fit observer dans sa péroraison que l'honneur et le bien-être de Glumper-House n'auraient pu, dans cette extrémité, être confiés à des mains plus dignes. Et ce n'était pas seulement notre communauté qui recueillerait les fruits de la mesure importante qui allait être prise. Les yeux de toutes les écoles de l'Europe seraient fixés sur Glumper-House. M. Trelacony allait placer le pied sur le premier degré de l'échelle de la puissance et de la gloire; mais l'orateur se permettait de lui demander franchement de quelles ressources pécuniaires il pouvait disposer.

Je répondis avec la même franchise :

— Dix-huit pence.

— Précisément la somme, — à un shelling dix pence près, — qui a été la source de fortunes colossales! reprit Jack d'un air triomphant.

« *Il commença son immortelle carrière avec une demi-couronne,* ou : *L'origine de cet éminent*

citoyen était des plus humbles ; il débuta avec deux shellings six pence : ou : *Notre moderne Crésus entra dans l'arène du monde avec la moitié d'une pièce de cinq shellings et mourut riche de deux millions de livres sterling.*

— Tels sont les passages les plus familiers des biographies. Charley, mon garçon, je le répète, vous êtes né coiffé.

Et il me secoua chaleureusement la main.

Je me hasardai à faire observer que je n'étais pas en possession de la somme magique nécessaire en pareil cas.

— Non, mais, par saint Georges, vous l'aurez, s'écria Jack ! Voilà déjà six pence. Souvenez-vous-en lorsque vous serez un millionnaire tout cousu d'or, et envoyez au vieux Jack une cuisse de venaison d'un de vos parcs, — votre parc d'Écosse, de préférence. — Et maintenant, qui veut contribuer à la souscription Trelacony ?

Quelle que fût la pénurie de ces braves camarades, ils firent preuve de si bonne volonté qu'une somme de neuf shellings six pence fut versée entre

les mains de notre chef. Mais l'observation de Jack avait produit un singulier effet dans mon esprit; quelque chose me disait de m'en tenir strictement à la règle qui avait produit de si heureux résultats.

Je remerciai donc en peu de mots mes bons camarades; mais je refusai d'accepter au delà de la somme qui devait être l'origine de ma fortune. Je ne me hasarderai pas, ajoutai-je, à risquer le succès de mon entreprise et à rompre le charme magique attribué à une demi-couronne, en débutant dans le monde avec dix shellings deux pence, somme dont il n'était point fait mention dans les biographies citées par notre président. J'accepterai une demi-couronne et pas davantage.

Il était temps de songer aux préparatifs de mon départ. Aidé de quelques amis intimes, je fis un petit paquet des effets qui pouvaient m'être nécessaires. Il y avait cependant un objet dont il me répugnait beaucoup de me séparer : c'était un pot de fleurs contenant un haricot d'Espagne de la plus belle espérance. Ce vase avait été pour moi

une source de distractions et de consolations : j'étais presque décidé à lui faire partager ma fortune; mais Jack Rogers s'y opposa. Il avait beau interroger sa mémoire, il n'y trouvait aucun exemple d'un heureux aventurier qui eût débuté dans le monde avec une demi-couronne et un haricot d'Espagne. Si l'on ajoutait foi à l'histoire merveilleuse de *Jack et de la tige de fève*, il se contenterait, lui, Jack Rogers, de faire observer que les lumières du siècle où nous vivions avaient jeté bien des doutes sur quelques parties de cette légende.

Cet argument victorieux trancha la question.

Quant à s'esquiver, cela n'était pas difficile. Une partie de la prairie était hors de vue de la maison, et, bien qu'on nous défendît d'y aller, et qu'il fût du devoir du moniteur du jour de signaler l'élève qui enfreignait cet ordre, le moniteur lui-même, dans cette circonstance toute particulière, me fit la courte échelle pour m'aider à escalader le mur.

Il y eut un dernier échange de poignées de mains et un hourrah réprimé quand je m'arrêtai un instant sur la crête du mur.

— Vous écrirez la lettre demain, de... de... d'un endroit quelconque, me dit Jack d'un ton mystérieux. N'est-ce pas, mon garçon?

— O-oui, répondis-je. Ça y est. Hourr... »

Et, me glissant le long du mur, je tombai sur mes pieds.

II

JE CHERCHE LE CHEMIN DE LA FORTUNE

En franchissant ce mur, j'avais franchi le Rubicon. Ce ne fut, je me rappelle, que lorsque je me trouvai dans le champ de M. Turfitt que je compris que j'étais bien décidément un fugitif. Mais rendons justice à mon courage juvénile, la pensée de revenir sur mes pas ou d'aller chercher la protection du toit paternel ne se présenta pas même à mon imagination. J'eus bien, il est vrai, un serrement de cœur en songeant au chagrin de mes parents, lorsqu'ils recevraient la nouvelle de

ma fuite; mais je fus réconforté en me disant que ma lettre les rassurerait bientôt sur mon sort. En attendant, la prudence exigeait que je m'éloignasse au plus tôt.

Glumper-House était situé dans un des faubourgs de la partie nord de Londres, et, par conséquent, sur le grand chemin de la fortune. Je me dirigeai du côté que je conclus être celui de la Cité, tout en me demandant comment les choses se passeraient pour moi quand viendrait l'heure du coucher. Soudain, et grâce à un nom que je lus sur une enseigne de cabaret, une idée lumineuse me traversa l'esprit. J'avais un ami, Philippe Concanen, qui demeurait à sept milles environ de là, à Chelsea. Philippe avait depuis longtemps quitté l'école, quoique son souvenir et une miniature très-peu flatteuse de Mrs. Glumper, griffonnée au fond de son ancien pupitre, lui eussent survécu. Il avait alors près de dix-neuf ans, et il était venu une fois à Glumper House, dans un cabriolet qu'il conduisait lui-même. J'avais été un de ses favoris, et j'étais convaincu qu'il me donne-

rait non-seulement un bon conseil, mais encore qu'il garderait mon secret. Une fois rassuré sur le début de mon pèlerinage, je n'avais aucune crainte pour le reste.

Philippe était déjà associé avec son père et son oncle, riches brasseurs et distillateurs, dont l'établissement déployait une façade si imposante du côté de la Tamise, qu'on l'avait pris une fois, assurait-on, pour l'hospice de Chelsea. Du côté de la ville, on y arrivait tout simplement par une sombre et étroite ruelle, seul passage qui donnât accès dans la mine d'or qu'on exploitait au delà. Je m'y enfonçai à la tombée de la nuit, et, par le plus heureux des hasards, je trouvai Philippe investi du commandement en chef de la maison « Concanen frères et Concanen » jusqu'au lundi matin.

Il me fit un accueil cordial et, grâce à sa vieille femme de charge, m'installa devant un souper des plus réconfortants. Il écouta mon récit avec toute la bienveillance et l'intérêt sur lesquels j'avais compté, mais en même temps avec une certaine

gravité à laquelle je ne m'étais point attendu. Ses rapports avec les hommes et les cuves avaient déjà détendu chez lui la fibre romanesque. Il y a décidément dans la bière une tendance anti-sentimentale. J'ai eu l'occasion d'observer depuis que c'est tout le contraire avec la farine. La fille de votre meunier, s'il en a une, est presque toujours une héroïne de roman.

Mon ami Philippe critiqua assez sévèrement les brillantes visions de Jack, nia l'efficacité d'une somme de deux shellings six pence comme source essentielle d'une grande fortune. Il me donna même à entendre que ce que j'avais de mieux à faire était de m'en remettre à la décision de ma famille et de renoncer à mes projets.

Mais, sous ce rapport, je fus la fermeté en personne, et, après une discussion prolongée, nous dressâmes le plan suivant :

Mrs. Swigsby, la vieille femme de charge, serait mise dans notre confidence, afin que je pusse occuper une chambre d'ami jusqu'au lundi matin. Ce jour-là, je ferais élection de domicile sur le do-

maine privé de Philippe, à savoir : dans une chambre moitié fumoir, moitié sellerie, d'où une petite porte et un passage, sombre même en plein midi, conduisaient dans Paradise-Alley, et de là dans la rue des Juifs. Je resterais dans ma cachette jusqu'à ce que j'eusse trouvé l'occasion de *faire mon chemin ;* mais au moindre danger d'être découvert, je m'éloignerais, afin de ne pas compromettre mon ami. Finalement, j'écrirais, sans plus tarder, à mes parents, afin de les rassurer sur mon compte.

Ce ne fut pas sans peine, vu l'excessive surdité de Mrs. Swigsby, que nous parvînmes à endoctriner la digne femme et à lui ôter de l'esprit que j'étais le neveu de M. Thislewood, et impliqué dans une abominable conspiration des plus graves, qui venait d'être découverte dans Cato-Street. Cela fait, je me mis à écrire la lettre suivante :

« Mon cher papa et ma chère maman,

» J'espère que vous vous portez très-bien. Nous avons mangé le pâté et les autres bonnes choses

que vous avez eu la bonté de nous envoyer; puis nous avons recommencé à mourir de faim. Du riz, des choux, des chenilles et ce qu'ils appellent du pâté de beefsteak ont recommencé de plus belle. J'avais espéré que vous écririez à Mrs. Glumper, mais peut-être ne l'avez-vous pas osé. Nous avons donc tenu conseil et pris la résolution de fuir les uns après les autres jusqu'à ce que les dîners fussent meilleurs. Nous avons tiré au sort, et c'est mon nom qui est sorti du chapeau. Je savais que vous m'approuveriez, car je vous ai entendu dire une fois, à propos du capitaine Shurker, que ce n'est pas honorable de reculer. J'ai avec moi un vêtement complet, un peu de linge, ma Bible, mon cahier de versions latines et une somme d'argent qui est le commencement d'une fortune.

» Je sais très-bien ce que j'entreprends... c'est-à-dire je le saurai demain; ainsi j'espère que vous ne serez pas fâchés. J'embrasse maman et Agnès, et je suis, mon cher papa,

» Votre fils affectionné,

» C. S. TRELACONY. »

Le lundi matin, de bonne heure, Philippe m'installa dans mon nouveau domicile, où nous trouvâmes Mrs. Swigsby occupée à me dresser un petit lit. D'après les manières de la digne femme, je ne pouvais m'empêcher de croire qu'elle nourrissait encore quelques soupçons à mon endroit, car elle me regardait de temps en temps comme si elle se fût attendue à me voir faire explosion, à l'instar d'une grenade. Mais il eût été inutile d'essayer de l'éclairer davantage sur mon compte. Philippe en convint lui-même et conclut qu'il fallait nous en remettre à la destinée.

Il me conduisit à travers le sombre passage jusqu'à la petite porte, et, m'en donnant la clef, il prit congé de moi en m'assurant que personne n'entrerait dans ma chambre jusqu'au soir; qu'il viendrait lui-même m'apporter mon souper, me tenir compagnie pendant ce repas et s'informer si *j'avais trouvé mon chemin.*

Quelques minutes après, lorsque j'entrai dans la rue des Juifs, le sentiment que je ne m'appartenais pas se réveilla péniblement en moi, entraî-

nant à sa suite une sensation encore moins consolante, celle de savoir que pour le moment, je n'appartenais à personne. Toutefois, je redressai la tête, et m'avançai avec autant de confiance que si j'eusse été au devant d'un ami en position de me tirer d'embarras.

Comment débutait-on en général?—Par quelque heureux incident, me répondis-je à moi-même. Un enfant de bonne famille aurait-il l'obligeance de se laisser à moitié tomber sous les roues d'une voiture? Un corpulent gentleman, victime de quelque pelure d'orange, se laisserait-il choir pour me procurer l'occasion de le relever? Un commerçant affairé laisserait-il égarer sur mon chemin un portefeuille renfermant des papiers d'inestimable valeur? Non. Ces choses-là avaient eu déjà lieu, et la Fortune dédaigne de se répéter. J'étais convaincu qu'il me fallait partir du premier degré de l'échelle. Un grand homme, un des héros des légendes de mon enfance, avait autrefois balayé la boutique d'un barbier. Où trouverais-je un semblable barbier?

Digitized by Google

« ON DEMANDE UN JEUNE GARÇON. »

Cette affiche, lue à travers une vitre de boutique, était comme une réponse à ma pensée. Mes yeux ne m'abusaient-ils point? Non. La Fortune, bien qu'elle ne moule pas toujours son écriture, ne m'avait point abandonné. « Je suis un jeune garçon, me dis-je, et l'on me demande. Me voici. »

J'entrai dans la boutique. Ce n'était pas celle d'un barbier; la marchandise y était d'une nature plus grasse, car les pieds de cochon y dominaient.

— Qu'y a-t-il à votre service, mon jeune gentleman? me demanda le gros propriétaire en tablier blanc et brandissant un coutelas.

— Pardon, dis-je, vous demandez un jeune garçon?

L'homme me toisa de la tête aux pieds, puis il me répondit :

— Nous en demandions un, en effet, mais malheureusement nous ne recevons que six pensionnaires en chambre, et le marquis Marcassino vient

Digitized by Google

de retenir la dernière place vacante pour son dix-septième fils.

— Je... je désire entrer comme jeune garçon, monsieur, dis-je d'un air embarrassé.

— Écoutez-moi, jeune gentleman; si vous ne voulez pas de mes pieds, usez au plus vite des vôtres, sans cela vous me mettrez dans une fâcheuse position aussi bien que vous-même. Et maintenant, filez.

Tenté par deux autres annonces du même genre, je m'aventurai encore à offrir mes services, mais avec aussi peu de succès. Un regard jeté sur moi semblait convaincre les gens que je ne ferais pas l'affaire. Hélas! oui, j'étais trop bien vêtu! Le fugitif se trahissait sous ma veste bleue à boutons dorés, sans parler de mon col blanc comme la neige. Je ne fus pas fâché, quand vint le soir, de pouvoir retourner chez le sympathique Philippe et de lui raconter mes aventures.

Philippe convint que je n'étais pas positivement l'espèce de jeune garçon que choisirait de préférence un tripier pour porter ses produits en ville,

Digitized by Google

et il me conseilla de viser plus haut. Pourquoi ne pas essayer de me frayer un chemin dans une classe où un extérieur et des manières de gentleman n'étaient pas un obstacle insurmontable?

Pourquoi pas, en effet? Le temps était précieux. Les soupçons de Mrs. Swigsby allaient évidemment croissant. Dès le lendemain je suivrais le conseil de mon ami.

— Très-bien, mon garçon, dit Philippe en me souhaitant le bonsoir. Allez maintenant droit à la source. Vous savez?

Vous savez! eh non, je ne *savais* pas exactement. Où trouverais-je cette source?

— Dans nos grandes maisons de banque et de commerce, avait dit Philippe en dégustant un verre de xérès. Adressez-vous toujours aux chefs.

Évidemment, mon ami entendait que je me misse en rapport avec les gens de finances, de sorte que le lendemain, après avoir cherché dans l'Almanach du commerce les noms et l'adresse des plus fameux banquiers, je me dirigeai vers la Cité et me trouvai bientôt en présence d'une

cinquantaine de commis tous activement occupés. Après être resté un moment inaperçu, je m'approchai de l'un d'eux :

— Pardon, monsieur, je voudrais parler à votre...

— A mon quoi? demanda vivement le commis

— Au chef de votre maison, veux-je dire.

— M. Lingott est à Goldborough-Park, me dit-il en souriant d'un air langoureux, mais s'il s'agit de l'emprunt ottoman, nous lui enverrons une dépêche, et il sera ici demain.

Je lui assurai que je n'avais rien à faire avec l'emprunt ottoman, et qu'un des principaux associés de la maison remplirait aussi bien mon but.

Le commis s'inclina, murmura quelques mots à l'oreille d'un autre employé, et, me priant de le suivre, me conduisit, à travers un labyrinthe de pupitres, dans une chambre où était assis un vieux monsieur qui lisait le journal et qui me regarda d'un air scrutateur à travers ses lunettes d'or. Le commis lui dit quelques mots tout bas :

— Eh bien, mon jeune ami? me dit le vieux banquier.

— Pardon, monsieur, répondis-je étourdiment, avez-vous besoin d'un jeune *garçon de confiance?*

Le commis eut peine à réprimer son envie de rire; mais le vieux monsieur, le congédiant du geste, reprit :

— Qui vous envoie ici, mon enfant, et que voulez-vous dire? »

Son ton affable m'ayant rassuré, je lui dis franchement que personne ne m'avait envoyé; qu'agissant d'après certains avis, je m'étais engagé à *faire mon chemin*, et que je désirais commencer, si possible, en qualité de *garçon de confiance;* qu'à cette fin, j'étais venu *droit à la source!* qu'étant, j'en convenais, assez mal avec mes parents, je ne pouvais lui dire d'où je venais, mais qu'il pouvait se fier à mon honnêteté et que j'étais disposé, si cela était nécessaire, à verser dans la maison une certaine somme, afin de l'indemniser des pertes qu'elle pourrait avoir à subir par suite de mon inexpérience.

Et à combien se monte cette somme? demanda le vieux banquier.

Digitized by Google

— A deux shellings six pence.

Son œil brilla comme si une pensée soudaine lui eût traversé l'esprit; et, mettant la main sur mon épaule, il me fit tourner du côté de la fenêtre :

« Hem !... je le pensais bien, » me sembla-t-il l'entendre murmurer. Puis il ajouta à haute voix : « Écoutez-moi, mon garçon; je ne puis prendre sur moi la responsabilité d'un engagement aussi important. Il faut que je consulte mes associés. Allez vous asseoir un instant dans la chambre du garçon de course... là... cette porte là-bas. Je vous rendrai réponse dans une demi-heure. »

Je trouvai dans la chambre indiquée un jeune garçon à l'extérieur très-respectable et en train de manger du pain et du fromage. Il m'en offrit une part, mais je n'étais pas en appétit. Quelque bienveillant qu'eût été le vieux banquier, il y avait dans sa manière d'être quelque chose qui m'embarrassait. On aurait presque dit qu'il me connaissait :

— Qui est ce vieux monsieur qui doit, me dit-il,

consulter avant tout ses associés? demandai-je au messager.

— Sir Édouard Goldshore, celui qui demeure à Bitton-Abbey, près de Penrhyn.

— Penrhyn? la résidence du général Trelacony?

— Précisément. Le général déjeune souvent ici quand il vient à Londres. Sir Édouard vous a dit qu'il voulait consulter ses associés? Mais ils sont tous absents, excepté lui.

— Ne pensez-vous pas, demandai-je d'une voix défaillante, qu'il fait bien chaud ici? Jo... je vais faire un petit tour... et... je reviendrai tout à l'heure.

Et avant que le jeune messager de la maison Lingott et Cᵉ eût pu m'opposer la moindre objection, j'avais disparu.

Il était écrit que ce jour malheureux finirait plus malheureusement encore. La physionomie de Philippe, lorsqu'il vint me trouver le soir, n'annonçait rien de bon :

— C'est bien ennuyeux, mon pauvre garçon, me

dit-il, mais je crains bien qu'il ne vous faille lever le camp. Nous ne pouvons plus nous fier à la vieille Swigsby. Charley, mon ami, si vous ne voulez pas retourner chez vos parents comme un garçon raisonnable, il faut établir vos quartiers ailleurs.

Il n'y avait évidemment pas d'alternative. Je partis le lendemain matin; mais le bon Philippe ne me quitta que lorsqu'il m'eut installé dans un humble logement situé à peu de distance et dans une localité où je pouvais continuer mes recherches sans crainte d'être reconnu. Philippe insista pour payer le loyer qui se montait à cinq shellings par semaine; mais lorsque je lui représentai qu'en acceptant de l'argent je compromettais peut-être mon avenir, ce cher ami consentit à acheter quelques articles de ma garde-robe, dont le montant pouvait suffire à mon entretien pendant toute une semaine et me permettre de laisser intacte ma demi-couronne.

C'est ainsi que je me trouvai pour la seconde fois voguant à la dérive sur l'océan du monde. La

fortune continua toute la semaine à me tenir rigueur. Partout le même regard soupçonneux et scrutateur m'accueillait invariablement. Que je brossasse soigneusement ma veste ou que j'y fisse des trous habilement ménagés aux coudes, il semblait qu'il me fût impossible de trouver le juste milieu entre un enfant de bonne famille et un vagabond.

Je ne décrirai pas mon existence pendant ces tristes jours. Mes espérances et mes ressources diminuaient rapidement, et la moitié de la seconde semaine me trouva avec mon loyer payé, il est vrai, mais dénué de tout, sauf des vêtements que j'avais sur moi et d'une pièce de six pence.

De guerre lasse, j'avais renoncé à chercher de l'emploi. J'étais bien décidé à ne pas retourner à la maison. Je n'avais plus entendu parler de Philippe, et je craignais de le compromettre en allant le trouver. Que faire ?

Un matin que je me traînais faiblement dans la rue, mourant presque de faim et palpant de temps à autre la pièce de six pence au fond de ma poche,

comme si la vue d'une boutique de rôtisseur eût dû l'en faire sortir, je remarquai un vieux juif accroupi sur la dernière marche d'un perron. Ce n'était pas un juif très-propre; non, je ne pense pas en avoir jamais rencontré depuis un plus sale; mais mon attention fut attirée vers lui par un garçon de cabaret qui avait murmuré en passant : « Il est fini le vieux ! » tout en sifflant entre deux doigts, et presque au-dessus de la tête du juif, un refrain de congratulation en l'honneur de la circonstance.

Le vieux juif leva les yeux d'un air languissant; son visage, si crasseux qu'il fût, n'était pas ignoble. Comme il m'était parfaitement égal d'errer n'importe où, je revins sur mes pas pour le regarder encore. Il était d'âge très-avancé, couvert de haillons; et je n'ai jamais vu la faim écrite en caractères plus lisibles sur une face humaine, la mienne excepté. Il tendit faiblement le bras de mon côté, comme une personne mourante, mais il ne demandait pas l'aumône, et je passai outre. Soudain, une pensée me frappa : « Si ce vieillard venait à mourir ! »

Les six pence firent un bond au fond de ma poche, comme si la même idée leur fût aussi venue. Je m'éloignais en hésitant; car si je cédais à un mouvement charitable, que deviendrais-je moi-même? Si j'avais au moins pu partager avec le vieillard! Mais comment demander à un moribond de me rendre sur une pièce d'argent?

Je repassai une seconde fois devant lui.

Fût-ce une erreur de mon imagination, ou les six pence me donnèrent-ils réellement un coup dans le côté par manière de reproche? « Mais, leur répondis-je, vous êtes ma dernière espérance; en me séparant de vous, je renonce à un million... à deux millions, à trois peut-être! »

Un dernier coup des plus énergiques me décida. Je revins précipitamment sur mes pas et laissai tomber mes deux millions dans la main du vieillard.

III

J'AI ENFIN UNE PLACE

Je sais à peine comment le reste de la journée se passa pour moi. Vers le soir, comme je reprenais faiblement le chemin de mon logement, épuisé de fatigue et de besoin, je m'arrêtai machinalement devant la boutique d'un boulanger. Quelqu'un me toucha l'épaule. C'était le vieux juif. Un changement avantageux s'était opéré chez lui, et de nous deux, ce n'était certainement pas moi qui paraissais le plus vivant.

— Voilà de bons petits pains, dit-il d'un air d'approbation. Vous avez faim?

Trop faible pour parler, je lui répondis par un signe de tête.

— Et... et vous n'avez pas d'argent? me demanda le vieillard d'un air surpris.

Je fis un signe négatif et me disposai à m'éloigner.

— J'ai... j'ai dépensé la pièce de six pence,

reprit le juif, mais si vous ne dédaignez pas l'hospitalité d'un pauvre homme, je vous offre à souper... et un gîte, si vous le désirez aussi. Je demeure à deux pas d'ici.

Je le regardai avec surprise et le suivis en silence. Prenant alors une allure de mendiant, il se traîna d'un pas chancelant vers une rue sombre et étroite; là, s'arrêtant devant une des premières maisons, il frappa de sa béquille contre une des fenêtres.

— Vous prendrez la basque de mon manteau quand on ouvrira la porte, me dit le vieux juif, car vous pourriez trouver qu'il fait un peu sombre à l'intérieur.

Il faisait, en effet, si sombre, qu'il me fut impossible de distinguer la personne qui nous fit entrer; mais une voix argentine, qui n'était point celle du juif, laissa échapper une exclamation de bienvenue. Puis *elle* disparut comme un esprit dans une pièce située à l'étage supérieur, où nous la suivîmes à tâtons.

Je vis alors, à la lueur vacillante d'un bout de

chandelle qui brûlait dans un coin, une jeune fille d'environ quinze ans, vêtue d'une épaisse robe blanche qui lui tombait jusqu'aux talons et qui, autant que je pus en juger, semblait composer tout son vêtement. Ses manches larges étaient relevées jusqu'aux coudes, comme si elle eût été occupée à quelque soin de ménage, et ses pieds étaient nus, ce qui expliquait le silence de ses mouvements. Un large filet blanc retenait ses cheveux noirs. Quant à son visage !... quelque jeune et épuisé que je fusse, un regard jeté sur son incomparable beauté me plongea tout à coup dans une espèce d'extase. « Est-ce bien une femme ? » me disais-je en retenant mon souffle. Et lorsqu'elle resta immobile, comme une statue d'albâtre, un de ses beaux bras tendus vers moi et interrogeant du regard le vieux juif, je fus sur le point de tomber à ses pieds et d'adorer celle qui me semblait appartenir plus au ciel qu'à la terre.

— Le souper, Zell, dit le vieillard, m'arrachant brusquement à mon extase. Zell disparut.

Le reste de cette soirée se passa pour moi

comme un rêve entrecoupé de visions célestes. La fatigue et l'inanition me forçaient à sommeiller en dépit des efforts que je faisais pour manger. Mais dans les intervalles, il me semblait que j'étais assis à un festin entre la reine des fées et un vieux juif déguenillé qu'elle appelait son grand'père; il me semblait entendre ce dernier lui parler de moi, comme si j'eusse été absent, et lui raconter, à propos d'une pièce de six pence, une histoire qui paraissait l'intéresser beaucoup. Enfin j'entendis la jeune reine, ou la fée Titania, qui disait d'une voix compatissante :

— Pauvre enfant! il devrait être au lit.

Et, sans plus de cérémonie, elle m'y installa elle-même.

On m'avait improvisé un lit sur le plancher de la chambre où nous nous trouvions, et la dernière chose que je me rappelai fut le pied de Titania, pied si mignon, si blanc, si gracieusement veiné de bleu et si près de mes lèvres, que je l'aurais volontiers baisé si je l'eusse osé... mais je m'endormis tout en y pensant.

Mon sommeil fut si profond, que lorsque je m'éveillai le lendemain matin, Zell et son grand-père achevaient déjà de déjeuner. Tous deux étaient habillés comme la veille. Ce vieillard sale et couvert de haillons formait un singulier contraste avec la ravissante créature, aussi fraîche qu'un bouton de rose, qui était assise auprès de lui. Si sa beauté s'était déjà révélée la veille dans une demi-obscurité, la clarté du jour ne la faisait ressortir que plus avantageusement. C'était le type juif, il est vrai, mais dans ce qu'il a de plus exquis, de plus délicat.

Je restais immobile et comme plongé dans une délicieuse stupeur, incapable de détacher mes regards de cette merveille de la création. Si l'amour se révéla jamais chez un enfant de douze ans, ce fut là l'origine d'une passion que rien ne put éteindre dans la suite.

Zell s'aperçut tout à coup que j'étais éveillé; elle m'apporta une tasse de thé, puis elle sortit de la chambre et le vieillard vint s'asseoir auprès de moi. Il me fit quelques questions sur ma famille. Je

lui répondis avec naïveté que, pour le moment, je ne pouvais lui donner aucun renseignement à cet égard, m'étant engagé, ajoutai-je, à faire moi-même mon chemin.

— Puisque vous avez été franc avec moi, mon enfant, me dit-il, je le serai aussi avec vous. Quoique je sois très-pauvre... oh! très-pauvre! je ne suis pas, comme vous le pensiez, un mendiant; j'ai quelques moyens d'existence, mais ces moyens d'existence m'obligent à m'absenter fréquemment. Ma petite-fille, ma Zell, — je ne sais quel fou lui a donné ce nom; elle s'appelle Zerniah, — n'a ni famille ni amis. Pour des motifs que je ne puis vous expliquer, elle ne quitte jamais cette maison. Le cœur me saigne lorsque je songe à l'isolement auquel je suis forcé de la condamner. Restez quelque temps avec nous, mon enfant, vous aurez la nourriture, le logement, et peut-être quelque bagatelle en sus, lorsque les temps seront meilleurs. Vous pourrez faire les commissions de Zell et l'aider dans les soins du ménage. Qu'en dites-vous?

On m'eût offert la couronne d'Angleterre, que

mon cœur n'eût pas battu d'une joie plus intense. Rester avec elle! la voir, la servir, être son heureux esclave!

J'ignore ce que je répondis, je sais seulement que, dix minutes plus tard, le vieux juif étant parti, j'étais occupé à laver les tasses à thé sous la direction de ma gracieuse maîtresse, et qu'en ayant cassé une, je recevais un soufflet sans plus de cérémonie. Zell était évidemment aussi vive qu'elle était belle; forte de la supériorité que quatre printemps de plus lui donnaient sur moi, elle ne faisait pas plus cas de ma personne que d'un petit chat.

La chambre où nous nous tenions et celle où couchait la jeune fille étaient, comme elle, d'une propreté irréprochable; le reste de la maison était, selon toute apparence, livré à la poussière et aux ravages du temps. Une somme de quatre pence et demi environ, que le maître du logis laissait chaque matin avant son départ, devait pourvoir à nos maigres repas. Ma jeune maîtresse me donnait les directions nécessaires touchant le meilleur parti que je pouvais tirer de ce capital, et, à mon retour,

me récompensait, selon mes succès, par un gracieux sourire ou par un soufflet bien appliqué.

Comme miss Zell m'honorait rarement de ses confidences, ce ne fut que peu à peu que je recueillis de sa bouche les détails suivants : mon hôte, Moïse-Jérémie Abraham, poussait si loin la parcimonie, qu'il aurait pu rivaliser avec les plus célèbres avares du siècle, et même les éclipser, s'il avait eu quelque chose à mettre de côté. Sa petite-fille n'était habillée telle que je la voyais qu'afin de lui ôter toute possibilité de sortir et de faire des dépenses. Mais lorsque, assis sur le plancher, je levai les yeux vers Zell, tandis qu'elle me racontait tout cela, il me vint tout à coup à l'esprit que le vieillard pouvait bien avoir un motif plus plausible encore pour la tenir en chartre privée. Elle me dit aussi que M. Abraham, absent en général jusqu'à la tombée de la nuit, rentrait certains jours encore plus tard, et finalement, que je ne devais pas être surpris si, l'un ou l'autre des jours en question, j'entendais son signal accoutumé contre la fenêtre avant son pas sur l'escalier. « Et

malheur à vous, ajouta ma maîtresse en me menaçant avec sa petite main, si vous trahissez notre secret. »

Notre secret! Mon cœur se serra. Je compris immédiatement ce qu'elle voulait dire et ressentis le premier aiguillon de la jalousie. Zell aimait!

— Pourquoi rougissez-vous ainsi, stupide enfant? me dit-elle moitié riant, moitié fâchée. Pouvons-nous nous fier à vous, oui ou non?

Je balbutiai une réponse plus ou moins intelligible touchant mon entier dévouement, et je ne doute pas qu'elle ne fût l'expression sincère de ma pensée.

Mon dévouement ne tarda pas à être mis à l'épreuve. Ce même soir, un de ceux où M. Abraham rentrait plus tard que de coutume, son signal se fit entendre à la fenêtre. Zell m'ordonna de la suivre, descendit rapidement l'escalier, ouvrit la fenêtre, et, l'instant d'après, elle était dans les bras d'un individu dont l'extérieur misérable semblait ne le céder en rien à celui de son grand-père.

Pendant un moment, elle se prêta à ses caresses;

puis, se retirant, elle laissa sa main dans celle de l'inconnu, que ce monstre, quel qu'il fût, semblait dévorer de baisers. Puis commença une conversation à voix basse, durant laquelle j'observai qu'il était question de moi. Soudain, comme s'il eût été alarmé par quelque signal du dehors, l'étranger s'éclipsa et nous remontâmes dans la chambre.

Le lendemain matin, ma maîtresse me remit une lettre sans adresse. Je devais la porter à une certaine boutique et la donner à un certain étranger qui m'aborderait. Aucun *certain étranger* ne s'y trouvait. Ne pouvant me résoudre à retourner auprès de Zell sans avoir rempli ma mission, j'essayai de gagner du temps en faisant quelque menue emplette, lorsqu'un phaéton s'arrêta à la porte. Un gentleman en descendit et entra dans la boutique. C'était un fort bel homme; ses épaisses moustaches noires étaient soigneusement frisées; il portait de longs éperons dorés et avait tout l'extérieur d'un officier. Il était bien connu des gens de la boutique, car il se mit à causer et à rire avec la maîtresse sans rien acheter. Était-ce bien là *mon*

étranger? A tout hasard, je m'arrangeai pour lui laisser voir la lettre dont j'étais porteur. Nous sortîmes ensemble de la boutique.

— Donnez-moi vite cela, me dit vivement l'étranger. Prenez ceci et *ceci*, ajouta-t-il en me remettant une autre lettre et une demi-couronne, et trouvez-vous ici demain matin.

Je lui répondis que je n'avais pas besoin de son argent, mais que je me chargerais de son message. Il me regarda d'un air surpris et s'éloigna dans son phaéton.

La joie que je vis briller dans les beaux yeux de Zell et la petite main blanche qui caressa les boucles de mes cheveux, tandis que ma jeune maîtresse lisait la lettre, furent pour moi une récompense suffisante. Bien plus, Zell, m'honorant enfin de toute sa confiance, m'apprit que l'étranger était John Loveless, fils du fier comte de Saint-Buryans, avec lequel, vu quelque petite difficulté pécuniaire, le pauvre lord John était pour le moment en si mauvais termes, qu'il n'était guère probable que le comte consentît au mariage de son fils avec la

petite-fille d'un pauvre juif. De là, la nécessité de ces entrevues secrètes dont Zell cherchait à atténuer le fâcheux côté en défendant sévèrement au jeune homme de jamais franchir le seuil de la maison.

Le lendemain matin, lord John fut aussi exact que moi au rendez-vous.

Il me prit familièrement le bras.

—Venez faire un tour sur la rivière, mon garçon. J'ai à vous parler.

Nous n'étions pas éloignés de la Tamise. Nous entrâmes dans un bateau et poussâmes au large. Mon compagnon causait gaiement. Il me dit enfin :

—Je suis sûr que le vieux juif vous tient joliment serré. Que peut-il faire de tout son argent? Voyons, soyez franc ; ne l'entendez-vous jamais compter ses guinées?

Je niai formellement qu'il en fût ainsi ; j'affirmai que M. Abraham était à peu près dénué de tout, et je donnai de si bonnes raisons à l'appui de ma conviction, que lord John parut ébranlé. Il devint

grave, pour ne pas dire morose, et pendant notre retour sembla très-contrarié.

Je ne racontai pas à ma maîtresse tout ce qui s'était passé; je n'aurais pu éviter de lui parler de la mauvaise humeur que lord John avait témoignée lorsque je lui avais décrit sa pauvreté, et elle aurait pu en être attristée.

A partir de ce moment, les visites de lord John furent moins fréquentes et les sourires de ma maîtresse plus rares. Elle perdit toute sa vivacité, et elle restait quelquefois si longtemps immobile, ses bras d'albâtre croisés sur ses genoux, que je craignais presque qu'elle ne fût morte. Je me glissais alors à la portée de son regard, n'eût-ce été que pour en changer l'effrayante fixité.

Un événement terrible vint l'arracher à cette torpeur. Un soir, le vieux juif fut ramené mourant à la maison. Il avait été attaqué et dévalisé dans la rue par quelques scélérats. Quoiqu'il n'eût reçu aucune blessure mortelle, l'ébranlement qu'avait éprouvé son système nerveux, mais par-dessus tout le vol dont il disait avoir été victime, et sur lequel

il revenait sans cesse, contribuèrent à accélérer sa fin. En dépit de tous les secours, il s'affaiblit rapidement et mourut à minuit.

Ma maîtresse, qui ne l'avait pas quitté un instant, supporta ce coup avec une étrange résignation. Elle ne pleura pas, mais son visage pâle et l'éclat fiévreux de son regard me frappèrent de terreur.

On trouva un testament rédigé dans les formes, par lequel le vieillard léguait à sa petite-fille, Zerniah Abraham, tout ce qu'il possédait, et lui désignait pour tuteur un nommé Lemuel Samuelson. On ne sut jamais à combien avait pu se monter la somme qu'il avait sur lui lorsqu'il fut dévalisé. L'argent qu'on trouva dans la maison suffit à peine pour payer le médecin, et le mobilier ne valait probablement pas plus de vingt à trente livres sterling. Nous en vendîmes une partie, afin de pouvoir faire enterrer décemment le vieillard; le reste devait servir à acheter des vêtements à Zell et pourvoir à nos besoins jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque moyen d'existence. Cela fait, rien de plus triste que l'aspect de la maison; mais

que dirai-je de ma pauvre maîtresse? Quoiqu'elle n'en parlât jamais, l'indifférence de lord John, qui, dans ces tristes circonstances, n'avait pas donné signe de vie, l'avait profondément blessée.

Un jour que je me promenais d'un pas agité dans la chambre, me demandant ce que je pourrais dire à Zell pour la consoler, elle leva soudain la tête.

— Charley, me dit-elle, voulez-vous aussi m'abandonner?

— Zell! vous abandonner!

Et comme un jeune fou que j'étais, je me mis à sangloter.

— Je vous en prie... mon cher enfant... mon bon Ch... »

La pauvre Zell n'en put dire davantage, et appuyant sa tête contre la table, elle fondit en larmes.

Presque au même instant, mon attention fut attirée par un petit garçon qui, de la rue, me faisait signe d'aller lui parler. Je prétextai quelque excuse et sortis aussitôt.

— Un gentleman m'a donné un shelling pour

venir vous dire qu'il vous attend au coin de la rue, me dit le petit garçon.

Je trouvai, en effet, lord John Loveless au coin, ou, pour parler correctement, au détour de la rue.

— Eh bien, mon garçon, me dit-il à la hâte, je suis ici au grand risque de... de me compromettre; je n'ai qu'un moment à ma disposition. Et votre maîtresse, se porte-t-elle bien? A-t-elle quelques ressources? Le vieux est-il décidément mort comme un mendiant?

Je répondis que M. Abraham n'avait jamais été un mendiant, mais que nous n'avions point d'argent, et que nous nous proposions de chercher du travail dès que Zell aurait ses vêtements de deuil.

Lord John parut ému et fit un mouvement dans la direction de la maison.

—Ne voulez-vous pas entrer? lui demandai-je en faisant un effort sur moi-même.

— Eh... non, répondit-il; je ne le puis. Une affaire importante m'appelle ailleurs. Tenez, mon garçon. Donnez-lui ceci et dites-lui que j'ai été

absent avec mon régiment; sans cela, je serais venu plus tôt.

Et si jamais noble gentleman prit ses jambes à son cou, je crois que lord John l'emporta encore sur lui.

Ce fut à genoux, aux pieds de ma maîtresse, que je lui racontai fidèlement ce qui venait de se passer. Zell m'écouta sans détourner une seule fois les yeux des miens, puis elle me dit :

— Mettez sa... sa misérable aumône sous enveloppe et portez-la à l'adresse que je vais vous donner.

Ce qui fut strictement exécuté.

Mais les événements de la journée ne touchaient point à leur fin. Vers le soir, comme nous nous entretenions de nos projets pour le lendemain, un étranger demanda d'un ton assez péremptoire à être admis. Il entra suivi d'un autre individu qui, selon toute apparence, avait rôdé furtivement aux alentours, produisit quelques papiers et se déclara le légitime possesseur de la maison. C'était notre propriétaire. Notre loyer était considérablement

en arrière; les réclamations et les menaces de cet homme ayant été sans effet sur l'excentrique M. Abraham, il avait pris les mesures nécessaires pour rentrer dans son bien, et mû par sa haine invétérée pour tous les locataires juifs, ainsi qu'il le déclara ouvertement, il venait faire valoir ses droits.

Toute remontrance eût été inutile. Nous ne possédions pas un shelling, et, en fait de mobilier, nous n'avions que nos lits, deux ou trois chaises, une table et quelques ustensiles de cuisine, dont la valeur ne représentait pas la moitié de la dette.

— Mais, au moins, monsieur, dit ma maîtresse, vous ne voudriez pas nous mettre à la porte *ce soir?*

— Hum! dit le propriétaire, pas positivement. Mais je suis fait à toutes ces finesses-là. Oui, j'y suis fait! Sans lits et sans fenêtres, vous serez bientôt disposés à partir. Mettez la main sur tout ce que vous trouverez, Bill Blosam, et un peu vite.

Il sera bientôt nuit close, monsieur, dit Zell, pâle comme la mort. Au nom du ciel, laissez-nous au moins l'abri des fenêtres!

— Mettez un châle, dit froidement le propriétaire.

Il secoua brusquement le châssis de la fenêtre qui tomba avec fracas. Mais la menuiserie vermoulue, privée de son support et cédant, eût-on dit, à une pression intérieure, se détacha aussi avec un bruit qui ébranla toute la maison, entraînant à sa suite une véritable pluie de guinées. En un clin d'œil, la chambre fut littéralement jonchée d'or.

— Peste ! dit le propriétaire qui recula à moitié aveuglé par la poussière.

Ma maîtresse fut la première à reprendre son sang-froid. Un watchman qui passait devant la maison, s'était arrêté en entendant le tapage. Elle me pria de le faire entrer, et, congédiant le propriétaire devenu plus traitable à la vue de tout cet or, elle s'assura la protection d'un fidèle gardien pour la nuit. Elle dépêcha aussi un messager à M. Lemuel Samuelson, qui arriva à l'aube et joignit ses recherches aux nôtres.

Deux mille sept cents guinées avaient été éparpillées sur le plancher. Dans différentes parties de

la maison, et enfouis pour la plupart dans les fissures et les crevasses de la menuiserie, se trouvaient des billets de banque pour la somme de trente-deux mille livres sterling. Mais tout cela n'était qu'une bagatelle, comparé aux valeurs en papier que le vieil avare avait réunies en un seul bloc et qui représentaient l'immense somme de deux cent quatre-vingt-dix mille livres sterling.

— Et maintenant, ma chère, dit M. Samuelson lorsque toutes les recherches possibles furent terminées, vous nous ferez le plaisir à MM. Samuelson et à moi, d'accepter l'hospitalité chez nous jusqu'à ce que vous ayez pris une décision.

Zell accepta sans hésiter. Depuis la découverte du trésor, elle avait eu des intervalles de profonde mélancolie. Pensait-elle à ce qui aurait pu arriver si son grand-père eût été moins dissimulé? Elle m'avait à peine adressé une parole, et lorsque M. Samuelson vint d'un air obséquieux lui offrir la main pour la conduire à la voiture, c'est à peine si j'espérais un mot d'adieu de sa part. Ce fut son tuteur lui-même qui attira son attention sur moi,

en lui demandant si elle n'avait aucun ordre à donner au jeune garçon.

— Au jeune garçon! répéta Zell d'un air distrait.

— Passez à mon bureau, mon ami, me dit M. Samuelson, qui était impatient de partir. A propos, quel est votre nom?

Je ne répondis pas. Je n'avais des oreilles et des yeux que pour ma maîtresse.

— Vous êtes de mauvaise humeur, hein? dit M. Samuelson. Tant pis pour vous. Venez, ma chère.

— Charley! Charley! s'écria Zell.

J'étais là comme paralysé. Elle me fit un signe de la main, mais son tuteur l'entraîna avec lui.

Je restai assis toute la journée devant la fenêtre, comme si je me fusse attendu à voir revenir Zell, bien qu'en réalité je n'en eusse point l'espoir. Je savais que ma bien-aimée maîtresse était partie... partie pour toujours, emportant avec elle toute joie, tout bonheur, tout désir de vivre. Lorsque la faim se fit sentir, je n'eus pas le courage d'aller chercher quelque nourriture, et à l'heure où nous avions coutume de préparer notre souper, pendant

ces heureuses soirées à jamais passées, je me traînai vers le petit lit de Zell et m'y laissai tomber, accablé de lassitude et de chagrin. Les oreilles me bourdonnaient et mon pouls semblait moins battre que frémir douloureusement. Mes idées s'embrouillèrent, des rêves étranges m'assaillirent, je m'entendis crier et me débattre, puis... obscurité complète.

Je me réveillai dans la maison de mon père. J'y étais depuis trois semaines; quoique très-faible, j'étais en convalescence, et je fus bientôt en état de retourner en pension, mais pas à Glumper-House.

J'appris que, dans mon délire, j'avais révélé mon nom et ma demeure. Je ne saurais dire quelles autres révélations je fis dans la suite : je sais seulement que le nom de Zell était presque aussi familier à ma mère et à mon espiègle petite Agnès qu'il me l'était à moi-même. Elle était ma reine, mon amour, ma maîtresse bien-aimée, et ce fut avec la ferme conviction que je la reverrais un jour, que je grandis et atteignis l'âge d'homme.

On donnait un grand bal au château de Dublin. A ce bal, en ma qualité de jeune lieutenant de dragons et de membre de la société qui avait organisé la fête, j'avais l'honneur d'être présent. La réunion était plus brillante et plus nombreuse qu'à l'ordinaire, car c'était le dernier adieu d'un vice-roi des plus populaires.

Ce noble seigneur allait et venait au milieu de ses hôtes souriants : — il s'arrêta près d'un groupe d'officiers, à quelques pas de moi.

— Eh bien, messieurs, dit Son Excellence, quel est l'heureux chevalier? Assurément, une si belle conquête ne nous échappera pas. Beauté resplendissante!... grâces, talents et douze mille livres sterling de revenus annuels. Honte à l'Irlande, si cette ravissante Mexicaine nous quitte, car on dit qu'elle retourne à Mexico sans avoir fait un choix.

— Elle ne nous quittera pas, milord, répondit le colonel Walsingham.

— Ah! Et qui l'emporte? demanda le vice-roi en témoignant presque autant d'intérêt que s'il eût été lui-même un des aspirants.

— Ce point est encore douteux, dit le jeune lord Goring. On cite Hawkins, Rushton, O'Rourke, Walsingham, Saint-Buryans et mon humble personne, mais Saint-Buryans de préférence.

— Et pourquoi cela ? demanda Sa Seigneurie.

— La jeune personne a été assise toute la soirée auprès de la mère de Saint-Buryans, dit Goring à voix basse, et lady Saint-Buryans est bien la femme la plus habile à mener une affaire à bonne fin.

— Vous dites que cela se décidera ce soir ?

— Oui. La jeune personne ne dansera qu'une fois... la dernière contre-danse. Nous avons tous sollicité l'honneur d'être son heureux cavalier, mais elle réserve son choix. Il a été convenu qu'on en accepterait l'augure. Votre Excellence comprend? Les aspirants éconduits se retireront.

Son Excellence sourit et passa outre.

Quelques instants après, un mouvement qui se fit autour de moi attira mon attention. Tous les regards semblaient dirigés vers le même objet. Au centre de la salle et appuyée sur le bras de lord John Loweless, devenu comte de Saint-Buryans,

passait ma gracieuse maîtresse! Zell.... plus grande, plus femme, mais non plus belle, cela eût été impossible. Elle me regarda en face; il me sembla un instant qu'elle s'arrêtait; mais non, ses beaux yeux se détournèrent tristement, et elle passa outre sans avoir l'air de me reconnaître. Dix ans s'étaient écoulés.

L'orchestre annonça la dernière contredanse. Comme subjugué par quelque charme, j'allai me placer vis-à-vis de la chaise de la belle Mexicaine, quoique à une grande distance. Je vis les aspirants rivaux se réunir autour d'elle avec une retenue qui témoignait de leur bonne éducation, et aller les uns après les autres solliciter l'honneur de danser avec elle. Tous furent refusés. Il ne restait plus que Saint-Buryans. Il s'approcha avec confiance, sa mère l'encourageant d'un sourire victorieux. Zell se leva avant qu'il eût le temps d'ouvrir la bouche.

— Donnez-moi le bras; je désire traverser la salle, lui dit-elle avec hauteur.

Elle s'approcha de moi et, détachant son bras

du bras de lord Saint-Buryans, elle me tendit ses deux petites mains :

— Charley! Charley! ne me reconnaissez-vous pas? Je viens vous demander de... de danser avec moi... avec votre ancienne amie Zell. »

. . . . . .

Nous possédons plus d'un parc peuplé de cerfs, mais ce fut de celui d'Écosse que, d'après le conseil de Zell, — qui prétend toujours être plus âgée et plus réfléchie que moi, — j'envoyai à mon ami Jack Rogers un quartier de venaison digne de la table d'un roi.

Digitized by Google

LES AVENTURES

D'UN

TAMBOUR EN AMÉRIQUE

— Monsieur est Anglais, sans nul doute? et y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander, monsieur, si c'est votre premier voyage aux États-Unis?

Le gentleman par qui ces questions m'étaient adressées avec l'accent nasillard particulier aux habitants de la Nouvelle-Angleterre, venait d'entrer dans le salon du petit hôtel tenu par le colonel Pegler de Lockhaven, en Pensylvanie. Il n'était pas arrivé modestement, comme moi, par la voiture publique, mais dans un léger tandem qu'il conduisait lui-même. C'était un bel homme, grand de taille, avec des cheveux noirs, le regard cu-

rieux, le teint plombé. Sa mise dénotait une certaine élégance, en dépit de la poussière dont il était couvert.

— Monsieur veut-il dîner? demanda le garçon nègre, qui entra avant que j'eusse eu le temps de répondre que je venais en effet de traverser l'Atlantique pour la première fois. Le nouveau-venu répondit affirmativement, parcourut des yeux la carte des mets et des vins, puis sortit précipitamment pour aller, disait-il, se débarrasser de la couche de poussière qu'il avait ramassée sur les routes de la Pensylvanie.

Cicéron, le nègre, transmit ses ordres au comptoir et à la cuisine, puis revint à son occupation favorite, qui consistait à regarder par la fenêtre et à tuer les moustiques avec sa serviette. Les manières du nouveau-venu avaient produit sur lui une impression favorable et il ne fit point mystère de son opinion.

— Pour sûr, c'est quelque grand personnage. Quels beaux chevaux! Albanais pur sang. Et la voiture! et les harnais d'argent plaqué! On n'en

voit pas tous les jours de semblables dans cet affreux trou de Lockhaven. Je déteste Lockhaven, moi ! et je vais prévenir mon maître que je partirai à la fin du mois. Cicéron est du Sud et n'est pas habitué aux coutumes parcimonieuses du Nord.

L'étranger, Cicéron n'en doutait pas, était gouverneur d'un État, maire d'une ville, ou tout au moins chef de quelque grande maison de commerce de New-York.

Mais, l'objet de son admiration ayant reparu dans une tenue irréprochable, Cicéron s'interrompit au milieu de ses conjectures pour aller chercher la dinde, les tranches de venaison, le jambon, le poisson bouilli et les légumes, qui constituaient le repas le plus recherché que l'on pouvait se procurer chez le colonel Pegler. Il les servit bientôt avec une bouteille de vieux madère, et l'Américain dévora son repas sans parler, avec la promptitude particulière à sa nation. Ce ne fut qu'après avoir satisfait cet appétit transatlantique qu'il m'adressa de nouvelles questions.

— Monsieur voyage en touriste?

— Pas précisément, » répondis-je avec une certaine hésitation, car, n'étant pas familiarisé avec le pays et ses usages, j'étais sous l'influence d'une profonde tristesse. Les six semaines que j'avais passées en Amérique avaient été pour moi six semaines d'ennuis et de déceptions. Je sentis les yeux scrutateurs de l'étranger fixés sur moi avec une persistance qui eût été taxée d'impertinence dans l'ancien monde, mais qui pouvait être jugée moins sévèrement dans le nouveau.

— Permettez-moi de vous offrir un verre de ce vin; il n'est vraiment pas mauvais, quoiqu'il ne ressemble pas plus à du madère qu'une huître d'Hoboken ne ressemble à un alligator du Mississipi, me dit avec bonhomie mon ami improvisé, lorsqu'il me vit prendre mon chapeau et regarder du côté de la porte comme si je méditais ma retraite. Vous me rendrez un véritable service en me tenant compagnie, ajouta-t-il, et j'espère que vous ne m'abandonnerez pas à ma solitude ou à la société d'un tavernier de village.

Ne voulant pas paraître incivil, je pris le siége

que m'offrait l'aimable Yankee, et, sur son invitation, je remplis mon verre. Le vin était bon; beaucoup meilleur que le catawba dont j'avais été forcé de me contenter, vu l'état peu florissant de ma bourse. L'Américain cessa de m'adresser des questions directes, comme il avait fait jusqu'alors; mais, au moyen d'insinuations délicates, il parvint à me faire entrer dans des détails dont je fus étonné moi-même lorsque j'y réfléchis ensuite.

Quoique jeune, je n'étais pas assez novice pour mettre spontanément au courant de mes affaires un étranger curieux; mais ma nouvelle connaissance sut me persuader qu'elle n'était pas inspirée par une curiosité banale, et je fus d'autant plus sensible à la sympathie qu'elle me témoigna, que j'étais seul dans un pays étranger où je n'avais rencontré jusque-là que froideur et mécomptes.

Je lui appris donc que j'avais été habitué dès l'enfance à me considérer comme l'héritier futur de mon oncle, M. James Hill, de Cockinton, possesseur d'une fortune considérable; mais qu'une fâcheuse mésintelligence, dont je ne croyais pas que le

blâme dût retomber sur moi, s'étant élevée entre nous, je n'avais pas cru devoir me soumettre à ce que je considérais comme une exigence injuste; j'avais préféré voir mon nom effacé du registre des inscriptions de Cambridge et renoncer à tout espoir d'héritage pour aller me créer une position. J'ajoutai qu'un ancien camarade de collége m'avait conseillé de partir pour l'Amérique en me forçant d'accepter l'argent de mon passage, mais que je n'avais pas jusqu'alors été plus heureux dans le nouveau monde que dans l'ancien. Ce jour-là même, ayant sollicité l'emploi de sous-inspecteur des travaux du canal du Susquehanna, j'avais été repoussé faute de connaissances pratiques.

Ma dernière ressource, ainsi que je le dis à l'Américain, était de m'engager comme professeur de mathématiques dans quelque pension.

Mon interlocuteur hocha la tête.

— Triste ressource que celle-là, mon cher monsieur. On ne fait pas grand cas des professeurs dans notre glorieuse république. Les deux grands pouvoirs en Amérique sont la magistrature et le

commerce. Ils mènent au congrès et au sénat, aux postes élevés dans la diplomatie, à la présidence, à tout enfin. La magistrature n'est pas de mon ressort; mais pour le commerce... hum! Accepteriez-vous l'emploi de tambour (*drummer*)?

— Tambour! répétai-je avec un profond étonnement, car mon interlocuteur ne ressemblait à rien moins qu'à un militaire; que voulez-vous dire?

L'Américain fronça les sourcils, et, oubliant sa courtoisie habituelle, il murmura quelques mots sur « l'ignorance britannique, » puis il m'apprit que l'emploi d'un tambour consistait à faire des voyages, à solliciter des commandes, à effectuer des achats et des ventes, à conclure des marchés, à faire rentrer les créances, en un mot, à servir par tous les moyens possibles les intérêts de ses patrons.

— Par le fait, dis-je alors, ce que vous appelez un tambour ressemble fort à ce que nous appelons, en Europe, un commis-voyageur.

— Exactement, répondit le Yankee; seulement, comme nous sommes dans un pays de lumières et

de liberté, la position sociale d'un commis-voyageur est infiniment supérieure à celle qu'il occuperait dans vos îles Britanniques, ce triple nid de préjugés. Enfin, l'emploi est vacant dans notre maison, et s'il vous convient, je vous offre douze cents dollars d'appointements, un pour cent sur les bénéfices, et, pour frais de voyage, une allocation égale à celle que la république accorde aux membres du congrès... Voici notre adresse. »

Et il me tendit une carte glacée, sur laquelle se détachaient, en lettres d'or, les mots :

Petter, Latch et Jarman, 4e rue, New-York. G. J.

— G. J., dis-je avec embarras; que signifient G. J.?

— *General Jobbers* [1], répondit l'Américain avec emphase, et je suis Annibal C. Petter, à votre service. Remplissez votre verre et permettez-moi de sonner pour qu'on nous apporte du vin. — Ici, boule de neige! cria-t-il à Cicéron, qui entrait. Donne-nous une seconde bouteille de madère et

1. *Faisant toutes sortes d'affaires.*

quelques morceaux de glace; hâte-toi. — *General Jobbers*, tous les commerces entrent dans notre *partie!* Nous fournissons toute espèce d'articles, depuis la baleine pour crinolines et corsets, jusqu'aux soieries de Lyon. Eh! justement vous avons à effectuer dans l'Ouest une opération qui vous fournira une excellente occasion de déployer votre savoir-faire.

La seconde bouteille n'était pas encore vidée que j'étais bien et dûment engagé comme représentant de la maison Petter et Cᵉ, à condition toutefois que les renseignements pris sur mon compte seraient satisfaisants. Le camarade de collége à la générosité duquel j'avais dû les moyens de partir pour le nouveau monde m'avait donné deux lettres de recommandation pour des négociants de New-York. Ces messieurs n'avaient pas pu me procurer une place, lors de mon arrivée, à cause de la concurrence des Européens qui se trouvaient alors dans cette ville, logés à la même enseigne que moi; mais ils m'avaient bien reçu, et j'avais tout lieu de croire qu'ils ne me desserviraient pas.

Il fut décidé que je me rendrais à Cincinnati, où j'attendrais les fonds que me ferait parvenir la maison de commerce. Je devais acheter au comptant des quantités considérables de grains, de farines, de pommes de terre, de salaisons et autres denrées qu'exporte l'Ouest, — denrées qu'on supposait être en baisse, parce que les marchés de l'Est en regorgeaient. La maison cependant avait des motifs de croire que cet état de choses ne durerait pas, et elle avait déjà pris des arrangements pour envoyer deux cargaisons à Londres, où elle avait conclu un marché avantageux avec le directeur d'un des docks de Sa Majesté.

Comme péroraison, M. Petter tira son portefeuille et me força d'accepter une douzaine de bank-notes.

— Prenez, prenez, cher monsieur; vous voyagez pour notre compte, ne l'oubliez pas. En arrivant à Cincinnati, descendez à l'hôtel du *Président;* c'est là que je vous adresserai les fonds nécessaires. Et quand vous viendrez à New-York, je me ferai un plaisir de vous présenter à mes associés. Latch

possède une délicieuse habitation, et sa femme est une charmante maîtresse de maison. Jarman est garçon comme moi. Je suis certain à l'avance qu'ils approuveront l'engagement que je me félicite d'avoir conclu avec vous... Six heures! Il faut que je me sauve. Adieu, monsieur Hill.

Et Annibal C. Petter s'éloigna, me laissant tout étourdi de cette bonne fortune inespérée.

Je trouvai sur le bateau un grand nombre de membres de ma nouvelle profession, mais aucun d'eux ne connaissait le nom de mes patrons. Il est vrai, comme le fit observer un habitant de Philadelphie, que l'accroissement de New-York était prodigieux, et qu'il s'y fondait chaque année tant de maisons nouvelles, qu'il était impossible que plusieurs d'entre elles ne fussent pas ignorées.

— Petter, Latch et Jarman? répéta l'habitant de Philadelphie d'un air rêveur, un de ces noms ne m'est pas inconnu. Pourtant ce n'est pas Jarman, ni Petter; ce doit être Latch, par conséquent. Attendez donc... Il y avait un garçon de ce nom

qui remplissait l'office de barbier à bord d'un des bateaux du Missouri, le *Jefferson*. Pensez-vous que ce soit cela?

— Assurément non, répondis-je, presque indigné de cette question. Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement M. Latch, mais je puis affirmer, d'après le témoignage de M. Petter, que c'est un homme opulent, et sa femme...

— Tiens, ce Latch avait justement une femme, — non pas qu'il y ait rien d'étonnant dans cette coïncidence, — mais j'ai entendu dire que madame Latch n'avait pas sa pareille pour voler les petits négrillons. Elle possédait un talent tout particulier pour enjôler les mères avec de belles paroles (car Hetty Latch avait reçu une certaine éducation), et elle a enlevé plus d'enfants aux nègres libres de l'Ohio qu'aucun voleur d'esclaves de cette contrée. Ils furent obligés de quiter le pays, dont l'air était devenu malsain pour M. Latch; mais on n'est jamais parvenu à le prendre. C'était un adroit coquin que ce Latch!

L'habitant de Philadelphie s'éloigna alors en

fredonnant, et je ressentis pendant quelque temps un véritable malaise. Cependant cette impression, produite par la conversation que je viens de rapporter, ne tarda pas à s'effacer. En effet, comment admettre un seul instant qu'il pût y avoir autre chose de commun que le nom entre le négociant riche et généreux dont j'étais l'employé et le barbier dont il venait d'être question? Et quel rapport possible entre une personne aimable et distinguée comme sa femme et cette méprisable créature qui, par de vils artifices, arrachait leurs enfants aux négresses crédules afin d'approvisionner les marchés du Sud? C'était absurde, et il y avait même une sorte d'ingratitude de ma part à accueillir un soupçon aussi dénué de fondement. Quel contraste entre mes doutes et la noble confiance de M. Petter, dont les dollars garnissaient ma bourse, et aux frais duquel je voyageais! Je rougis bientôt de ma défiance, et j'évitai dès lors la société de l'habitant de Philadelphie.

J'étais loin d'être isolé dans mon nouveau genre d'existence, et je trouvai bientôt un grand charme

dans la société américaine. J'avais désormais une position avouée, et j'étais délivré de cette humiliante curiosité qui poursuit presque toujours le voyageur dont le rang ou la profession reste une énigme pour le peuple souverain. M. Petter m'avait recommandé d'observer une certaine discrétion relativement à la transaction confiée à mon zèle, et je me tins sur la réserve. Je fus étonné du grand nombre de passagers qui paraissaient se connaître; la plupart se rendaient, comme moi à Cincinnati; quelques-uns seulement continuaient leur route vers l'Ouest.

Un personnage très-communicatif, qui avait commencé par se présenter lui-même comme le rédacteur en chef de l'*Argus*, journal dont, je l'avouai à ma honte, je n'avais jamais entendu parler, me servit d'introducteur auprès de quelques-unes des pâles beautés qui voyageaient avec nous.

— Permettez-moi, monsieur, de vous présenter à madame Pook, une des reines de la mode, à Cincinnati. Ses soirées sont d'un éclat sans pareil, et

elle unit à la beauté, l'élégance, l'esprit, la grâce et la noblesse naturelle. Le major Pook, absent en ce moment, est un citoyen éminent. Il fait des affaires commerciales très-importantes; il approvisionne des villages entiers; c'est aussi un des propriétaires de l'*Argus*, et il pourra vous fournir des renseignement précieux sur le pays.

Je fis un profond salut à une dame d'un aspect imposant, vêtue à la mode française, et qui me regarda à travers une paire de conserves bleues, tandis que ses trois filles me souriaient agréablement.

— Soyez le bienvenu à Colombia, monsieur, le bienvenu dans l'Ouest, me dit madame Pook d'une voix accentuée, je serai heureuse de vous voir à mes soirées, si vous passez quelque temps à Cincinnati.

Je me confondis en remercîments, mais j'eus grand'peine à réprimer une violente envie de rire, car c'était la première fois que mes oreilles étaient frappées de cette étrange prononciation qui consiste à appuyer sur des pronoms ou de modestes

adverbes, sans aucun égard pour le sens de la phrase. Mais madame Pook, bien qu'elle passât pour un esprit fort, était une excellente femme, et lorsqu'elle apprit que j'étais nouvellement débarqué dans le pays, où je n'avais ni parents ni amis, elle me traita avec une bonté presque maternelle qui me fit oublier facilement ses légers ridicules.

Je passai deux ou trois jours fort agréables à Cincinnati avant de recevoir aucune instruction de mes patrons. L'hôtel où M. Petter m'avait recommandé de descendre était très-fréquenté; j'y rencontrais chaque jour une société nombreuse, et en dehors de ces connaissances, j'en fis quelques-unes dans la ville.

Le lendemain de mon arrivée, je reçus une invitation de madame Pook. Elle me présenta au major, et j'eus l'honneur de danser un quadrille avec la plus jeune de ses filles, miss Abigaïl, qui me demanda plus de détails sur l'aristocratie et la cour de la Grande-Bretagne que je n'aurais pu lui en fournir, eussé-je fait une étude spéciale de

l'*Almanach du grand monde* et de l'annuaire de la *Pairie*.

Le quatrième jour, le major m'invita à dîner et m'offrit son concours pour les affaires qui m'avaient amené à Cincinnati. « A moins, ajouta le digne homme, qu'il ne s'agisse de nouveautés; sur ce point je ne saurais vous être d'aucun secours, vous le comprenez, car c'est ma branche à moi-même, et depuis quatre ans, je m'adresse aux négociants de Philadelphie, que je trouve plus rond en affaires que vos orgueilleux marchands de New-York, soit dit sans vous offenser, monsieur Hill, si tant est que vous soyez un des leurs. »

Je m'empressai de rassurer le major : je n'étais point son concurrent, et rien ne m'empêchait de répondre à sa confiance, car j'avais reçu de New-York, ce jour-là même, un paquet de billets de banque accompagné d'instructions précises, et M. Petter me recommandait de consulter quelque citoyen désintéressé dans la question, sur les localités où je pourrais me procurer plus avantageusement les produits dont j'avais besoin.

Le major Pook me fut d'un grand secours dans cette circonstance : comme actionnaire d'un journal fort répandu parmi les fermiers de l'Ohio et de l'Indiana, aussi bien que comme négociant, il connaissait parfaitement les populations des campagnes.

— Monsieur, me répondit-il, je me ferai un vrai plaisir de vous accompagner sur le bateau lundi et de vous mettre en rapport avec quelques-uns des marchands de bestiaux et des plus gros fermiers de l'Ouest. Cela ne me dérange aucunement, je vous assure ; il faut que je m'arrête à Madison, à Tenedos, à Amélia et dans plusieurs autres villes pour mes propres affaires. Il s'agit d'un nouvel assortiment arrivant d'Angleterre, et qui fera crever de jalousie les manufacturiers de Lowell, je l'espère.

M. Pook me donna ensuite quelques renseignements précieux sur le caractère des habitants de cette contrée. — Ce sont pour la plupart de braves gens, me dit-il, mais il ne fait pas bon les offenser. Si vous voulez conclure un marché avec eux, ne cherchez pas à les éblouir ou à les trom-

per : faites une offre ferme, sans paraître trop empressé; regardez-les hardiment en face et agissez avec loyauté, ils détestent la ruse. Vos beaux parleurs de New-York ont reçu plus d'une leçon de nos rudes fermiers lorsqu'ils ont voulu jouer au plus fin avec eux.

La présence du major simplifia beaucoup ma tâche. J'admirai sincèrement cette race belle et forte qui, bien mieux que les habitants des côtes de l'Atlantique, me rappela les hardis aventuriers qui s'étaient établis les premiers dans la Nouvelle-Angleterre; mais je trouvai dans leur air quelque chose de brusque et de sévère, qui me fit supposer qu'ils devaient être très-enclins à prendre ombrage.

Ma tâche était relativement facile, puisqu'il s'agissait d'acheter au comptant. Mon officieux conseiller me donna un tarif verbal des prix, et avant que le volumineux portefeuille fût complétement dégarni de ses billets de banque, je possédais plus de troupeaux de porcs vivants, plus de tonneaux de porc salé, plus de sacs de maïs, de fro-

ment et de sarrasin qu'il n'en aurait fallu pour nourrir une ville affamée. Il restait à transporter mes acquisitions : j'avais reçu à ce sujet mes instructions de Petter, Latch et Jarman, qui m'avaient enjoint de louer des radeaux et un remorqueur pour leur faire remonter le fleuve jusqu'à un certain port dans la Virginie. Là, un agent de la maison devait recevoir les marchandises et les faire parvenir par terre à Baltimore, où deux schooners, frétés à cette intention, attendraient leur cargaison.

Jusque-là tout était fort bien, mais une chose me sembla étrange : il était naturel que je précédasse ou que j'accompagnasse mes acquisitions; point; il m'était enjoint de rester à Cincinnati jusqu'à nouvel ordre. On me donnait vaguement à entendre qu'une mission plus importante me serait confiée dans le Sud, et que mes appointements seraient augmentés en raison de mon zèle à servir mes patrons.

— Eh bien, s'écria le major, après que j'eus conclu mon marché des radeaux et tandis que nous nous promenions sur le pont du steamer

en fumant nos cigares, voilà une affaire terminée, et ce sera une bonne spéculation, je vous en réponds, si les Anglais payent bien, car jamais de plus beaux bestiaux n'ont été achetés à si bon compte, et la farine est de première qualité. Ce vieux Dan Wormald est un vrai diamant brut.

Cette comparaison convenait, en effet, parfaitement à ce campagnard grand, maigre et grisonnant, qui portait encore le costume primitif des pionniers, et dont la veste courte et les bottes de cuir étaient parfaitement assorties à son couteau à manche de corne et à sa carabine longue de cinq pieds.

— Vous avez raison, répondis-je, et c'est un homme dont je ne voudrais pas me faire un ennemi... Mais que se passe-t-il ? serait-ce quelqu'un qui se noie ?

Cette supposition n'était que trop juste, comme nous l'apprirent bientôt les cris poussés par les femmes et la foule qui se précipita d'un côté du bateau. C'était une pauvre petite négresse de six ans qui était tombée à l'eau; nous vîmes un instant sa

robe de calicot flotter à la surface de la rivière couverte de vagues et d'écume, car le pilote avait fait tourner précipitamment la roue. Le père, un petit homme laid et rabougri, portant sur le dos un panier rempli d'outils de charpentier, était penché au-dessus de la balustrade, demandant à grands cris que l'on « sauvât Polly. »

— Chacun pour soi, murmura un Yankee à mon oreille ; la rivière ressemble en ce moment à un torrent, et il ne serait pas prudent de s'y hasarder.

Tous les passagers parurent être de cette opinion. Au même moment j'aperçus la pauvre petite qui revenait à la surface : il ne me fut pas possible de résister à son regard suppliant, et mettant habit bas, je plongeai dans les vagues jaunâtres. Je saisis l'enfant. Je savais bien nager, mais le courant était rapide et je fus entraîné à distance avant que le bateau m'eût rejoint.

Cependant tout cela s'était passé en moins de temps que je n'en mets à le raconter, et au bout de deux minutes j'étais remonté sur le pont, mouillé

comme un barbet, le bâtiment avait repris sa course, et le charpentier nègre, pressant sa fille contre son cœur, m'assourdissait par l'expression bruyante de sa reconnaissance.

— C'est bon, mon brave, là, là! c'est de grand cœur que je vous ai rendu ce petit service; mais, je vous en prie, assez, assez! ajoutai-je en essayant de repousser le pauvre nègre qui, dans l'élan de sa joie, voulait même me baiser les pieds.

— O massa, monsieur l'Anglais, Job vous remercie tant! le pauvre nègre être si obligé à vous! Massa ne sait pas ce que Polly est pour le vieux Job maintenant; la joie de sa vie, depuis que sa pauvre femme Dinah est morte l'année même où elle s'est enfuie de la plantation d'Alabama, et Job a porté l'enfant dans ses bras, pendant toute la route, à travers les marais, et...

— Allons, allons, c'est bien; l'enfant en a été quitte pour un bain; descendez maintenant, » dit le major Pook avec fermeté au pauvre petit homme, qu'il poussa doucement vers l'échelle qui conduisait au quartier des nègres.

Lorsque celui-ci s'éloigna, après nous avoir adressé un dernier salut, je m'aperçus qu'il boitait, et qu'alors même qu'il eût su nager (talent assez rare en Amérique), il lui eût été presque impossible de sauver son enfant. Pour moi, j'avais obéi à un élan du cœur en secourant une créature en danger sans m'être demandé si cette créature avait la peau blanche ou noire; mais, bien que je ne réclamasse aucun éloge pour un acte de simple humanité, je fus un peu blessé par les commentaires ironiques de quelques-uns des passagers, qui me taxaient de don-quichottisme, parce que j'avais exposé ma vie pour une négrillonne.

Au bout d'une demi-heure, nous arrivâmes à Cincinnati, où je changeai de vêtements. J'avais évité un rhume ou un accès de fièvre, en absorbant une bonne dose de ce que le major appelait la « médecine à l'eau-de-vie, » avant de quitter le bateau, et mon immersion n'eut aucune suite fâcheuse.

Cependant tout allait à merveille. Les marchandises furent toutes embarquées, et, en attendant

les nouveaux ordres de Petter et Cᵉ, je passai fort agréablement mon temps, grâce à l'hospitalité des habitants de Cincinnati, qui m'adressèrent plusieurs invitations.

Une fois ou deux je rencontrai Job, le charpentier noir, qui demeurait dans un des faubourgs de la ville, et j'avoue que je le traitai avec une sorte de rudesse. Job était un très-brave homme, mais l'expression de sa reconnaissance était accompagnée de démonstrations si exagérées que je fus obligé de l'éviter; car un Anglais n'aime pas ces exhibitions publiques de sentiments, et, d'ailleurs, je commençais, je le crains, à partager les préjugés des Américains à l'égard des nègres.

On dîne généralement de bonne heure dans les États de l'Ouest, il n'y eut donc rien d'extraordinaire à ce que le major m'invitât à dîner à deux heures le samedi qui suivit l'embarquement des provisions. Le samedi est un jour très-animé, à Cincinnati, à cause du marché qui y attire les gens de la campagne en nombre plus considérable.

Je n'étais pas le seul étranger convié à la table

du major, le rédacteur de l'*Argus* était là, aussi bien que l'honorable Sampson Petty, un des représentants de l'État, et une famille nouvellement revenue du continent, dont la conversation roula uniquement sur les personnes titrées à qui « notre ministre » les avait présentées. Le repas n'était pas à moitié, lorsqu'un bruit éloigné qui dominait celui des roues et des chevaux frappa mon oreille. A mesure qu'il se rapprochait, il devenait plus distinct et augmentait d'intensité : il s'y mêlait un bruit de pas qui semblaient se diriger rapidement de notre côté. Notre hôte l'entendit et posant sur la table son couteau et sa fourchette :

—C'est sans doute une manifestation, dit-il d'un air pensif, et pourtant nous ne somme pas en temps d'élections.

Au même moment la porte s'ouvrit et un misérable garçon irlandais, qui cirait les bottes et faisait les commissions dans mon hôtel, se précipita dans la chambre.

—M. Hill, Votre Honneur ! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, car la rapidité de sa course l'avait mis

Digitized by Google

hors d'haleine, fuyez avant qu'ils n'entourent la maison ; ils seront sans pitié pour vous aussi vrai que mon nom est Mike Sullivan.

Chacun fut frappé de stupeur en entendant ces mots ; mais bientôt un concert de questions assaillit le pauvre garçon qui, sans répondre, se tordait les mains, et s'écriait : « Wirra ! Wirra ! ils vont vous massacrer. Ils étaient à l'hôtel il y a un instant ; je suis venu toujours courant pour vous prévenir, mais ils vont arriver et, s'ils vous prennent, vous êtes perdu ; et comme vous avez toujours été bon pour Mike... »

Mais, avant qu'il eût achevé son discours, avant même que j'eusse pu deviner ce dont il s'agissait, une bande d'hommes armés de fusils, de haches et de barres de fer pénétra en tumulte dans l'espace découvert qui s'étendait devant la maison : ils s'arrêtèrent là en poussant des cris sauvages accompagnés de gestes menaçants. A leur tête était le vieux Daniel Wormald, qui, d'un air furieux, brandissait sa carabine au-dessus de sa tête.

— Il est arrivé quelque malheur, dit mon hôte

en ouvrant la fenêtre, et il demanda hardiment la cause du tumulte.

Un bruit confus s'éleva de la foule.

— C'est Pook, hourrah pour Pook ! cria une voix, tandis qu'une autre demandait qu'il fût scalpé. C'est lui qui nous a amené l'Anglais, et, sans doute, il partagera avec lui.

— L'Anglais ! livrez-le-nous ou nous ne laisserons pas pierre sur pierre de la maison ! » s'écrièrent une vingtaine de voix.

Je m'élançai à la fenêtre.

— Messieurs, commençai-je... Mais je fus interrompu par les cris forcenés qui éclatèrent à ma vue, et je reculai instinctivement, tandis que le vieux Wormald, arrachant une hache à un des hommes placés auprès de lui, fit pleuvoir une grêle de coups sur la porte d'entrée.

L'honorable Sampson Petit était pâle et tremblant, et je l'entendis qui murmurait à l'oreille du du major : « Livrez-le. »

Mais au bout de deux minutes la porte était enfoncée et la foule pénétrait dans la maison. Pen-

Digitized by Google

dant quelques instants ma vie tint à un fil. Plusieurs mains me saisirent à la fois; mes vêtements furent déchirés, je fus frappé, poussé de droite à gauche, et j'aurais été foulé aux pieds, si cette multitude n'avait pas été aussi compacte. Mais mon hôte montra autant de courage que de bon sens et parvint à obtenir un moment de silence. Prenant alors la parole, il demanda de quel crime j'étais coupable.

— Il nous a volés, répondit Wormald d'un air farouche. (Et je sentis ses doigts noueux se serrer autour de mon cou.) Il nous a volés, mais nous nous payerons d'une façon ou d'autre.

— Je ne vous ai jamais volés, je ne vous ai jamais fait tort d'un shelling, articulai-je péniblement, car j'étais à moitié étranglé.

— Vous direz cela au juge Lynch, répondit un grossier batelier qui s'efforça en même temps de me frapper à la tête avec un levier en fer. Mais le major Pook arrêta son bras et exhorta vivement mes accusateurs à formuler leur accusation d'une manière raisonnable.

— Voyez, Pook, dit alors le vieux Wormald tirant de sa poche un paquet de billets chiffonnés, voilà ce que votre ami m'a donné en payement, et ce qu'il m'a fait à moi, il l'a fait à tous. Vos beaux messieurs de New-York trouvent tout naturel de tromper les laborieux habitants de l'Ouest ; ils leur enlèvent le fruit de leur travail et leur donnent en échange des morceaux de papier bons tout au plus à allumer ma pipe.

— Prétendez-vous que ces billets sont faux ? m'écriai-je, et je sentis le sang me monter au visage.

— Oui ! et vous le savez aussi bien que nous, répondit l'un d'entre eux, tandis que l'épithète de « chien d'Anglais » et une foule d'autres aussi injurieuses m'étaient adressées. Je protestai en vain de mon innocence et le major lui-même s'éloigna de moi.

Mon récit était en effet invraisemblable, et il convenait mieux à cette foule furieuse de me croire le complice de Petter et Cᵉ, dont l'odieuse trahison m'était maintenant dévoilée, que de voir en moi

une dupe et un bouc émissaire. Tous étaient sous le coup d'une perte récente ; à ce grief se joignait l'humiliation, toujours vivement ressentie chez ces hommes primitifs, d'avoir été trompés ; aussi renchérissaient-ils à l'envi sur le châtiment qui devait m'être infligé.

— Qu'on le plonge dans l'Ohio ! vociféra l'un. — Une corde, une corde, voici justement un réverbère ! hurla l'autre ; tandis que Wormald déclarait qu'il avait vu des hommes brûlés pour des crimes moins grands et que la potence était encore trop bonne pour moi.

Dans cette crise ce fut à madame Pook que je dus la vie. Elle seule paraissait croire à mon innocence et elle me défendit avec un zèle auquel rien ne put résister. Aucune autre intervention n'eût pu me sauver ; mais les Américains, même les plus grossiers, ont une sorte de respect pour une *lady*, et madame Pook était aimée de la plupart de ces hommes qu'elle avait secourus dans la pauvreté et dans la maladie. Je ne fus donc ni pendu ni noyé, mais je fus traîné au milieu d'une foule menaçante

jusqu'au palais de justice pour y être (selon l'expression de l'honorable M. Sampson) « livré entre les mains des magistrats. »

Je devais faire une triste figure lorsque je comparus à la barre, couvert de boue, les vêtements déchirés, les cheveux en désordre, et poursuivi par les vociférations de mes accusateurs. On parvint, non sans peine, à rétablir l'ordre et on exposa alors l'affaire dans tous ses détails. Les billets furent produits et déclarés faux par les experts à l'examen desquels on les soumit. Ces billets étaient admirablement imités et devaient tromper de simples habitants des campagnes, aussi la fraude n'avait-elle été découverte que le jour du marché, lorsqu'ils furent présentés à divers banquiers de la ville qui les avaient refusés.

Tous les visages qui m'entouraient m'étaient hostiles. Ceux mêmes qui n'éprouvaient pas grand scrupule, quant à la moralité de la transaction, me méprisaient à cause de ma maladresse, comme faisaient les Spartiates à l'égard des voleurs pris sur le fait. J'entendis un homme dire à l'oreille de son

voisin que l'idée était bonne, mais que je m'y étais mal pris. Cependant, quoique personne ne parût accorder la moindre créance à mes protestations d'innocence, le magistrat décida que je ne pouvais être jugé à Cincinnati. Aucune des marchandises n'ayant été achetée dans la ville même, l'affaire devait être portée devant les prochaines assises tenues dans le comté où la fraude avait été commise, et je devais, en attendant, être enfermé dans la prison de Madison.

L'escorte qui me conduisait du tribunal au bateau eut grand'peine à me protéger contre la foule qui se ruait sur moi, m'accablant d'injures et de menaces. Les gens de police parvinrent cependant à se frayer un passage, mais mon supplice continua même après que je fus à bord, car plusieurs des fermiers résidaient à Madison et ils y retournèrent en même temps que moi. Parmi eux se trouvait Wormald, qui ne me perdit pas de vue un seul instant jusqu'à ce qu'il me vit jeté dans le petit édifice en bois, situé au bord de la rivière, qui sert de prison à la ville. Il m'adressa

en guise d'adieu ce discours peu rassurant :

— Retenez bien ceci, mon bel ami, me dit-il en faisant résonner la batterie de sa carabine ; je n'ai pas voulu faire de peine là-bas à madame Pook, mais ne vous imaginez pas que vous en serez quitte à si bon compte. Vous m'avez subtilisé quarante cochons, quatre-vingts tonneaux de pommes, deux cents sacs de froment, et vos complices se moquent de moi par-dessus le marché ! Mais, si l'on ne vous inflige pas un beau châtiment, je me ferai justice à moi-même avec une once de plomb, aussi vrai que Dieu existe. Oui, si vous échappez aux hommes de loi, vous ne m'échapperez pas à moi, et j'aurai du sang pour mes cochons ou mon nom n'est pas Dan.

Mon séjour dans la prison de Madison fut bien triste; et personne ne vint me visiter, personne ne m'écrivit, toute sympathie me fut refusée. Je n'étais coupable, il est vrai, que d'un excès de crédulité, mais j'étais hors d'état de me justifier. La pensée qu'Annibal Petter et ses complices se partageaient en riant les dépouilles, tandis que ma vie était en

péril et mon nom déshonoré, augmentait encore l'horreur de ma prison. Je plaignais aussi, malgré la dureté avec laquelle ils m'avaient traité, les fermiers de l'Ouest, que j'avais trompés pourtant fort innocemment.

Les employés de la prison me considéraient comme un malfaiteur de la pire espèce et m'enjoignaient brutalement de réserver ma justification pour les assises. Ils me refusèrent du papier et de l'encre, et ne voulurent pas davantage se charger de mes messages, disant que j'aurais tout le temps de consulter un avocat quand le moment du jugement approcherait. En dehors de cela, je n'eus pas à me plaindre d'eux; j'étais bien nourri, comme c'est généralement le cas dans ce pays riche et fertile. Je ne désespérais pas de convaincre les juges que je n'avais été qu'un instrument aveugle dans cette affaire frauduleuse, mais, alors même que je serais acquitté, mes épreuves ne seraient pas finies pour cela : le juge Lynch pouvait en appeler à son tribunal; Wormald et sa carabine m'attendaient, si j'étais déclaré innocent.

Il y avait trois jours que durait mon emprisonnement; j'étais seul dans ma cellule, lisant, à la lueur d'une lampe fumeuse, un volume qu'on m'avait prêté, lorsque j'entendis derrière moi, dans la cloison en bois, un bruit semblable à celui que pourrait faire un rat; mais ce rat devait être bien hardi et bien actif pour travailler avec autant de persévérance. Ce bruit me fatigua bientôt, car mes nerfs étaient irritables, et, saisissant mon tabouret, je frappai contre les planches, espérant effrayer ainsi l'animal rongeur. Ce moyen me réussit, en effet, et je n'entendis plus rien que le murmure du fleuve qui baignait ma prison. Mais, après que le guichetier m'eut apporté mon souper et enfermé pour la nuit, le rat se remit à l'œuvre, avec plus de circonspection toutefois, jusqu'à ce que je fusse interrompu au milieu de ma lecture par un : « Pst! maître, pst! il n'y a pas de temps à perdre. »

Je me retournai et j'aperçus à travers un trou carré, qui venait évidemment d'être pratiqué dans le mur en bois, le visage honnête du pauvre Job, le petit charpentier nègre. Me levant avec précipi-

tation, je laissai échapper un cri d'étonnement. Job roula les yeux en signe d'effroi et posa un doigt sur ses lèvres.

— Maître a sauvé la vie de la petite Polly, et Job n'oubliera jamais la reconnaissance qu'il doit à maître. L'Anglais est en prison, tous ses amis blancs l'ont abandonné; Job n'est qu'un pauvre nègre, mais Job est venu pour lui rendre la liberté.

Et le petit homme se remit à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais.

— Mon pauvre garçon, lui dis-je, tandis que mon cœur se gonflait au souvenir de ma dureté envers lui, je ne puis profiter de votre générosité; je dois attendre mon jugement, sinon ils diraient que je suis coupable, et...

— Non, non, maître. Ils sont exaspérés et veulent se venger, que l'Anglais soit coupable ou non; plus tard, quand ils seront calmes, très-bien. Mais Job a entendu M. Wormald et les autres dire qu'ils n'attendraient pas plus longtemps, que l'époque des assises est trop éloignée, qu'ils briseront les

portes de la prison et pendront l'Anglais à un arbre... Ah! vous ne pas connaître juge Lynch.

Et la scie recommença à grincer. Cette nouvelle me convainquit qu'il y aurait folie de ma part à vouloir attendre mon jugement; j'acceptai donc la scie que Job me tendit à travers l'ouverture et, grâce à nos efforts combinés, elle fut bientôt assez grande pour me livrer passage. Job remit précipitamment ses outils dans sa besace et dressa l'oreille, car il lui semblait avoir entendu du bruit dans le lointain.

—Par ici, maître; Job a caché le canot dans les roseaux. Vite, ce sont les régulateurs! [1]

Nous entrâmes aussitôt dans le petit canot, et, saisissant les rames, nous gagnâmes le large. Au même instant, nous entendîmes distinctement le bruit de voix furieuses auquel succéda un violent craquement, et bientôt la lumière éclatante des torches qui brilla à chaque fenêtre nous prouva

1. Voir, sur ces officiers du juge Lynch, un chapitre de l'ornithologie d'Audubon, dans la *Revue britannique*.

que mes accusateurs avaient forcé les portes de la prison.

— Bravo, maître, nous sommes juste à temps. Ne craignez rien; le vieux Kentuck n'est pas loin.

Après avoir ramé pendant quelques instants nous abordâmes sains et saufs sur la rive opposée, située dans le Kentucky. Je portais encore les vêtements déchirés avec lesquels on m'avait amené à Madison, mais Job avait eu la prévoyance de placer dans le canot un costune complet de commissionnaire en grossier molleton, et il insista pour que je m'en servisse comme d'un déguisement. Pour lui, il fallait qu'il retournât directement à Cincinnati, car si l'on avait pu soupçonner un homme de sa couleur d'avoir pris part à mon évasion, il eût été condamné à être brûlé vif et livré aux mains de la populace furieuse.

Lorsque le jour parut, j'avais fait plusieurs milles dans la direction du sud, j'étais loin de l'Ohio et tout près d'une ville. Pressé par la faim et par la fatigue, je songeai à prendre un peu de repos et de nourriture; mais je me souvins

pour la première fois que j'étais absolument sans ressources, puisqu'on m'avait enlevé ma montre et ma bourse avant de me conduire en prison. Je portai néanmoins la main à la poche de mon paletot, où j'avais senti quelque chose de lourd, et je découvris un paquet de dollars avec de la menue monnaie enveloppés dans un morceau de journal. Des larmes montèrent à mes yeux. Pauvre Job! peut-être étaient-ce là toutes ses économies! Grâce à ce secours, je pus gagner Lexington, où je trouvai un emploi dans un pensionnat.

Un an après ces événements, me trouvant à New-York, je me hasardai à aller voir le négociant auquel mon ami de collége m'avait recommandé. Je lui racontai ce qui s'était passé.

« Petter, Latch et Jarman ! Comment donc, mon cher monsieur, leur jugement a mis New-York en émoi depuis cinq jours ; les colonnes de l'*Hérald* et de la *Tribune* en étaient remplies. Mais peut-être ne vous souciez-vous pas de tout ce fatras. Je vous dirai donc qu'ils sont condamnés à perpétuité et que Petter a essayé, mais vainement, d'établir un

alibi. C'étaient de dangéreux coquins, d'habiles faussaires, qui avaient le talent de se mettre à l'abri des dangers dans lesquels ils précipitaient leurs victimes... A propos, M. Hill, il y a ici une lettre cachetée de noir qui vous attend depuis trois mois.

Cette lettre m'annonçait que j'avais perdu mon oncle ; qu'au moment de mourir, un changement s'était opéré dans ses dispositions à mon égard et qu'il m'avait nommé son héritier.

Avant de quitter l'Amérique, je remboursai intégralement les fermiers de l'Ouest, qui reconnurent loyalement mon innocence et leur erreur. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je n'oubliai pas, à l'heure de la prospérité, mon fidèle et généreux ami, Job le charpentier.

FIN

Digitized by Google

TABLE

	Pages.
Le Marchand forain	1
La Petite Bebelle, ou Monsieur l'Anglais	59
La Dame de charité	105
La Guinée de la boiteuse	129
Le Parapluie de monsieur Thompson	173
La Fortune de l'écolier	201
Les Aventures d'un tambour en Amérique	275

POISSY. — TYP. ARBIEU, LEJAY ET CIE.

23111

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BI